



UNIVERSITÉ
LIBRE
DE BRUXELLES



DES PAROLES DE JEUNES PLACÉS EN I.P.P.J. AUX QUESTIONNEMENTS DES PROFESSIONNELS

Marie CARDON (chercheuse)

D. DE FRAENE (promoteur ULB)

M. GUYOT (directrice Samarcande)

A. JASPART (promotrice ULB)

C. NAGELS (promotrice ULB)

Recherche financée par le Fonds Houtman dans le cadre de l'appel à projets « Lutte contre la pauvreté et les situations de précarité » et réalisée par l'A.M.O. Samarcande en collaboration avec le Centre de Recherches Criminologiques de l'ULB

Février 2013

Remerciements

Cette recherche n'aurait tout simplement pas pu voir le jour sans le poignant travail de Christian Falone qui, témoin inlassable, continue depuis plus de 5 ans à recueillir la parole des jeunes « enfermés ». Sa présence et la justesse de ses nuances sont venues sans cesse enrichir le présent travail.

En offrant leur confiance à l'éducateur de Samarcande, ce sont bien évidemment les jeunes eux-mêmes qui restent la source intarissable du projet Carnets de Route à l'origine de la présente démarche. Ils donnent sens à ce travail et nous les en remercions.

Nous exprimons notre sincère gratitude aux institutions publiques de la protection de la jeunesse de Braine-le-Château, Wauthier-Braine et Saint-Servais qui ont accepté d'ouvrir leurs portes pour laisser entrer la camionnette Samarcande à l'intérieur de leurs murs.

Nous tenons également à remercier tout particulièrement les intervenants sociaux, psychologues, assistant(e)s sociaux(les), formateur(trice)s, éducateur(trice)s de ces trois I.P.P.J. qui, en donnant généreusement de leur temps durant les focus groupes, ont dévoilé une partie de leurs pratiques et de leurs questionnements. Nous espérons sincèrement que ce partage d'expériences pourra être mis à profit dans l'apprentissage du métier de futurs collègues.

Nous remercions vivement le Fonds Houtman d'avoir financé cette recherche dans le cadre de l'appel à projets « Lutte contre la pauvreté et les situations de précarité » et de nous avoir accordé sa confiance tout au long du processus.

C'est enfin grâce à la collaboration active de l'équipe du Centre de Recherches Criminologiques que les Carnets de Route ont pu prendre une autre dimension et « revivre » dans les pages qui vont suivre. Nous la remercions profondément.

SOMMAIRE

Introduction.....	4
Chapitre premier	
Développements méthodologiques	7
1. Méthode et usage scientifiques des Carnets de Route	7
2. Deuxième étape de la recherche : les focus groupes avec les équipes pluridisciplinaires de trois IPPJ	19
3. Du rapport de recherche à des actions globales de réflexion et de sensibilisation	20
Chapitre 2	
La famille	23
Les jeunes et leur famille.....	23
1. Une famille comme tout le monde.....	23
2. L'importance de la famille.....	27
3. Une famille à l'épreuve... et des jeunes éprouvés	35
4. Qu'est-ce qu'un « bon » parent ?.....	43
Les questionnements des professionnels.....	47
1. Fondements des interactions avec la famille	47
2. Intervenir auprès des familles depuis l'IPPJ : une mission complexe	49
3. Rester conscient de ses propres représentations.....	53
Chapitre 3	
Le placement	57
Les jeunes et leur placement.....	57
1. La vie quotidienne à l'IPPJ	57
2. Le sens du placement.....	66

Les questionnements des professionnels.....	71
1. La règle du jeu et les jeux de rôles.....	71
2. Autour de la confiance et de la confiance.....	75
3. Et ce qui se passe en coulisses.....	79
 Chapitre 4.....	
L'estime de soi.....	83
L'image que les jeunes ont d'eux-mêmes.....	83
1. Les forces et les faiblesses.....	83
2. Etre ado : entre plaisir immédiat et besoin d'autonomie.....	87
3. Besoin et dégoût du regard des autres.....	90
Les questionnements des professionnels.....	94
1. Un fatalisme contagieux ?.....	94
2. Quand l'amélioration de l'image des jeunes passe par celle des IPPJ.....	96
 Chapitre 5.....	
L'avenir.....	99
Les jeunes et leur avenir.....	99
1. Organiser concrètement sa sortie.....	99
2. <i>I have adream</i>	102
3. La réalité et la part des autres.....	108
Les questionnements des professionnels.....	113
1. Des intervenants souvent « <i>démunis</i> ».....	113
2. Faire entrer le dehors dans le dedans et le dedans dans le dehors.....	117
 Enseignements pour l'action.....	122
1. Le travail éducatif en IPPJ en proie à de multiples contradictions.....	122
2. Une question de décodage des grilles de lecture de la délinquance.....	127
3. Une politisation des institutions de protection de la jeunesse ?.....	128
 Bibliographie.....	131
 Annexes.....	133

Introduction

L'a.s.b.l. Samarcande a été créée en 1990 et est reconnue depuis lors comme service d'Aide aux jeunes en Milieu Ouvert (A.M.O.) par la Fédération Wallonie-Bruxelles. L'association a, à ce titre, pour mission « l'aide préventive au bénéfice des jeunes dans leur milieu de vie et dans leurs rapports avec l'environnement social. L'aide préventive comprend nécessairement l'aide individuelle, l'action communautaire et éventuellement l'action collective »¹. Depuis 2003, Samarcande développe l'expression par le média radio comme outil principal pour son action sociale. Cela se concrétise par :

- un espace d'expression collective via l'émission *Samarc'ondes* (émission radio entièrement réalisée par les jeunes sur les ondes de Radio Campus - FM 92.10 ULB) ;
- un espace d'expression individuelle via le projet *Carnets de Route* ;
- une base de données sonores, disponible sur internet, *l'Ado Audio*, « bibliothèque » reprenant les témoignages des jeunes qui se sont exprimés via les deux modalités d'expression proposées par Samarcande².

Depuis 2007, dans une caravane puis une camionnette aménagée en studio mobile, le projet *Carnets de Route* s'est installé ponctuellement au cœur des institutions publiques de protection de la jeunesse de Saint-Servais, de Braine-le-Château et de Wauthier-Braine. C'est dans ce cadre que l'A.M.O. a proposé à environ 200 jeunes placés en IPPJ une expérience d'expression libre mais accompagnée par un éducateur. Le projet est une occasion pour chaque jeune volontaire de se dire, d'être reconnu et valorisé par la démarche radiophonique. Chaque « émission » est envisagée comme un moment privilégié où un jeune peut poser un regard et des mots sur lui-même et sur sa place dans la société. Cette « bulle » s'adresse délibérément aux jeunes placés en IPPJ, ces jeunes « délinquants » qui apparaissent généralement précarisés sur le plan socioéconomique, scolaire voire familial et qui n'ont que peu accès à l'expression³.

¹ Arrêté du gouvernement de la Communauté française du 15 mars 1999 relatif aux conditions particulières d'agrément et d'octroi des subventions pour les services d'aide en milieu ouvert.

² <http://www.samarcande.be>.

³ Le projet s'adresse également à d'autres jeunes comme les mineurs étrangers non accompagnés dont l'accès à l'expression est réduit.

La présente recherche s'inscrit dans la continuité des Carnets de Route en ayant pour objectif de donner en quelque sorte une « seconde vie » aux plus de 250 heures⁴ de témoignages récoltés en IPPJ, intégralement retranscrits. L'A.M.O. Samarcande, en collaboration avec le Centre de Recherches Criminologiques de l'ULB, a voulu partager cette richesse et faire « revivre » ces témoignages en répondant à l'appel à projets « Lutte contre la pauvreté et les situations de précarité » du Fonds Houtman.

Cette recherche s'est articulée autour de trois grands objectifs :

- Dans un premier temps, l'objectif a été de s'immerger dans les paroles des jeunes pour les analyser inductivement et élaborer des premières connaissances scientifiques à leur sujet. C'est au départ d'un échantillon de 50 Carnets de Route que la démarche compréhensive des points de vue, des parcours et des actions des jeunes placés a été menée.
- Dans un deuxième temps, il s'agissait de partager les connaissances élaborées avec des professionnels des IPPJ, de faire appel à leurs propres connaissances et de « croiser les regards » lors de focus groups. Partant des thématiques dégagées dans les Carnets de Route, deux journées de rencontre interactive ont été organisées au sein des IPPJ de Wauthier-Braine et de Braine-le-Château avec des représentants des équipes pluridisciplinaires de ces deux institutions et de celle de Saint-Servais.
- Au terme de ces étapes, et toujours en collaboration directe avec Samarcande, la production écrite de ce partage reprenant les points de vue des jeunes ainsi que les questionnements et les réflexions des professionnels permettra de mettre en place des actions de sensibilisation auprès d'un public d'intervenants psycho-socio-éducatifs ou de futurs professionnels amenés à travailler avec des jeunes « délinquants ».

Le présent rapport se structure en cinq chapitres : le premier présente l'approche méthodologique sur laquelle repose la recherche ; le second traite de la thématique de la famille des jeunes ; le troisième a trait à la mesure de placement en institution publique ; le quatrième aborde des questions relatives à l'image des jeunes et à leur estime de soi ; enfin, le cinquième s'ouvre sur l'avenir des jeunes placés en IPPJ. A l'exception du premier, chaque chapitre est séparé en deux parties : dans un premier temps, l'analyse est consacrée à la parole des jeunes récoltée dans les Carnets de

⁴ Le nombre d'heures d'enregistrement est plus important que le nombre de jeunes car certains d'entre eux ont réalisé plusieurs Carnets de Route.

Route et, dans un second, ce sont les discussions et les questionnements des intervenants qui se voient développés. Cette « mise en miroir » des témoignages des jeunes et des questionnements des professionnels correspond à une volonté de d'aboutir à une coproduction de connaissances, par un enrichissement mutuel original. En guise de conclusion, une partie intitulée « enseignements pour l'action » tend à rassembler différentes réflexions amenées par la mise en perspective des points de vue analysés.

Chapitre premier

Développements méthodologiques

Ce premier chapitre vise à présenter l'approche méthodologique dans laquelle s'ancre la production de données. Il tend aussi à expliciter les choix et les réflexions auxquels nous avons été amenés au fil du processus. Ces développements méthodologiques se divisent en trois volets. Le premier volet propose une explication détaillée du processus de réalisation, de sélection et d'analyse des Carnets de Route. Il soulève aussi la question de l'exploitation scientifique des données récoltées par l'a.s.b.l. Samarcande. Le second volet présente la mise en œuvre de focus groupe avec des représentants des équipes pluridisciplinaires des trois IPPJ concernées par le projet de l'A.M.O. Enfin, le dernier volet traite des actions à envisager, sur base de la présente recherche, à destination des (futurs) intervenants d'IPPJ.

1. Méthode et usage scientifiques des Carnets de Route

La démarche de Christian F., l'éducateur de Samarcande en charge du projet Carnets de Route, est une pratique éducative visant à recueillir des discours⁵. En écoutant les Carnets de Route, les chercheurs, qui ont déposé le projet auprès du Fonds Houtman, ont intuitivement perçu que ces discours pouvaient être exploités scientifiquement et devenir la source de données originales.

Ci-après, nous exposerons, dans un premier temps, la pratique développée par l'éducateur de Samarcande pour réfléchir, dans un second temps, à la mesure dans laquelle le matériau récolté dans ce cadre peut être considéré comme un matériau présentant une validité scientifique. Nous envisagerons donc l'approche des Carnets de Route au regard de critères « de qualité » s'apparentant aux canons de l'entretien scientifique qualitatif, si tant est que l'on puisse parler pour cette dernière technique de « canons ». Il s'agira donc de questionner cette récolte particulière de données pour poser la charpente de notre recherche et des données présentées dans les chapitres suivants.

⁵ Rappelons que l'arrêté du gouvernement de la Communauté française du 15 mars 1999 relatif aux conditions particulières d'agrément et d'octroi des subventions pour les services d'aide en milieu ouvert précise que la spécificité des services A.M.O. est de travailler en dehors de tout mandat, ce qui implique un travail basé sur une relation de confiance avec les jeunes dans laquelle la confidentialité est fondamentale.

1.1 Le recueil de la parole des jeunes dans le studio mobile de Samarcande

Voyons, pour commencer, comment s'organisent pratiquement les rencontres proposées en IPPJ par l'éducateur de l'A.M.O. Un premier rendez-vous est pris avec chaque jeune sur base d'une inscription volontaire⁶. Ce premier contact entre les deux interlocuteurs se déroule dans le studio mobile installé ponctuellement dans la cour de l'IPPJ. Durant cet entretien qui dure en moyenne deux heures, le jeune et l'éducateur décident ensemble des thèmes qui seront abordés lors de l'enregistrement. Dans la description du projet, il est bien spécifié qu'en aucun cas, un sujet non souhaité par le jeune ne sera abordé lors de son « émission ». Concernant l'anonymat, le jeune est invité à choisir un pseudonyme⁷.

Une ou deux semaines après ce premier contact, le second entretien, qui a toujours lieu dans la camionnette de l'A.M.O., est enregistré. D'après le projet, « l'émission » en tant que telle ne doit pas dépasser une heure. A l'issue de l'enregistrement, un moment d'évaluation réciproque a lieu entre l'éducateur et chaque jeune. De retour à Samarcande, l'éducateur transfère l'enregistrement sur CD en vue de l'offrir au jeune, lors de sa prochaine venue à l'IPPJ. La diffusion ou non de ce CD est discutée et décidée par le jeune et l'animateur⁸.

Pour comprendre la façon dont se constituent les Carnets de Route, nous avons interrogé Christian F. sur sa façon d'entrer en contact avec les jeunes, sur ses souvenirs, sur la manière dont il construit son canevas de questions et sur ses techniques de « rebond » face à certains discours ou silences.

Nous n'avons pas eu accès au contenu des premiers entretiens plus informels, plus intimes, pour des raisons matérielles puisque ceux-ci ne sont jamais enregistrés ainsi que pour des raisons déontologiques que nous développerons plus loin⁹. Mais on peut imaginer que, lors de ces premières rencontres, des accords, peut-être tacites ou implicites, peuvent être conclus entre les deux interlocuteurs, rendant le second entretien moins « spontané » ; c'est la raison pour laquelle nous avons interrogé l'éducateur à ce propos.

⁶Il est précisé dans les modalités du projet qu'« il importe que la demande émane du jeune lui-même. Cette démarche positive constituera la base de la relation de confiance nécessaire pour entamer les différentes étapes du processus », et que « la relation pourra être interrompue à tout moment par le jeune ».

⁷Il est précisé qu'« il sera évité toute évocation pouvant révéler l'identité du jeune, l'institution dans laquelle il se trouve ainsi que l'identité des différents travailleurs sociaux qu'il côtoie ».

⁸Il est encore spécifié qu'« en aucun cas, elle ne sera diffusée sans l'accord du jeune ».

⁹Dans une certaine mesure, ce point a pu poser des difficultés pour bien comprendre les spécificités du contrat de communication qui est conclu entre l'éducateur et chaque jeune.

Lors de cette première rencontre, l'éducateur nous explique donc qu'il commence par exposer le cadre du projet au jeune. C'est à ce moment que le jeune lui expose les sujets qu'il souhaite aborder. Durant ce temps, l'éducateur prend beaucoup de notes afin de pouvoir rebondir durant le second entretien, qui sera, lui, enregistré. Pour clarifier les choses sur sa prise de notes, il explique au jeune qu'il n'est pas psychologue et que son but n'est pas de figer les choses dites ; cette prise de notes lui permet seulement de ne pas oublier les sujets que le jeune veut développer et parfois aussi de remettre le « flot » d'éléments dans un certain ordre. Il note également des phrases que le jeune a dites « *telles quelles* », dans le but de pouvoir les reprendre lors du second entretien pour relancer la discussion, par exemple¹⁰.

A la question de savoir comment il s'accorde avec chaque jeune sur ce qui va être fait, l'éducateur répond que l'essentiel est de demander au jeune s'il est disposé et s'il a envie de parler de lui. Il explique alors que le jeune « *va choisir de parler de choses qui lui font plaisir, de choses qui lui font de la peine* ». Selon ses propres mots, à ce moment-là, « *c'est très délicat, (...) on est dans l'inconnu* »... Progressivement donc, les deux interlocuteurs « *s'apprivoisent* », s'assurant mutuellement de la confiance que chacun peut porter à l'autre. De cette manière, ce premier entretien permet à l'éducateur de ne pas être trop intrusif, de délimiter le cadre de l'échange et d'élaborer, en quelque sorte, un contrat de communication. Au fur et à mesure que le jeune se livre, « *les barrières tombent alors même qu'il ne me connaît pas* ».

Détenteur de ce premier entretien que l'on peut qualifier d'exploratoire à notre sens, Christian F. le mobilise pour élaborer son « canevas d'entretien » pour la prochaine rencontre. A l'analyse, on peut dire que la première rencontre permet d'individualiser l'entretien enregistré qui va suivre. Relevons également toute l'importance de la période « tampon », soit 15 jours (en moyenne) qui passent entre le premier et le second entretien. Pour l'éducateur, cette période aide les jeunes à prendre conscience de l'enregistrement futur de leurs paroles et leur donne la possibilité d'un peu se les « réapproprier ».

Au commencement du second entretien, « l'émission » donc, l'éducateur présente chaque jeune par son pseudonyme, son âge et la région d'où il provient. Il l'invite ensuite à expliquer lui-même les sujets qu'il souhaite aborder. Avant d'entrer dans le vif du sujet, il interroge généralement le jeune sur le sens que le projet a pour lui ou sur les raisons pour lesquelles il désire s'exprimer sur les ondes. Notons qu'il s'agit là de précieux éléments pour le chercheur qui tend à circonscrire les conditions de production des discours.

Les thèmes développés sont donc choisis par les jeunes. Les questions posées par l'éducateur sont, elles, des questions « ouvertes » mobilisées pour « rebondir » sur ce

¹⁰L'éducateur relate à ce propos que « *le jeune est parfois étonné de ce qu'il a pu dire* ».

qui est dit. Si une structure commune à l'ensemble des Carnets de Route semble apparaître, précisons que l'approche de l'éducateur se compose malgré tout d'une bonne dose de « *feeling* » et d'« *improvisation* ». La présence ou l'absence de questions sur un thème est liée au jeune, à son interlocuteur et à l'échange qui se déroule sur le moment. Rappelons que le contexte, lui, est toujours similaire : un studio mobile, un jeune placé en IPPJ et l'éducateur face à lui.

Réaliser des entretiens approfondis, en particulier avec des jeunes, n'est pas chose aisée. Il arrive parfois, comme l'explique Christian F., que les jeunes s'installent déjà dans la caravane avec l'envie d'exprimer un tas de choses, mais il se peut aussi que des jeunes disent vouloir faire le projet sans n'avoir rien de « spécial » à raconter. Dans ces derniers cas, l'éducateur leur demande de choisir « *5 thèmes, 5 trucs, 5 mots ou impressions qui viennent en tête* ». En commençant de la sorte, il estime que « *c'est la capacité à rebondir, à s'intéresser à ce que le jeune dit* » qui va ensuite jouer. D'une manière générale, semble nous dire l'éducateur, les jeunes « *se reposent* » sur lui. Il est important de préciser que dans ces situations où le jeune préfère se laisser guider par l'éducateur, ce dernier lui rappelle « *qu'il ne doit pas hésiter à mettre des limites aux questions posées* » s'il l'estime nécessaire et compte tenu du contrat de confiance conclu entre eux. On retrouve effectivement, et assez régulièrement, dans les Carnets de Route, des moments où les jeunes disent « *ça, je n'ai pas envie d'en parler* ».

Ce second entretien gagne donc parfois en spontanéité et en découverte... Cela a été confirmé par l'éducateur qui raconte vivre aussi des moments de « *totale improvisation* » lors de l'enregistrement : « *je quitte la préparation pour suivre ce qu'il est en train de dire, mais dans l'enregistrement. Je me suis souvent dit que c'était important de pouvoir le faire. Ça veut dire que c'est comme si tu faisais une seconde préparation, parce que tu découvres de nouveau le jeune* ». Mais, dans ce cas, continue-t-il, « *tu marches sur un fil, parce que tu ne dois pas lui faire peur, tu ne dois pas saper sa confiance en arrivant avec une question qui n'était pas prévue, tu dois sentir et pouvoir poursuivre la conversation pour voir jusqu'où il peut aller dans ce qu'il est en train de dire* ».

Lorsque des incohérences apparaissent entre ce que le jeune raconte durant les deux rencontres, et parce qu'il s'inscrit dans une dynamique positive de valorisation du jeune, l'éducateur choisit généralement de travailler sur ces contradictions et tente comprendre ces changements avec le jeune. L'idée est de « *garder* » tout ce que les jeunes disent, sans transformer leur parole. Christian F. explique d'ailleurs que les jeunes qui ont participé au projet « *sont souvent troublés d'être détenteurs de leur histoire* ».

Ces éléments nous amène à prendre en compte la dimension éducative du projet Carnets de Route qui vise, d'une part, à diriger l'entretien plutôt vers des éléments positifs, esquivant parfois le passé délinquant du jeune, et qui, d'autre part, n'a pas d'objectif clinique. Pour chaque sujet que le jeune désire aborder, et dans la mesure

où les fils se délient, l'éducateur se donne aussi pour mission, par ses relances, de « leur faire prendre conscience de choses », en essayant de les accompagner pour « remettre du sens » dans leurs dénonciations, leurs réflexions et les mots qu'ils avancent. Ainsi, par exemple et de manière relativement exhaustive, on retrouve souvent les questions suivantes : « à quoi sert pour toi l'école ? Fondamentalement, est-ce que tu crois que ça sert à quelque chose d'étudier ? » Ou encore, dans un domaine plus abstrait : « à quoi ça sert d'être sur terre ? Est-ce qu'on ne serait pas là pour être heureux ? » A des moments où les jeunes commencent à parler de leurs « excès », on peut aussi entendre : « qu'est-ce que tu crois qu'il s'est passé ? », « Où est-ce qu'on apprend à mettre des limites ? ». Une question revient souvent également : « est-ce que tu crois qu'on ne peut pas être enfermé différemment qu'entre des murs ? ». Enfin, concernant leurs rapports avec le juge : « est-ce que tu n'as pas envie d'être maître de ta vie ? »...

Les faits pour lesquels les jeunes sont poursuivis et placés sont peu abordés. Christian F. explique vouloir rester vigilant par rapport à ce registre surtout pour des raisons d'anonymat. Par ailleurs, l'éducateur explique aussi que lorsque parfois un jeune arrive avec une thématique lourde, celle du viol par exemple, il se retrouve quelque peu démuni, ne disposant pas de tous les outils ni de beaucoup de temps, « c'est difficile pour moi ». Lorsque le cas se présente, il tente néanmoins, selon ses mots, de se raccrocher « à des petites choses qui sont du domaine de la vie », « j'essaie de les faire sortir de cette forme d'enfermement ». En outre, l'idée du projet d'expression vise aussi à donner la possibilité aux jeunes de montrer une image d'eux autre que celle de « délinquants ».

Il arrive aussi parfois que le second entretien, « l'émission » en tant que telle avec tout ce qu'elle comporte d'officiel et d'impressionnant, le micro, le casque etc., puisse « bloquer » le jeune. L'éducateur précise que, dans ces situations, des choses qui ont pu être livrées en préparation disparaissent avec l'enregistrement. Il explique avec clairvoyance qu'il n'a « pas de maîtrise » dans la mesure où il se considère lui-même comme « un épiphénomène » : « j'arrive comme ça dans son univers. J'arrive, je repars, je reviens, il y a 1000 choses qui ont pu se produire », et qui expliquent que le jeune n'a plus nécessairement envie de parler.

La semaine après l'enregistrement, comme nous l'avons déjà expliqué, Christian F. revient à l'IPPJ avec un CD sur lequel le témoignage du jeune est devenu une émission radio d'une heure. Le jeune écoute son CD et peut lui donner son avis sur le travail réalisé, notamment via les conseillers laïques. Aux dires de l'éducateur, le niveau de satisfaction des jeunes après l'écoute est en général élevé. Dans ce cadre, il nous semble important de préciser que chaque jeune, désireux de mieux faire, d'ajouter des éléments, d'aller plus loin, de rencontrer à nouveau l'éducateur comme une personne ressource, a la possibilité de participer à une autre reprise au projet

Carnets de Route et de refaire un enregistrement. Nous avons effectivement trouvé plusieurs Carnets de Route qui constituaient une seconde expérience pour un jeune.

1.2 La spécificité scientifique des données récoltées

Dans ce point, il s'agit de voir dans quelle mesure les Carnets de Route peuvent être assimilés à des entretiens scientifiques qualitatifs. Issu de la méthode établie par le psychiatre américain C. Rogers transposée dans les sciences humaines, l'entretien qualitatif est un instrument de récolte des données. La technique de l'entretien permet une certaine profondeur du matériel récolté et fournit des réponses riches et nuancées qui peuvent conduire à une analyse qualitative des données. « L'entretien de recherche n'est donc nullement une simple entreprise de collecte d'informations, mais, dans tous les cas, une situation d'interaction »¹¹, où le matériel fourni par l'enquêté peut être profondément influencé par la nature de sa relation avec l'enquêteur.

Avant d'analyser les discours produits dans ce cadre et de dégager dans les Carnets de Route les éléments de structure qui convergent, il s'agit de bien comprendre la relation qui lie et unit l'enquêté, le jeune, à l'enquêteur, l'éducateur de Samarcande, dans cette situation d'interaction particulière.

1.2.1 La construction d'une relation de confiance

La qualité de l'entretien entre un adulte et un jeune, et compte tenu du contexte particulier de l'enfermement, est souvent directement proportionnelle à la relation de confiance instaurée entre l'enquêteur et l'enquêté. Voyons maintenant pourquoi et comment une telle relation de confiance entre ces deux individus se construit dans la pratique d'entretien en question.

Pour l'éducateur de l'A.M.O., l'efficacité du bouche à oreille entre jeunes placés est l'élément primordial qu'il importe de prendre en considération : « *je pense qu'en IPPJ les jeunes se parlent (...), il y a des liaisons entre jeunes, c'est normal. Et je pense que c'est surtout grâce à eux si la confiance est là. Il y a probablement des leaders qui sont passés par le projet, et qui disent 'pas de problème, tu peux faire confiance à Christian'* ». C'est ensuite la durée et la constance au niveau de la mise en œuvre du projet qui tendent à jouer un rôle dans la confiance que les jeunes offrent à Christian F. Mais c'est aussi probablement parce qu'ils sentent que l'éducateur, qui se perçoit comme un simple

¹¹Kandel, L. (1972) "Réflexions sur l'usage de l'entretien notamment non directif, et sur les études d'opinion, in: *Epistémologie sociologique*, p. 34.

« *dépositaire* » de leurs paroles, est bien présent, à leur écoute et que ce projet existe pour eux et par eux. Ces éléments nous amènent à penser que pour les jeunes placés, l'utilisation d'un média pour la diffusion de ce qu'ils ont à dire est aussi une des clefs de compréhension de l'implication et de la confiance qu'ils accordent à l'éducateur non mandaté dans la « bulle » que représente alors le studio mobile.

Avoir la possibilité de se faire entendre sur la scène publique (*via* les ondes radios et *via* le site Samarc'ondes) est une occasion assez inédite pour toute personne, et certainement pour un jeune placé en IPPJ. De manière récurrente, les adolescents participants au projet trouvent que la parole des jeunes n'est globalement pas assez entendue. Les Carnets de Route apparaissent alors comme un moyen pour eux de se lâcher, de dire ce qu'ils souhaitent sans risque que cela ne se retourne contre eux dans la mesure où ils ont la totale maîtrise de ce qui est dit et diffusé à l'extérieur de l'IPPJ (à la différence de ce qui se passe en IPPJ où les paroles et le comportement du jeune sont consignés dans un rapport transmis au juge, sans que le jeune n'ait d'emprise sur ce qui est indiqué dans ce rapport). La possibilité donc de contrôler et de maîtriser ses cris, ses dénonciations, ses peines ou ses joies à travers le CD possédé est sans doute un des éléments qui permet de comprendre également la volonté que les jeunes ont de s'exprimer face à Christian F., qui devient un relais-média. Comme ce dernier l'explique, les jeunes, découvrant la caravane et tout son matériel « professionnel », peuvent être impressionnés, voire déstabilisés, s'imaginant parfois « *qu'il y a une radio sur le toit et que tout le monde les entend* ». Cherchant à dépasser cet étonnement, l'éducateur tente petit à petit de faire en sorte que le jeune se réapproprie l'outil qui est là pour lui permettre avant tout de s'exprimer. Puis, et comme dans tout processus de création, le jeune peut décider de se réapproprier son histoire, de livrer une image de lui qui est contrôlable et, au final, de laisser sa trace sur des supports numériques et sur la toile.

Ces éléments de distance et de proximité à gérer et équilibrer entre l'enquêteur et l'enquêté se retrouvent évidemment aussi dans les entretiens de type sociologique. Il s'agit même de ressorts vitaux pour la démarche scientifique. Produit d'une interaction parfois très longue, en l'occurrence ici durant 3 heures au total (à savoir 2 heures pour le premier entretien et 1 heure d'enregistrement), la longue « rencontre » (enregistrée) entre l'enquêteur et l'enquêté, qui sont au départ deux personnes étrangères l'une de l'autre, est également une situation qui a de fortes chances de rester unique. Le secret de « la réussite » d'un « bon » entretien se trouve donc « moins dans le seul phénomène intersubjectif de l'« échange » que dans la configuration objective de la situation ». Ainsi, « l'enquêteur, par sa position

extérieure au réseau social des enquêtés, est par définition statutaire éloigné des enjeux sociaux de concurrence et de rivalité, en dehors du jeu local »¹².

A notre sens, cette situation illustre parfaitement la position de Christian F., adulte non mandaté dans un environnement où le jeune est constamment évalué¹³. Ainsi, « parce qu'il est fondamentalement cet 'étranger', l'enquêté est porté à pouvoir se livrer, révélant progressivement des aspects de sa propre existence qui seraient apparus très 'privés' à ses proches. C'est cette position (temporaire) d'extranéité, handicap de départ pour amorcer la relation, qui peut ensuite, si l'entretien est bien mené, se transformer en moteur de la parole de l'enquêté »¹⁴. Et c'est bien dans cette situation que l'éducateur de Samarcande et le jeune se retrouvent ensemble volontairement plongés.

1.2.2 L'axe éducatif des Carnets de Route

Ainsi, dans ce lieu clos qu'est le studio mobile, et « *sans être mis à mal* », les jeunes se prennent au jeu de la création, guidés par l'adulte qui se positionne, selon ses propres mots, « *dans un rapport d'égal à égal dans la parole* ». Notons bien que, sur le fond, le travail fait par l'A.M.O. Samarcande reste fondamentalement éducatif dans sa finalité. La posture adoptée par l'éducateur rappelle aux jeunes qu'« *ils sont là pour quelque chose* », et que son rôle est de les accompagner dans cette expérience.

Il est important de souligner que cette posture éducative constitue un des éléments de différence avec la posture « scientifique » du chercheur qui doit tendre vers la neutralité et qui se veut la plus objective possible. Pourtant, les questions adressées aux jeunes tout au long de l'enregistrement ont pour particularité, et pour force, de rester des questions ouvertes qui suscitent toujours un retour de la part du jeune. La démarche de l'éducateur n'est pas d'affirmer ce qu'il pense, mais bien de demander à son interlocuteur son point de vue, avec une sorte de renvoi de balle, d'ajustement et de rebond toujours possible pour le jeune. Les questions ouvertes de Christian F. permettent au jeune d'être dans un processus de formulation et d'expression de ses opinions, de ses dénonciations, de ses ressentis. Ce qui constitue la richesse de ce type d'entretien se situe justement dans le fait que les jeunes ne se livrent pas à un intervenant social ou à un chercheur.

¹² Beaud, S. (1996), « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'entretien ethnographique », *Politix*, Volume 9, n° 35, p. 250.

¹³ Pour plus de développements, voy. Jaspard, A. (2010), *L'enfermement des mineurs poursuivis par la justice. Ethnographie de trois institutions de la Communauté française*, Thèse de doctorat, Ecole des sciences criminologiques Léon Cornil, Université Libre de Bruxelles.

¹⁴ Beaud, S. (1996), *op. cit.*, p. 250.

On pourrait penser qu'un éducateur de l'Aide à la jeunesse n'est pas neutre ou insuffisamment armé méthodologiquement parlant pour recueillir des données selon les critères de « qualité » scientifique de l'entretien. Pourtant, pour le scientifique en premier lieu, la neutralité de l'enquêteur demeure « un mythe qui a la vie dure » (Beaud, 1996, p. 245)¹⁵. Le ressort de l'entretien, ce qui en constitue sa force, se trouve dans la capacité de l'enquêteur à « jouer pleinement de ce jeu de la distance et de la proximité, pouvant manifester tour à tour des sentiments de surprise, de fausse naïveté, de vraie compassion, et de sincère empathie. L'art du sociologue réside dans sa capacité à s'adapter à la situation, à la personne, et à susciter la sympathie », et ce, « quitte à donner son accord à des propos qui peuvent parfois le choquer en tant que personne privée ou en tant que citoyen » (Beaud, 1996, p. 244-245). C'est d'ailleurs aussi l'occasion parfois pour l'éducateur de Samarcande de mettre le jeune « *face à ses contradictions* ».

Ainsi, et compte tenu du fait qu'il n'existe pas de technique d'enquête formellement unique, S. Beaud met en avant l'idée que « les 'bons' entretiens sont moins liés à des qualités techniques 'abstraites' qu'à la capacité de l'enquêteur à susciter et à obtenir – même maladroitement, même en transgressant les consignes 'techniques' – la confiance de l'enquêté qui, seule, conduira au recueil d'un matériau suffisamment riche pour être interprété »¹⁶. Et, en écoutant attentivement la cinquantaine de Carnets de Route, nous pouvons être assurés de retrouver cette capacité chez Christian F., ce qui est essentiel à nos yeux.

L'éducateur non mandaté, qui laisse au jeune la possibilité de s'exprimer librement autour de sujets qu'il a lui-même choisis, possède donc d'emblée cette position de confident, que le chercheur, « *bête étrange* »¹⁷ sur laquelle repose presque inévitablement quelques soupçons, acquiert sans aucun doute beaucoup plus difficilement, en tout cas, certainement moins naturellement. Le fait que le travail des Carnets de Route n'ait aucune visée d'exploitation sociologique à la base ne place pas les jeunes interlocuteurs dans une « situation de 'répondant' à une série limitée de questions qui peuvent leur paraître rapidement fastidieuses » et qui peut « couper court à toute possibilité de libération de parole de la part de l'enquêté ». L'approche de Christian F. est fondée, et sans le vouloir¹⁸, sur « un des ressorts les plus sûrs de

¹⁵ « La neutralité de l'enquêteur est donc un leurre méthodologique qui est en partie liée avec une certaine forme d'idéologie professionnelle (de sociologue) car elle permet d'exhiber le principe de 'neutralité axiologique', totem protecteur et emblème d'identification de la discipline, brandie à l'occasion contre les sociologues qui ne la respecterait pas » (Beaud, 1996, p.245).

¹⁶Beaud, S. (1996), *op. cit.*, p.244.

¹⁷*Idem*, p 239.

¹⁸Nous avons pu constater en examinant notre échantillon de Carnets de Route, à quel point les jeunes, dans le rôle des enquêtés, ne cherchent pas à « vouloir prendre de la hauteur » ni « à livrer un 'témoignage' à portée générale, d'un 'bon niveau', en s'ajustant ainsi à ce qu'ils perçoivent être les attentes de l'enquêteur ». On sait pourtant que tout intervieweur rencontre souvent cette difficulté pratique face à la tendance des enquêtés à

l'entretien ethnographique, 'non directif' » et qui « consiste justement dans la possibilité qu'il offre de faire s'enchaîner les idées, de faire couler le locuteur selon sa pente, par le libre jeu des associations d'idées (...), ce qui nécessite de la part de l'enquêteur une grande disponibilité d'écoute »¹⁹.

Un éventuel souci méthodologique peut néanmoins se poser en lien avec la vocation des entretiens à devenir publics, audibles par tous. Dans le cas des Carnets de Route, et si l'objectif déclaré du projet est de laisser aller librement la pensée du jeune, il s'agit alors d'être attentif tant aux mécanismes et aux façons qu'a le jeune de parler d'un ou plusieurs sujets qu'aux mécanismes qui poussent l'éducateur à injecter des éléments de directivité dans son discours. Ce dernier élément doit être envisagé de manière à ne pas surdéterminer certains thèmes éventuellement induits par l'enquêteur dans l'analyse et de se poser la question de l'absence ou de l'omniprésence de certains thèmes.

A ce sujet, nous avons pu relever que les thèmes choisis par les jeunes sont très souvent identiques : la famille, l'amour, le quartier, les amis, l'école, la police, la justice, l'IPPJ, mais aussi, entre autres, l'avenir, l'image et l'estime de soi, etc. Ces thématiques sont également celles que l'on peut retrouver dans différentes recherches sur les paroles des jeunes et nous paraissent donc être celles qui préoccupent les adolescents et touchent à leur mode de socialisation. A ce constat s'ajoutent les éléments de ressemblance entre les données récoltées par l'éducateur de Samarcande et celles que l'on retrouve plus largement dans les recherches scientifiques autour de la parole des jeunes²⁰. Cela démontre de nouveau l'intérêt de continuer à « lever le voile » sur les témoignages des jeunes délinquants placés en IPPJ...

Enfin, pour utiliser l'entretien en tant qu'instrument de récolte de données, il faut partir de trois présupposés valables pour tout individu : le premier est le fait que la personne interrogée a une manière de voir, une façon d'appréhender la réalité qui a une signification en soi ; le deuxième est de dire que, dans une société donnée, il n'y a pas un nombre illimité de structures du discours, et enfin, le troisième repose sur l'idée que le discours, dans sa logique interne, est significatif de la position sociale de

vouloir prendre de la hauteur lorsqu'ils sont face à un chercheur dans un entretien qui se veut non directif (Beaud, S., 1996, p. 242).

¹⁹*Ibidem*, p. 240.

²⁰Voy, entre autres : Delens-Ravier, I., Thibaut, C. (2002), *Jeunes délinquants et mesures judiciaires : la parole des jeunes. Recherche qualitative sur le point de vue de jeunes délinquants à propos de leur placement en IPPJ, Note de synthèse à l'usage des professionnels*, Promoteurs : F. Digneffe, D. De Fraene, Centre de recherches criminologiques, Université Libre de Bruxelles / Département de droit pénal et de criminologie, Université Catholique de Louvain, février ; Hardy, G. (2001), *S'il te plait, ne m'aide pas ! L'aide sous injonction administrative ou judiciaire*, Paris, Eres ; Jaspard, A. (2010), *op. cit.* ; Remacle, C., Jaspard, A., De Fraene, D. (2012), *Jeunes en IPPJ. Des regards sur la vie à la recherche de trajectoires*, Rapport de recherche commandité par Evelyne Huytebroeck, Ministre de la Jeunesse et de l'Aide à la Jeunesse de la Fédération Wallonie-Bruxelles, Bruxelles, Centre de Recherches Criminologiques, ULB.

l'individu²¹. Ces entretiens, envisagés comme données récoltées de manière doublement indirecte²², vont donc nous servir à comprendre les regards que les jeunes en IPPJ posent sur eux-mêmes et sur le reste de la société. Et puisque le langage est primordial dans la structuration des rapports de pouvoir, en l'occurrence inversés (le jeune enfermé, qui a l'habitude de se raconter à des personnes qui l'évalue, a la parole libre), il est nécessaire de prendre en considération le caractère discursif des représentations que véhiculent les jeunes. Ces manières de décrypter sont bien entendu également valables pour les discours des intervenants en IPPJ qui nous ont été livrés lors des focus groupes.

Si nous pouvons donc conclure que les données récoltées par l'éducateur de Samarcande peuvent être utilisées dans le cadre d'une recherche scientifique, il s'agit également de préciser les techniques d'échantillonnage et d'analyse ainsi que les choix déontologiques effectués avant de se pencher sur la méthodologie du second volet de la recherche.

1.3 Les choix déontologiques et les procédés d'analyse scientifique

Pour répondre à la question de l'utilisation concrète du matériau, commençons par expliciter les modalités de constitution de l'échantillon retenues.

L'échantillonnage a été réalisé en collaboration entre l'équipe de Samarcande et le Centre de Recherches Criminologiques (CRC). Considérés comme soumis à une méthodologie des plus abouties, les 35 derniers Carnets de Route réalisés par l'A.M.O. au moment de l'appel à projets ont d'abord été retenus pour l'analyse. Ensuite, 15 entretiens « coups de cœur » ont été sélectionnés par l'éducateur de l'A.M.O. en charge du projet et analysés par l'équipe du CRC.

Notons que l'utilisation du matériau à une fin que le projet n'avait pas au départ a posé une vraie question à l'éducateur de Samarcande. En concertation avec l'équipe, la première réponse a été d'anonymiser une seconde fois les entretiens, c'est-à-dire de substituer au nom d'emprunt déjà choisi par le jeune un autre nom afin de « gommer » complètement l'appartenance du discours. Le second choix déontologique effectué a été de focaliser l'analyse uniquement sur l'entretien enregistré (le second donc), en excluant des analyses le premier entretien non enregistré et donc les notes prises par l'éducateur lors de celui-ci. Ces décisions ont ainsi fait partie des choix méthodologiques accordés entre l'A.M.O. et l'équipe de recherche. L'entretien semi-directif implique en effet que l'enquêteur ait exposé

²¹Quivy, R, Van Campenhoutd, L. (1995), *Manuel de recherche en sciences sociales*, Paris, Dunod, p. 196

²² Ce n'est pas un chercheur qui a récolté les données et même si c'était le cas les entretiens ne visent pas à observer des pratiques mais plutôt à percevoir les valeurs et le sens que les acteurs mettent dans leurs actions.

clairement à l'enquête l'usage auquel est destiné l'entretien réalisé. Compte tenu de la finalité de diffusion déclarée et inhérente au projet Carnets de Route et plus largement aux projets d'expression initiés par l'A.M.O. Samarcande, et malgré le fait que l'éducateur n'ait pas expliqué aux jeunes qu'une analyse thématique de leur discours serait faite, les témoignages des jeunes peuvent être considérés, et presque par nature, publics, accessibles et surtout, transmissibles. C'est donc bien parce que le second discours est enregistré et rendu public que nous avons fait le choix d'analyser uniquement ce discours, et d'exclure fondamentalement de notre analyse le premier entretien accompli et les notes de l'éducateur qui ne relèvent pas, quant à eux, du domaine de la diffusion et de l'accès. Ce premier entretien relève du domaine de l'intimité et n'a donc pas à être ni divulgué ni analysé.

En ce qui concerne les choix techniques effectués et propres aux étapes à suivre pour cette analyse, précisons encore que les retranscriptions des Carnets de Route préexistaient à la présente recherche. Par ailleurs, nous n'avons utilisé aucun logiciel propre à l'analyse qualitative.

Comme méthode d'analyse nous avons procédé à une analyse thématique, qui consiste en une « réduction des données » : la thématization. L'« opération centrale » de cette méthode d'analyse vise à transposer un corpus donné « en un certain nombre de thèmes représentatifs du contenu analysé, et ce, en rapport avec l'orientation de la recherche »²³. L'analyse thématique consiste alors à « procéder systématiquement au repérage » et à vérifier si les thèmes « se répètent d'un matériau à l'autre et comment ils se recoupent, rejoignent, contredisent, complémentent ». Cet « outil » est particulièrement précieux dans le cadre d'une recherche-action, cadre dans lequel ce travail s'inscrit. Le type de démarche retenu a consisté en une « thématization continue » qui est une « démarche ininterrompue d'attribution de thèmes et, simultanément de construction de l'arbre thématique ». Ainsi, les thèmes émergents des 50 Carnets de Route ont été « identifiés et notés au fur et à mesure de la lecture du texte, puis regroupés et fusionnés au besoin et finalement hiérarchisés sous la forme de thèmes centraux regroupant des thèmes associés, complémentaires, divergents, etc. »²⁴. La particularité de cette « thématization continue » est que « cet arbre est construit progressivement, tout au long de la recherche et n'est véritablement parachevé qu'à la toute fin de l'analyse du corpus »²⁵. Guidé par le questionnement au soubassement de cette recherche – quand on est jeune et en IPPJ, on n'est peut-être pas que délinquant ? –, notre arbre s'est ainsi sans cesse enrichi et complété de manière inductive au fil de la lecture des Carnets de Route.

²³Mucchielli, A., Paillé, P. (2008), *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, Paris, Armand Colin, pp. 161-162.

²⁴*Idem.*

²⁵*Idem*, p. 166.

C'est donc à partir de l'arbre thématique, et en s'appuyant de manière très concrète sur des extraits de discours des jeunes, que nous avons élaboré les focus groupes.

2. Deuxième étape de la recherche : les focus groupes avec les équipes pluridisciplinaires de trois IPPJ

Partant du postulat que l'image qu'ont les intervenants des jeunes placés est liée au contexte institutionnel particulier dans lequel ils travaillent, un des objectifs de la recherche est de permettre aux intervenants psycho-socio-éducatifs ou aux personnes qui veulent le devenir de compléter leurs connaissances du public auquel ils sont ou seront confrontés.

Désireux donc d'approcher et de comprendre les questionnements de ces intervenants face aux positions adoptées par les jeunes dans les thématiques abordées par les Carnets de Route, nous avons décidé de mettre en place deux focus groupes « inter-IPPJ » et interprofessionnels, composés de 4 membres des équipes pluridisciplinaires des 3 IPPJ concernées par le projet Carnets de Route (Wauthier-Braine, Braine-le-Château, Saint-Servais), soit 12 intervenants sociaux au total. Pour ces focus groupes, nous nous sommes inspirés dans une certaine mesure, de la Méthode d'analyse en groupe (MAG)²⁶, et ce pour deux raisons principales :

- à l'instar de l'objectif des MAG, l'idée de la présente recherche était d'aboutir à une co-construction, les travailleurs sociaux comme les chercheurs arrivant avec leur propre expertise. C'est dans cette perspective que des interprétations de récits à partir des extraits de discours des jeunes ont servi à amorcer les discussions. A chaque focus groupe, trois ou quatre chercheurs étaient présents.
- nous souhaitons également retenir des MAG le côté fortement structuré du déroulement de la rencontre, notamment en ce qui concerne la répartition de la parole, mais aussi la nécessité d'obtenir à la fin de la journée un accord sur les accords et sur les désaccords.

Afin d'éviter les déséquilibres dans l'analyse des discours des jeunes et des questionnements des professionnels, 4 thématiques ont été travaillées chaque fois durant une demi-journée : la première journée a été consacrée à la thématique de l'avenir d'abord puis à celle de la famille tandis que la seconde journée s'est déroulée

²⁶La méthode est présentée dans le détail in Van Campenhoudt, L., Chaumont, J.-M., Franssen A. (2005), *La méthode d'analyse en groupe. Applications aux phénomènes sociaux*, Paris, Dunod ; le lecteur trouvera une synthèse de l'ouvrage réalisé par les auteurs in Van Campenhoudt, L., Franssen, A., Cantelli, F. (2009), « La méthode d'analyse en groupe », *Sociologies* [en ligne], Théories et recherches, mis en ligne le 5 novembre, URL : <http://sociologies.revues.org/index2968.html>, Consulté le 24 février 2012.

autour de la thématique relative aux expériences institutionnelles d'abord, puis autour de celle relative à l'image que les jeunes ont d'eux-mêmes.

Enfin, dans le présent rapport, notons qu'en vue de privilégier la « mise en miroir » des points de vue des jeunes et des intervenants, nous avons fait le choix de livrer ceux-ci, au fil des chapitres thématiques, sans y ajouter des résultats d'autres recherches. Toutefois, comme les scientifiques qui ont déjà travaillé sur les questions soulevées et les lecteurs intéressés le constateront certainement, les données présentées tendent à faire écho à différentes observations antérieures. Nous y reviendrons, en partie, en conclusion.

3. Du rapport de recherche à des actions globales de réflexion et de sensibilisation

Au-delà de la rédaction d'un simple rapport de recherche, nous avons la volonté de faire en sorte que les conclusions de notre analyse servent, d'une part, aux personnes directement concernées, à savoir les équipes pluridisciplinaires des IPPJ, et d'autre part, à un public plus large susceptible d'être intéressé par la problématique de la délinquance juvénile.

Le lecteur pourra le constater en fin de rapport : les conclusions mettent en perspective des éléments de questions à approfondir. De nombreuses contradictions intrinsèques au système mettent les jeunes et les équipes encadrantes dans des positions difficiles à tenir. Le délicat travail de la part des équipes éducatives sera pourtant de faire en sorte que ces jeunes puissent, après leur séjour en IPPJ, réintégrer notre société, revenir « sans risques » et mieux équipés dans leur milieu de vie. Le défi porté par les jeunes sera de faire en sorte d'évoluer à nouveau dans leur environnement sans encombre. Le séjour du jeune en IPPJ n'a de sens que s'il est directement mis en lien avec l'environnement dans lequel évolue le jeune. Le rapport entre milieu fermé et milieu du jeune est donc inévitablement lié.

Dans cette perspective, la suite du travail de réflexion devra être menée par l'A.M.O. En effet, dans le cadre de sa mission communautaire, elle se doit d'agir afin d'améliorer la situation des jeunes en devenir. En dehors de tout mandat, axée sur le fait d'offrir une aide volontaire et non contraignante, l'A.M.O. fait en sorte d'aider les jeunes/les familles à discerner ce qui est à portée de main, à distinguer le « champ des possibles » et à ce que l'effritement des liens ne s'aggrave pas davantage. Cet accompagnement individuel n'a de sens que si, en parallèle, est mené un travail plus global sur les causes des dysfonctionnements de notre société. Ainsi, si elle le juge pertinent, l'A.M.O. se doit d'agir aussi sur le système et ses institutions.

En ce qui nous concerne ici, nous distinguons donc trois champs d'action à investir sur base et à l'issue de la présente recherche.

Premièrement, réaliser une prolongation de la réflexion avec l'institution elle-même : autour des questions soulevées dans les conclusions de cette recherche, en réunissant, dans une logique d'interpellation coopérative, les acteurs concernés directement par le travail avec ces jeunes en IPPJ : équipes pluridisciplinaires, directions des services de l'administration centrale de l'Aide à la jeunesse, magistrats de la jeunesse et décideurs politiques.

Ensuite, cette recherche pourrait aussi être le point de départ d'une action plus globale de sensibilisation sur la complexité du travail éducatif mené avec ces jeunes dans le cadre de la protection de la jeunesse auprès d'un public élargi de citoyens, de parents, voire même de jeunes. Continuer en quelque sorte ce que l'A.M.O. Samarcande tente de mener via ses projets d'expression : humaniser les jeunes fragilisés, mettre en lumière d'autres facettes de leurs personnalités, nuancer et donner du relief à ces jeunes trop souvent réduits à leur délinquance, changer le regard que notre société porte sur ces jeunes aux ressources parfois très limitées mais aux compétences trop souvent occultées, ces jeunes qui évoluent sur un fil et qui finissent parfois par transgresser la limite de la légalité, la limite du comportement à risque.

De manière assez concrète, l'A.M.O. envisage de créer des opportunités de se réunir et de débattre, de faire participer et de participer elle-même à une dynamique d'interpellation coopérative, notamment par la création d'une pièce de théâtre. En collaboration avec un organisme compétent²⁷, l'idée serait de créer, en s'inspirant de cette analyse et des questions qu'elle laisse en suspens, une création sur le principe du théâtre-action : une pièce qui vise à « favoriser la prise de parole en public, à faire entendre les voix cachées, niées ou dévalorisées »²⁸ et qui ouvre la possibilité de débattre « non pas en tant que personne 'racontant leur vie' mais en 'expert' de la situation qu'elles vivent, en tant que personnes qui peuvent proposer des interrogations constructives voire des solutions concrètes aux failles de notre société »²⁹. A l'instar des projets d'expression de Samarcande, l'idée du projet serait bien de « permettre à des individus, par le biais de projets collectifs, de se situer dans la société, dans les relations humaines, d'être capable de dire 'Voilà qui je suis/ qui nous sommes partant des limites et des possibilités qui sont les miennes/nôtres aujourd'hui. C'est comme cela que je/nous désire/désirons être reconnu(s)' »³⁰.

²⁷ A ce jour (février 2013), l'A.M.O. envisage de collaborer avec la compagnie de théâtre « Le Théâtre des Travaux et des Jours »

²⁸ In le blog du Théâtre des Travaux et des Jours, <http://www.theatretravauxetdesjours.be/blog/>

²⁹ *Idem*

³⁰ *Idem*

Cette création serait suivie d'un débat avec le public sur les sujets traités dans la pièce, dans l'idée d'approfondir concrètement les questions que soulèvent la recherche et *in fine*, en ce qui concerne l'interpellation sur l'institution elle-même, de dégager des pistes de solution en termes d'amélioration des pratiques et en ce qui concerne le travail de déconstruction des préjugés qui collent à l'IPPJ et à ces « résidents »³¹, de nuancer le regard porté sur la délinquance.

Enfin, de ces moments de discussions, l'A.M.O. envisage également de consigner de manière pertinente les débats au sein d'un livret didactique en chantier. Rédigé en collaboration avec l'équipe de l'ULB et pensé de manière à ce qu'il soit accessible et utile aux futurs intervenants éducatifs, ce livret reprendra les différentes perspectives d'actions, de pratiques et de points de vue tirées de la présente recherche et des débats à venir. Il pourrait constituer la base d'un module de formation pour les futurs travailleurs sociaux et intervenants en IPPJ.

³¹ Dans le sens, tant les jeunes que les intervenants des IPPJ.

Chapitre 2

La famille

Les jeunes et leur famille

Pour mieux comprendre les discours des jeunes placés à l'égard de leur famille, il est nécessaire de garder en tête le principe sous-jacent à la mesure d'enfermement des mineurs qui implique que ces derniers doivent être retirés durant un temps de leur « milieu de vie ». Eloignés de leur famille, les jeunes participants au projet Carnet de Route se situent donc dans ce contexte particulier où ils paraissent ressentir la méfiance de la justice des mineurs à l'égard de leur famille. Si les jeunes présentent leur famille de manière très variée, nous verrons aussi que la plupart d'entre eux évoquent avec respect et amour leurs proches et expriment le besoin de maintenir les liens avec eux. Les témoignages laissent néanmoins entrevoir la clairvoyance des jeunes à propos des difficultés et du poids de leur trajectoire familiale. Dans les lignes qui suivent, les paroles des jeunes seront présentées au détour de quatre grandes thématiques qui se sont révélées à l'analyse des Carnets de Route : les souvenirs d'une famille « comme tout le monde », l'importance –qui n'exclut pas la complexité– des relations familiales, le constat d'une famille mise à l'épreuve fait par certains jeunes éprouvés ainsi que les ingrédients généralement avancés par les jeunes lorsqu'on leur demande « qu'est-ce qu'un bon parent ? ».

1. Une famille comme tout le monde

Comme nous l'avons expliqué dans le chapitre méthodologique, au commencement de la rencontre radiophonique, le jeune explique « d'où il vient ». Au fur et à mesure de son émission, il dépeint son milieu familial et dévoile son histoire. Ci-après, nous présenterons les souvenirs en famille divulgués dans les Carnets de Route. Ensuite, nous verrons comment les récits des jeunes révèlent la manière dont ils jugent la qualité de leur enfance et de leur « éducation ».

1.1 La nostalgie des petits moments de bonheur partagé

Les jeunes participants aux Carnets de Route sont ainsi très nombreux à s'attarder avec une certaine mélancolie sur leurs souvenirs en famille. Une jeune fille souligne par exemple le caractère tendre de ces instants passés : *« on se mettait dans le divan, et on parlait, on se faisait un petit câlin, un moment d'affection »* (Inès). Se remémorant ses vacances « à la mer », elle poursuit son récit en décrivant avec précision les petites habitudes de famille : *« C'est les moments où on allait tout au long de la mer, on suivait la digue, on allait se promener sur la plage puis on revenait sur la digue et on rentrait au camp. Les moments où on allait mettre les pieds dans l'eau et tout, on rigolait et tout ça, c'était bien. C'était le bon vieux temps »*.

Pour Nicolas aussi, le passé est signe d'amusement, de petits moments de bonheur simples qu'il partageait avec son père : *« Je passais des bons moments avec mon père, (...) quand on allait au bord de l'eau ou quand il faisait des balançoires avec une grue. On trouvait toujours des trucs pour s'amuser »*. Lorsqu'il raconte l'anniversaire de sa petite sœur, un autre jeune garçon évoque l'absence de « tracas » et la sérénité qui régnait dans sa famille :

« Voilà, on était tous en famille, on ne se tracassait pas des soucis qu'on avait et ça, j'aimais bien » (Léo).

Quelques jeunes évoquent aussi de manière spécifique le souvenir de moments de partage avec un des deux parents, des moments qui ont précédé une disparition ou une rupture de lien, comme l'exprime avec regret Emir en parlant de son père : *« moi, j'aimerais bien que mon père redevienne ce que j'ai connu quand j'étais petit, quand il venait et me disait 'allez viens, on va parler, on va se promener', il m'expliquait les bonnes choses et les mauvaises choses de la vie »*. A l'instar d'Emir, Cherifa garde en tête l'image d'un père attentif et généreux. Elle se remémore les voyages qu'elle a faits en sa compagnie : *« Mon père me prenait tout le temps avec lui, on allait au parc, on allait au magasin, on allait par exemple en vacances tout le temps. Par exemple, on a fait tout le tour du Maroc, on est parti à la Mecque, on a fait la Turquie, on a fait la Tunisie et tout ça »*.

A ces photographies de bonheur passé se greffent souvent, dans les récits des jeunes, des événements (décès, maladies, divorce, déménagement) qui sont susceptibles d'expliquer un basculement ou une rupture de l'équilibre familial. Le discours de Sofian et la façon dont il raconte son changement d'attitude suite à un déménagement et aux maladies de ses parents le montre bien : *« Quand j'étais petit, j'étais tout droit et on ne connaissait même pas un gros mot, moi et mes frères. Puis, dès qu'on a changé de quartier, et tout, mon père a commencé à avoir la maladie, et ma mère aussi. Puis, on a commencé à sortir plus et puis c'est là qu'on attrape une mauvaise éducation. Parce qu'à la maison je me rappelle, jusqu'à 12 ans, j'étais bien élevé et tout et dès que j'ai commencé à sortir, ben ça a changé »*.

Les jeunes paraissent ainsi faire appel aux souvenirs, en encensant parfois le « bon vieux temps » de l'enfance, pour se donner du sens pour avancer, comme Justine qui exprime sans détour le besoin qu'elle a de faire appel à son passé lorsqu'elle ne se sent pas bien :

« Quand on n'est pas bien, on est là, on se dit : faudrait qu'on retourne quand on était tout petit là, qu'on n'avait pas de problèmes » (Justine).

1.2 Bien nourris, bien logés, bien habillés et bien éduqués

Les témoignages que les adolescents livrent à propos du contexte dans lequel ils ont grandi ne s'attardent que très rarement sur les difficultés sociales et/ou économiques vécues durant l'enfance. Clairement, les jeunes ne se racontent jamais « pauvres ». A l'inverse, ils estiment majoritairement avoir bénéficié de tout en suffisance, en étant toujours « bien nourris » et « bien habillés ». Par exemple, Amadou explique avoir « toujours grandi dans des maisons, donc pas dans des HLM, pas dans des cités, j'ai toujours grandi bien habillé, j'ai toujours bien mangé ». De son côté, Dylan raconte aussi que ses parents l'« ont bien éduqué » : « Moi, franchement, je vais aussi vous dire que j'ai mon père, ma mère et mon beau-père, je suis plutôt un enfant gâté et que voilà, si j'ai besoin de quelque chose, mes parents vont subvenir à mes besoins ». Pour Aziz, c'est la même chose : « je ne manquais de rien parce que voilà, ma mère, elle me donnait ce que j'avais besoin, elle savait ». Un certain nombre de jeunes s'estiment ainsi « déjà » heureux de ne pas avoir connu la misère :

« Du bonheur, il n'y en a pas eu beaucoup. Mais je peux quand même dire que le bonheur, ça a été d'avoir toujours à manger et d'être toujours bien habillé, et pas être pauvre, quoi, je veux dire, ça c'est quand même le bonheur » (Amadou).

Le fait de « ne pas être pauvre », de n'avoir manqué de rien sur le plan matériel, est un message qui semble important à faire passer pour bon nombre des jeunes rencontrés. Lorsqu'une fragilité économique se décèle entre les lignes de certains discours, les jeunes concernés font preuve de compréhension et mettent un point d'honneur à souligner que leur parents ont « fait le nécessaire » pour « le bien de l'enfant ». Ainsi, Sergei se rappelle qu'à chaque fois qu'il demandait « des choses » à ses parents, ceux-ci lui promettaient qu'ils les lui offriraient à condition qu'il réussisse son année : « Bon, j'ai réussi et je n'ai pas reçu. Mais bon, en même temps, maintenant que je grandis, je vois bien que ce n'est pas de leur faute. (...) Eux, ils ne font pas ça pour nous embêter, ils font ça vraiment pour ne pas nous décevoir, parce qu'ils ne veulent pas trop nous dire qu'ils n'ont pas les moyens ». Si l'adolescent explique avoir d'abord éprouvé des difficultés à comprendre la situation économique délicate et l'embarras

dans lequel pouvaient se retrouver ses parents face à ses réclamations, il profite de l'occasion qui lui est offerte de s'exprimer pour dire qu'il se rend désormais compte des sacrifices accomplis et de la honte que pouvaient ressentir ses parents : *« je pense que peut-être, ils n'osaient pas me dire. C'était peut-être un moyen de me faire comprendre qu'ils n'avaient pas les moyens mais en même temps, moi je l'ai pris comme un reproche, dans le sens où ils disaient que je demandais beaucoup, quoi. Moi, maintenant, je vois quand ils disaient que je demandais beaucoup, ça veut dire qu'ils n'avaient pas les moyens pour ce que je demandais (...) C'était comme ça, quoi »*. Comme si le jeune garçon devançait les remarques susceptibles d'être faites à l'égard de ses parents, il s'empresse de rajouter au micro : *« Moi, personnellement, ils ne m'ont pas vraiment, ils ne m'ont pas montré de lacunes dans l'éducation, et dans le paiement et tout, je n'ai manqué de rien »*.

De la même manière que Sergei, le témoignage de Samir tend à briser les représentations de sens commun qui courent à l'encontre des parents d'enfants « délinquants » :

« J'ai une mère, elle m'a éduqué, ce n'est pas parce qu'on est délinquant qu'on n'est pas éduqué, la plupart des jeunes qui sont là, on est éduqués, on a nos parents, ils veillent sur nous, ils nous apprennent la politesse, à respecter les autres, à se comporter à table ».

Johnny refuse également qu'on puisse « jeter la pierre » à ses parents. Il généralise son opinion aux parents des autres jeunes déviants : *« moi, mes parents, ils m'ont donné une éducation super. Ils m'ont toujours dit d'être droit, ils m'ont toujours envoyé dans la bonne direction et si on part sur le côté, c'est de notre faute, pas de celle des parents »*. Si la responsabilité de l'erreur incombe à celui qui la commet, en l'occurrence, le jeune, Johnny estime en revanche que le rôle des parents est de savoir repérer les signaux de détresse que les enfants leur envoient parfois. Il condamne d'ailleurs les parents qui « laissent tout faire » : *« si on part sur le côté, il y a des signes et si on le voit, il faut tout faire pour changer ça. (...) Il y a des parents qui laissent faire des conneries à leurs enfants qui s'en foutent et qui disent que c'est la vie. Il ne faut pas faire ça, sinon il ne faut pas avoir d'enfant »*. Considérant la situation de sa mère comme différente, il regrette néanmoins de ne pas s'être assez confié à elle, avec la conséquence qu'elle n'a pas pu voir la « mauvaise » direction qu'il prenait : *« je lui ai caché beaucoup de choses. Toutes les choses mal, je lui cachais parce que je ne voulais pas qu'elle voit comment je devenais. Je n'aurais pas dû parce que si je lui avais dit, elle m'aurait fait changer sûrement »*. Quentin se montre, lui aussi, très clair ; il refuse qu'on puisse reprocher à ses parents d'avoir été « manquants » et clame simplement son amour pour eux au micro : *« mais mes parents, ça je ne pourrai jamais leur reprocher, ils étaient parfaits, c'est mes parents et c'est pour ça que je les aime »*.

La plupart des jeunes qui se racontent prennent sur eux leur délinquance et « innocentent » ainsi leurs parents qui, ils le sentent, sont souvent pointés du doigt. Les témoignages qu'ils nous livrent n'en sont pas moins dénués de lucidité et

permettent de se rendre compte de l'importance que ces jeunes accordent à leur famille. Ils poussent ceux qui les écoutent à regarder d'un autre point de vue les familles des jeunes placés et à dépasser la recherche de responsabilités dans le chef des parents ou dans l'histoire familiale.

2. L'importance de la famille

Durant les rencontres liées aux Carnets de Route, les jeunes sont amenés progressivement, et toujours s'ils le souhaitent, à parler des relations qu'ils entretiennent à l'heure actuelle avec leur famille. C'est dans cette perspective que nombre d'entre eux s'expriment sur la place que prend leur famille dans leur existence. Dans les lignes qui suivent, nous allons nous attarder sur des questions qui apparaissent importantes pour de nombreux jeunes placés lorsqu'ils parlent de leurs relations familiales : les possibilités de dialogue avec leurs parents, l'attachement à leurs frères et sœurs ainsi que la reconnaissance qu'ils témoignent à leurs proches.

2.1 Le dialogue avec les parents : entre écoute et difficultés de communication

Dans les Carnets de Route, certains adolescents parlent des possibilités de dialogue qu'ils ont avec leur mère et/ou leur père, faisant tant état des difficultés de communication que des capacités d'ouverture et de compréhension de leurs parents.

Plusieurs jeunes témoignent de l'affection dont font preuve leurs parents, et plus particulièrement leur mère, à leur égard. Ils mettent ainsi en valeur les capacités, le plus souvent maternelles, d'écoute et de dialogue. Par exemple, Vincenzo raconte qu'avec sa mère, il peut « *parler de tout* », alors que « *quand on la voit, on peut se dire que c'est une mère stricte, musulmane, mais avec elle, je peux parler de tout* ». Il illustre son propos en comparant avec d'autres « *parents musulmans qui vont trouver ça bizarre de voir leur fils revenir avec un suçon, alors que ma mère elle va rigoler avec moi !* ». D'après Mercedes, sa maman est aussi une femme « *cool* » mais « *qui est stricte quand même* » et qui sait poser « *ses limites* ». Comme Vincenzo, la jeune fille illustre l'ouverture de sa mère à partir d'un exemple sur la sexualité : « *si je lui dis que je suis lesbienne, ce n'est pas elle qui va me mettre à la porte ou quoi que ce soit... Elle va me dire qu'elle respecte mes choix, que je vais encore grandir et qu'il se peut que les choses changent encore* ». Cette tolérance ne signifie pas que mère et fille soient toujours d'accord l'une avec l'autre : « *la plupart du temps sur le moment je réagis mal, puis après réflexion, je me rends compte qu'elle a raison* ». Les mots que Mercedes utilise pour décrire sa mère paraissent révélateurs du respect et de la relation de confiance qui les unissent :

« Ce n'est pas une femme qui est là pour juger, elle n'est pas là pour me pourrir l'existence, elle est juste. C'est une Maman en or et c'est une femme qui, elle aussi, aime sortir, s'amuser, mais dans les limites ».

L'adolescente est pourtant consciente d'avoir fait du « *mal* » à sa mère, notamment quand cette dernière a appris qu'elle consommait des stupéfiants. Cet incident leur a toutefois permis de dialoguer un peu plus. Mercedes explique que sa mère a décidé « *de tout faire pour m'en sortir et m'aider à avancer, elle ne va pas mettre des bâtons dans les roues* ».

Myriam et sa mère se parlent beaucoup également. La jeune fille explique que sa maman l'a vite considérée comme une adulte, « *elle n'a jamais pris des gants pour expliquer des choses* », lui racontant très tôt par exemple l'histoire de sa famille juive et les récits des camps de concentration : « *ma mère n'a pas de secrets pour moi, elle me dit tout sans se dire qu'il ne faudrait pas qu'elle me parle de ça parce que ça pourrait me perturber* ». D'autres adolescents expliquent également à l'éducateur qu'ils communiquent avec leurs parents sur le mode du partage. Une jeune fille raconte qu'elle entretient avec sa mère une complicité affectueuse. La disparition de son père n'est pas un sujet tabou, sa mère ressent le « *stress* » et la tristesse de sa fille et les partage. Elle s'inquiète aussi de ses dérives et elle tente de les prévenir en lui parlant et en lui délivrant un message de courage. : « *Elle voit que je suis stressée, que mon père me manque et tout ça et alors elle est stressée elle aussi parce que quand je suis triste, elle le voit, elle le sent et elle sait que quelque chose va se passer, quoi. Alors elle essaye de me mettre dans le droit chemin, elle essaye que je sois bien, elle me dit de m'accrocher et tout ça* ».

A l'instar d'autres jeunes, le dialogue entre Ibrahim et sa famille semble s'être nettement amélioré depuis qu'il est placé en IPPJ. Alors qu'il disparaissait parfois pendant plusieurs jours sans donner de nouvelles pour éviter toute confrontation avec ses parents, le jeune garçon explique à l'éducateur de Samarcande que les visites hebdomadaires en IPPJ ont permis de rétablir la communication un moment rompue. Ces « *retrouvailles* » régulières paraissent le rendre heureux : « *maintenant que je suis ici, ils viennent en visite toutes les semaines donc ça crée des liens quoi, parce qu'on parle un peu plus de ce qui s'est passé, de ce qui n'a pas été avant, de ce qui va mieux maintenant et ça crée des liens, des liens qui n'existaient pas avant* ».

Si les adolescents qui participent au projet ne semblent pas toujours d'accord avec les décisions de leur(s) parent(s), ils sont nombreux à exprimer la confiance et le respect mutuel qu'ils partagent avec eux. Ces jeunes donnent alors l'impression d'avoir trouvé avec leur(s) parent(s) un terrain d'entente et de dialogue permettant des relations constructives.

A l'inverse, d'autres adolescents regrettent de ne pas avoir la chance de pouvoir davantage dialoguer avec leurs parents. Pour quelques jeunes, ces regrets sont à mettre en lien avec la disparition de leurs parents ou de l'un d'entre eux. Mais pour

un plus grand nombre, c'est un blocage dans le processus de communication qui est pointé alors que leurs parents sont encore bien présents.

Kimberley raconte ainsi que, chez elle, « *le dialogue ne passe pas* » : « *on dirait que quand on essaie de se parler, on essaie de s'ignorer en même temps, donc on n'arrive pas à dialoguer comme il faut* ». Cette situation la rend triste, tout comme Amadou qui déplore que dans sa famille, « *il n'y a plus de dialogue, qu'il n'y a plus de 'je t'aime', il n'y a plus d'affection* ». Le jeune garçon n'hésite pas à livrer son ressenti à ce sujet : pour lui, « *ce manque d'affection, c'est vraiment quelque chose de dur* ». Comme ces deux adolescents, Nicolas explique la souffrance que lui causent l'absence de communication et les incompréhensions entre sa mère et lui. Malgré plusieurs essais pour renouer le dialogue, ils ne parviennent pas, semble-t-il, à trouver le bon moment pour s'exprimer et s'expliquer : « *quand j'essayais de parler avec elle calmement, elle s'emballait tout de suite, donc je n'ai jamais pu rien dire (...), je n'ai jamais dit ce que je ressentais (...). J'étais prêt à lui dire mais je n'ai jamais voulu lui dire, j'ai toujours eu peur de lui dire et ici j'étais prêt à lui dire mais elle n'est pas venue* ».

Plus spécifiquement, quelques jeunes filles profitent d'être face au micro des Carnets de Route pour mettre des mots sur les difficultés qu'elles rencontrent dans la communication avec leur père ou leur beau-père, bien souvent parce que ces derniers semblent avoir des principes très opposés à leurs modes de vie et ne comprennent pas leurs comportements :

« Ça se passait bien, puis quand j'ai commencé à traîner dans la rue, j'ai commencé à fumer, j'ai commencé à sortir avec des garçons et ben, il n'aimait pas parce que, lui, il est né au Maroc et ce n'est pas comme ça, les filles ne sortent pas avec des garçons, elles ne traînent pas dans la rue, elles ne fument pas, les filles elles restent à la maison, préparer à manger normalement et il était déçu donc il ne me parlait plus. Mais maintenant, petit à petit, ben, il me parle quoi, mais sans plus » (Cherifa).

Prise dans le même type de conflits, Anna avoue que « *c'est un peu dur de voir que son père ne peut pas comprendre sa petite fille* ».

Pour d'autres, les problèmes de communication entre générations sont plus larges et ne se limitent pas à leurs seuls parents. C'est, par exemple, le cas de Sacha qui éprouve des difficultés à discuter tant avec ses parents qu'avec les éducateurs. Dans son échange avec l'éducateur de Samarcande, il explique qu'il se sent responsable de cette absence de dialogue mais qu'il ne parvient pas à résoudre ses difficultés d'expression et qu'il ne trouve pas la causes de ce blocage : « *avec les éducateurs, je n'arrive pas bien à parler et avec ma famille non plus parce que je ne sais pas* ».

Contrairement à Sacha, certains jeunes paraissent plus au clair avec les raisons du « blocage ». C'est pour se protéger et protéger sa mère qu'Alan préfère éviter toute confrontation. Lorsqu'il n'était pas encore placé, et sachant que les « *mots peuvent faire*

mal », il préférerait se réfugier chez ses amis, loin de chez lui lorsque les tensions se faisaient sentir :

« Il y a des enfants, ils préfèrent partir et il y a des enfants qui préfèrent rester jusqu'à ce que ça pète. Mais, moi, dès que la discussion va mal, je préfère partir, aller chez mon pote (...). Voilà, ça m'énerve de me confronter avec ma mère. Je n'aime pas ça, pour moi c'est un manque de respect le fait que ma mère parle, qu'après je réponds, qu'elle parle et qu'après je réponds... Pour moi, c'est un manque de respect, je n'ai pas envie de parler comme ça avec ma mère, je préfère partir avant qu'on se confronte ».

La séparation des parents et la mésentente qui peut en découler sont aussi des éléments d'explication avancés par certains jeunes, à l'instar de Xavier qui se sent pris « *entre deux chaises* », ballotté entre ses deux parents qui n'arrivent pas à faire la part des choses. Concernant sa maman, le jeune garçon explique : « *je ne veux pas qu'elle croit que parce que je suis chez mon père, je l'oublie* » mais il préfère ne pas l'entendre « *se prendre la tête* » et « *se mettre mal* » en lui parlant au téléphone, « *parce que ça me fait mal, parce que j'entends qu'elle n'est pas bien* ». Les difficultés communicationnelles entre les parents tendent ainsi à devenir celles des jeunes qui se retrouvent tiraillés, éprouvant des remords et de la peine.

En prenant un peu de distance, les jeunes qui parlent de leurs difficultés de communication au micro des Carnets de Route se montrent aussi bien souvent compréhensifs envers les maladresses de leurs parents. Ils temporisent et semblent vouloir dire que malgré ces difficultés, l'amour est bien présent. « *En tout cas* », dit Léo, « *il me reste ma mère et ça, j'en suis content... il faut que je la prenne comme repère déjà* ». Gladys sait que même si « *elle ne le montre pas trop* », « *ça se voit* » que sa mère l'*« aime quand même »*. Kenza est bien décidée à aller parler avec sa mère car elle sent « *qu'elle se tracasse et (...) qu'au fond d'elle, elle m'aime* ».

Ainsi, les jeunes des Carnets de Route n'hésitent pas à rappeler que les parents, « *même si on est en dispute avec, même si on ne lui parle plus, n'importe quoi, on les aime toujours, ils sont toujours au fond de notre cœur et ils y resteront toute notre vie* » (Inès). Malgré les souffrances que provoque la rupture de lien et de dialogue, les adolescents sont nombreux à insister sur le fait que « *des parents, on en a toujours besoin* », justement parce que « *c'est nos parents* » et que « *les parents ne peuvent pas nous renier, comme nous on ne peut pas renier nos parents* » (Mercedes).

Dans les témoignages qui touchent à la famille, les jeunes se montrent souvent en demande de restauration du dialogue et du lien, même si ceux-ci sont rompus ou l'ont été à un moment donné. Pour eux, c'est en améliorant la communication avec leurs parents qu'ils se sentiront plus forts pour affronter l'avenir.

2.2 L'attachement aux liens fraternels

De ce que nous enseignent les Carnets de Route, le père et/ou la mère ne sont pas les seules personnes proches qui donnent de l'espoir et de la force aux adolescents placés en IPPJ. En effet, de très nombreux jeunes choisissent aussi de parler de l'importance d'autres « *liens de sang* », tout aussi indispensables à leurs yeux. Ce sont les liens fraternels dont l'évocation va souvent de pair avec des sentiments de bonheur et de réconfort.

Dans certaines situations difficiles, le frère et/ou la sœur s'avèrent être de précieux repères. Cela semble être le cas pour Emir qui aborde, dans son texte de rap, l'importance de la présence de son frère : « *Frère Doran, t'as toujours été là, tu m'as toujours montré les bons choix, les bons chemins alors que c'était à Papa de le faire* ». De son côté, Ildephonse sait qu'il peut retrouver une stabilité en présence de sa grande sœur qui lui offre une « *nouvelle vie* » plus « *normale* » : « *avec ma sœur, j'ai l'impression que je retrouve une vie normale, parce que y a pas de problème, c'est le calme totalement, le calme total, à la maison, il n'y a personne qui crie, il n'y a pas de dispute, j'ai l'impression que je retrouve une nouvelle famille, l'impression que je retrouve une nouvelle vie* ». Le mal-être qu'il ressent tend à disparaître au contact de cette sœur aînée qui l'apaise et lui redonne confiance.

Les jeunes qui s'expriment à propos de leurs frères et sœurs utilisent souvent des mots chargés d'émotion. Ces mécanismes horizontaux de reconnaissance et d'attachement jouent, semble-t-il, un rôle important dans la vie des adolescents enfermés. Face à des manques d'affection qu'ils ont pu connaître, les jeunes placés se montrent très solidaires envers les membres de leur fratrie, comme le révèlent ces témoignages :

« *Je serai toujours là pour l'aider parce que je l'aime et que c'est mon frère* »
(Sacha).

« *Ma sœur a toujours tout fait pour moi, elle est super gentille avec moi, elle s'est bien occupée de moi quand j'étais petit, tout ça. Mon père ne m'a pas donné assez d'amour, ma mère pas tellement, donc voilà, il n'y a que ma sœur et ma copine qui me donnent beaucoup d'amour* » (Jules).

Comme Sacha et Jules, Fouzia partage, sur les ondes de Samarcande, la relation de complicité qu'elle entretient avec sa sœur et évoque la chance d'avoir une telle confidente : « *je crois que je vais me confier à ma sœur pour ça, elle seule peut m'aider* ». Sa sœur, « *c'est la seule personne* » à qui Fouzia dit faire « *vraiment confiance* ». En cas de pépins, c'est vers sa sœur qu'elle se tourne : « *ma sœur, elle ne dit rien à personne, ça je le sais très bien* ». Adoptée, Fouzia explique, en outre, que seule cette grande sœur si proche lui permet de comprendre des éléments de son histoire. Aux questions qu'elle

se posait, sa sœur lui « *a donné beaucoup de réponses qui ont fait du bien* ». Ainsi, la jeune fille raconte que parler avec sa sœur l'aide à faire la part des choses, comprenant par exemple désormais que « *ce n'est plus à moi de faire la garde entre mes parents parce que j'étais fort mêlée* ».

L'existence d'un petit frère ou d'une petite sœur érige parfois aussi ces jeunes au rang de « protecteurs ». Prenons l'exemple d'Anna qui dit avoir une confiance totale en son petit frère avec qui elle semble avoir développé une complicité particulière, grande source de valorisation pour elle : « *mon petit frère est arrivé (...), c'était la personne la plus importante à mes yeux, c'était le petit bout de chou à qui je pouvais faire confiance, même s'il était jeune, je ne sais pas, je ne sais pas comment expliquer. (...) C'est vraiment la personne à qui je peux tout confier mais vraiment rien lui cacher* ».

En parlant de sa sœur, Léo raconte, quant à lui, qu'il a eu beaucoup « *de mal à accepter* » que « *des gens se moquent d'elle parce qu'elle était handicapée alors qu'elle n'en pouvait rien* ». « *A cause de ça* », explique-t-il, protéger sa sœur est devenu, pour lui, comme « *une mission* ». Justine, qui se rend compte du crédit qu'elle a auprès de sa sœur, essaie de faire en sorte qu'elle ne fasse pas les mêmes erreurs qu'elle : « *ma petite sœur me ressemble plus. A l'école, quand elle était petite, elle ne travaillait pas et moi, quand je vais la voir en week-end, je lui dis qu'il faut aller à l'école, qu'il faut travailler et tout* ». A travers ses mots, on sent bien que sa sœur lui manque :

« *Ma petite sœur me fait comprendre qu'elle a besoin de moi (...). Elle m'a écrit une lettre, ma petite sœur, en me disant qu'elle voulait être dans mes bras, qu'elle voulait me serrer fort, enfin qu'elle avait besoin de moi quoi* ».

De son côté, Bob décide également de faire ce qui est en son pouvoir pour montrer le « droit chemin » à son frère et l'empêcher de tomber dans les mauvais travers. Face à l'éducateur, il s'exprime comme un adulte : « *mon petit frère, j'espère qu'il comprendra un peu plus tard, maintenant il est petit, j'attends un peu qu'il comprenne comme ça, mais je ferai tout pour qu'il ne suive pas le même chemin que j'ai suivi en étant jeune* ». Responsable, il anticipe l'avenir et poursuit : « *je devrais subvenir à ses besoins parce qu'il est petit, même quand il va grandir je serai plus grand que lui, je devrai lui montrer la bonne voie, l'exemple, la bonne voie* ».

Ces figures protectrices ou protégées prennent toute leur importance dans la vie d'une majorité des jeunes. Se raccrochant à leurs souvenirs et s'attachant à leur avenir, les jeunes placés accordent ainsi souvent une grande confiance et une reconnaissance certaine à leurs frères et sœurs dont ils sont, pour le moment, éloignés.

2.3 Un soutien indéfectible

Lorsqu'ils parlent de leur famille dans les Carnets de Route, de très nombreux jeunes expliquent les différentes manières par lesquelles leurs parents se montrent présents durant le temps de leur placement en IPPJ. Il ressort de l'ensemble des témoignages que le maintien des contacts, la présence et l'aide de leurs parents apportent à ces adolescents un immense soutien dans ces moments de difficultés.

Comme Diego qui ne comprend pas comment ses parents peuvent encore avoir confiance en lui après les faits qu'il a commis, plusieurs jeunes « coupables » insistent auprès de l'éducateur de Samarcande sur la chance qu'ils ont d'avoir des parents qui les aident en cas de problèmes :

« Mes parents, c'est en premier, c'est eux qui m'ont mis au monde, c'est eux en qui j'ai confiance. Chaque fois que j'ai des problèmes, c'est eux qui m'aident, c'est eux qui me tirent des problèmes ».

Nicolas raconte aussi son étonnement en voyant que sa famille l'« accepte encore » alors que d'autres auraient pu le rejeter : *« après la connerie que j'ai faite, ils m'acceptent encore (...). Moi, je trouve que ce n'est pas tous les parents qui accepteraient de recueillir leur enfant après qu'il ait fait ça ».* Contrairement à sa famille qui lui rend visite, et qui le « soutient moralement », il constate que les « amis » qu'il « fréquentait à l'extérieur » ne viennent pas le voir.

Ildephonse confie à l'éducateur la profonde reconnaissance qu'il a pour sa mère, « la seule » qui est présente et qui croit en lui, à l'inverse des autres « gens » qui ne l'« encouragent pas » et qui lui collent « une étiquette » :

« Je l'aime vraiment bien, ma mère. C'est la seule personne qui pourrait m'aider dans cette vie. Et c'est la seule personne qui ne m'a jamais laissé tomber. Et ça, je la remercierai plus tard ».

Se sentir entourés par leur parents se révèle être « l'essentiel » pour nombre de ces adolescents souvent pointés du doigt et découragés :

« Moi, du moment que ma famille m'encourage (...), je me dis quand même que je ne suis pas tout seul dans cette vie, il y a quand même des gens autour de moi » (Ildephonse).

« Dans des situations où je suis en faiblesse et où j'ai tendance à dire que je ne peux pas, mes parents sont là. Il faut que je pense à eux, ils m'aiment, je dois toujours relever la tête, je ne peux pas me laisser tomber, je ne peux pas, je ne peux pas, j'ai mon frère, j'ai ma sœur, j'ai beaucoup de responsabilités, je ne peux pas » (Dylan).

Lorsqu'elle parle de sa mère, Aïcha se dit consciente des efforts fournis par celle-ci pour continuer à la soutenir et l'accueillir. Pour la jeune fille, si « *on ne peut pas avoir une famille parfaite* », il faut savoir se rendre compte de la chance qu'on a d'avoir, comme elle, « *une très gentille mère qui me suit beaucoup, qui ne baisse pas les bras pour moi* ». Dans son Carnet de Route, elle tient d'ailleurs à remercier tout particulièrement sa mère qui est très présente et qui semble se démenner pour sa fille : « *elle me soutient très bien, parce qu'elle sait que c'est dur pour moi, elle essaie de me prendre le plus souvent en week-end, pour la voir, parce qu'elle sait que j'ai besoin de la voir, franchement, elle me soutient à bloc* ».

Ces discours de reconnaissance sont souvent suivis d'une comparaison entre la chance qu'ils ont d'avoir des parents, et qui plus est des parents aidants, et celle que d'autres jeunes en IPPJ n'ont pas. Ces jeunes font alors preuve d'empathie et de relativisme en se mettant à la place de ceux qui sont seuls :

« C'est sûr que j'ai le sourire moi, j'ai une bonne famille, j'ai des gens sur qui compter, je sais bien que quand je vais rentrer en week-end, il y a ma maison, ma mère, je rentre chez moi, je suis tranquille, mais il y a des jeunes ici, qui quand ils vont rentrer (...) ils vont être mal chez eux, ils sont aussi mal en IPPJ, c'est chaud de sourire tout le temps pour eux » (Eddy).

« Si la famille prend en charge le jeune, à ce moment-là, le jeune est soutenu donc ça ira bien. Mais si le jeune n'a pas de famille, il doit gérer seul et bon... Peut-être pendant un certain moment, il va vivre seul mais une fois qu'il va avoir un problème, il n'aura pas tellement de solutions » (Sergei).

Samir sait aussi que tous les jeunes « *ne sont pas dans la même situation* », il se rend bien compte qu'il doit saisir « *sa chance* » d'avoir une famille « *solidaire* » avec « *des frères, des sœurs, ma mère, mon père qui est décédé mais il y a ma mère qui est là* ». Sans eux il ne se voit pas « *tenir* » en IPPJ.

Dans les récits de ces jeunes qui se considèrent comme « *chanceux* », la famille apparaît comme un microcosme absolument nécessaire et sans lequel ils ne se voient pas surmonter ce qui leur arrive. Ces quelques extraits aux mots simples et intenses reflètent les sentiments qu'ont ces adolescents à l'égard de leur famille :

« Encore une fois, c'est ça la famille, c'est eux qui te donnent la motivation, c'est eux qui donnent tout » (Eddy).

« Pour un jeune, les parents, c'est les êtres les plus chers » (Bob).

La famille paraît donc être un moteur pour ces jeunes. Les liens avec les parents sont, on le comprend, cruciaux aux yeux d'une grande majorité d'entre eux car ils leur procurent de la protection, de la compréhension et de la motivation. Ces jeunes semblent en être conscients tant ils remercient fréquemment, dans les Carnets de Route, leurs proches pour leur présence si précieuse.

3. Une famille à l'épreuve... et des jeunes éprouvés

Parallèlement aux adolescents qui considèrent avoir eu la chance de grandir dans une famille « *comme les autres* », d'autres jeunes livrent des souffrances vécues dès leur plus jeune âge et rapportent des histoires familiales très difficiles. Plusieurs adolescents placés en IPPJ témoignent également de leur sentiment de solitude et de leur recherche d'amour parental. Voyons ce qu'ils nous disent de l'absence de liens qu'ils ressentent, des difficultés de leurs parents dont ils ont connaissance, de la rancœur et du pardon qui s'entremêlent dans leurs pensées.

3.1 L'absence de liens

Un certain nombre d'adolescents confient, dans les Carnets de Route, qu'ils n'ont jamais connu un de leurs parents voire leurs deux parents et qu'ils ont grandi dans des institutions depuis très jeunes. Si la tristesse et/ou l'incompréhension tendent à ressortir des témoignages, nous verrons que les jeunes concernés peuvent aussi réagir de manière très différente.

Ainsi, lorsqu'elles parlent de leur enfance passée en institutions, Aziza envisage le personnel et les jeunes des services comme sa « famille » alors que Jessica se remémore plutôt les moments de tristesse qui l'envahissaient lorsqu'elle voyait les parents des enfants de son école venir les chercher : « *on ne le voit pas trop, mais quand même ça fait du mal parce que quand les parents viennent chercher les enfants à l'école et que nous, c'est des éducateurs quoi, il n'y a pas le cocon familial de quand t'es petit donc ça fait quand même mal* ». L'inexistence de « *cocon familial* » amène Jessica à douter d'elle. Elle ne comprend pas pourquoi son père l'a laissée et malgré les démarches qu'elle a entamées pour savoir d'où elle vient et pour retrouver « *la trace* » de son père, il semble que celui-ci « *renie toute offre* ». Elle se sent perdue et explique ne pas savoir où elle en est : « *Je veux juste savoir d'où je viens (...) pour mettre une histoire sur mon nom de famille...* ».

Orpheline, Kenza garde aussi de mauvais souvenirs de sa vie d'avant, une vie durant laquelle elle s'est souvent sentie seule : « *la vie avant, pour moi en tout cas, c'était être malheureuse, c'était ne pas avoir de papa et de maman, et être un peu rejetée* ». Elle condamne ceux qui l'ont élevée, qui lui ont donné « *un ordinateur ou des nouvelles Air Max* » alors qu'elle aurait « *préféré avoir de l'amour* ». Maria aussi a connu une enfance douloureuse, elle s'estime différente des autres et certainement moins chanceuse. Elle aurait préféré vivre « *comme les autres enfants avec leurs parents* ». Sans présence ni

maternelle ni paternelle, elle a été amenée à apprendre à « se gérer » elle-même très tôt : « j'ai fait mon éducation moi-même un peu quoi. (...) Franchement, ça vient tout seul parce qu'on se dit que notre mère, elle n'est pas là, notre père il est semi-présent, alors voilà on apprend à se débrouiller toute seule, à se faire un peu de l'argent, à ne pas dépenser trop, à... voilà se gérer toute seule ». Pour elle, on ne peut pas juger les autres sans savoir ce qu'ils ont vécu.

Pour d'autres jeunes qui ont pourtant connu leurs parents, l'amour n'a pas toujours été au rendez-vous non plus. Ainsi, Jules confie ne pas avoir « reçu beaucoup d'amour de ses parents ». Le garçon, esseulé, évoque surtout l'absence de son père qu'il ne voit plus et qui fait « comme s'il s'en foutait ». Il raconte qu'il s'est toujours senti moins aimé que son demi-frère qui « compte plus » pour son père. Jules souffre aussi de ne pas avoir de nouvelles de sa mère qui lui manque : « j'ai un petit peu pleuré parce que je ne vois plus ma maman, et j'aimerais bien la revoir parce que j'aime ma maman, voilà quoi ». Pour dépasser ces manques, le jeune homme dit vouloir se créer un petit cocon avec sa copine et « vivre sa vie » en « se foutant » des autres. A un autre niveau, Medhi exprime la triste sensation qu'il a de n'avoir jamais pu se montrer tel qu'il est réellement à sa famille :

« J'essayais de faire comprendre à ma famille qui j'étais vraiment, mais on aurait dit que ça ne les intéressait pas, que j'aurais dû me conformer vraiment à tout ce qu'ils voulaient que je fasse, donc à faire vraiment tout ce qu'eux avaient envie que je fasse, donc ce n'était pas vraiment moi (...) donc ce n'était jamais vraiment moi quoi. Tout ce qu'on a vu, ce n'était pas le vrai Medhi, on va dire ».

Au micro, Angelo raconte les déboires familiaux qu'il a vécus, et, malgré l'apparente acceptation de son sort, son chagrin se lit entre les lignes : « quand mes parents étaient en vie, je voyais régulièrement ma famille, mais depuis que mes parents ne sont plus là, vu qu'ils avaient beaucoup d'argent, je n'ai plus vu grand monde, ils m'ont tous dit qu'ils ne voulaient plus rien savoir de moi. C'est dur à entendre mais c'est comme ça ». Il poursuit en faisant « l'inventaire » du mauvais sort qui paraît s'acharner contre lui, un inventaire qui donne un aperçu de la solitude dans laquelle ce jeune semble enfermé : « on est 6 en tout, j'ai 2 frères qui sont décédés à cause de la drogue, j'ai 3 sœurs, dont une qui est alcoolique et prostituée, l'autre qui est droguée et l'autre qui est en dépression, mais il y en a une chez qui je retournais le week-end, et c'est tout ».

Isolé et sans ressources, Ibrahim évoque également la situation précaire qu'il a connue et qu'il l'a poussé à « faire des bêtises » :

« Parfois, on a besoin de quelqu'un et il n'y a personne pour nous aider. On essaye de se démerder tout seul, mais en se démerdant tout seul, on fait toujours des bêtises, parce qu'on ne sait pas ce qu'on doit faire et qu'il n'y a personne pour nous le dire ».

Les mots d'Ibrahim résument finalement la détresse dans laquelle certains adolescents sans liens familiaux se retrouvent parfois plongés.

3.2 Des parents victimes

Certains participants aux Carnets de Route n'hésitent pas à parler également de l'histoire de leurs parents. Dans ces extraits, les jeunes se montrent généralement compréhensifs à l'égard des épreuves que leurs parents ont connues et qui sont pourtant venues alourdir leur histoire familiale.

Maria, par exemple, se montre très au fait de l'histoire de ses parents et des difficultés qu'ils ont pu connaître. Dans le studio mobile, la jeune fille raconte la guerre du Kosovo telle que vécue par son père qui a dû migrer : « *ça a dû être dur pour lui quand il a quitté le Kosovo, les différences de couleurs, de chaleur et voilà quoi, ça devait être dur* ». Elle explique les problèmes que sa mère a connus avec l'alcool, son métier de prostituée et le suicide de sa grand-mère. Maria dépeint sa situation familiale avec maturité et se montre compréhensive : « *je comprends qu'elle a vécu des choses dures quand elle était jeune aussi* ». Elle se sent « *fière* » de sa maman, « *parce que maintenant elle me montre qu'elle en veut, elle ne boit plus, elle est casée avec un garçon et sa vie se passe bien* ». « *Un peu triste* » de ne plus « *faire partie de sa vie* », l'essentiel pour Maria est que sa mère ait enfin « *trouvé un équilibre de vie* ». Elle en ressort des éléments positifs et met en avant la force et la volonté de sa mère :

« *Je trouve que c'est une femme courageuse parce qu'elle a vécu une vie dure comme moi je l'ai vécue et elle s'en sort, je pense qu'on a ça dans la famille, c'est qu'on s'en sort tous. (...) C'est quand même ma maman, si on la connaît, on ne saurait pas détester sa maman* ».

Dans le même état d'esprit, Fouzia, très protectrice envers sa mère qui a connu des difficultés amoureuses et qui « *était vraiment en dépression* », se réjouit qu'elle ait « *trouvé une âme sœur* » et qu'elle soit aujourd'hui « *super heureuse avec lui* ». Eloignée de ses parents, elle s'« *inquiète pour eux* » et regrette de ne pas « *pouvoir les aider* » davantage.

Comme plusieurs de ces jeunes filles, Gladys connaît et comprend les malheurs sentimentaux de sa mère. L'adolescente est reconnaissante envers sa mère qui la « *protégeait tout le temps* » contre son beau-père qui faisait « *le tout gentil au début* » et qui a commencé « *à devenir très très violent* ». Pour Gladys, les sentiments qui la lient à sa mère et à sa petite sœur sont très forts, car « *elle n'avait plus personne, elle n'avait plus que moi et ma petite sœur* ». Si ce passé « *restera toujours* » en elle et « *ne sortira jamais de sa tête* », la jeune fille conclut, assez fatalement : « *[Ma maman] surmonte ça, elle se dit que c'est la vie. Elle passe, elle passe, mais c'est très dur* ».

Avec clairvoyance, Amadou décrit la solitude de sa mère au vu de la charge familiale qui pèse sur ses épaules et des conséquences de ces difficultés pour ses frères et lui :

« C'est une mère qui a élevé quatre enfants seule, c'est dur, quoi. Une femme, quatre garçons, seule à la maison, c'est très difficile. Il y a les répercussions, il y a les nerfs qui jouent beaucoup, donc il y a les coups qui vont avec, il y a... En fait c'est la difficulté d'être seule. Il y a eu trois pères différents, trois pères qui étaient souvent en prison (...) Et voilà, c'est dur pour la mère, pour moi et pour mes frères. D'un côté, entre frères, on a dû s'entraider, on a dû combattre beaucoup de choses, la solitude, on a dû quasiment s'élever tout seuls ».

Dans un texte qu'il rappe sur les ondes, Akim s'adresse à son père qui s'est suicidé et explique que sa mère et lui ont dû affronter seuls la vie. Dans ses paroles, il rend hommage à sa mère qui a essayé tant bien que mal de tenir le coup : *« je n'oublie pas ma mère qui passait son temps au ménage. Elle a été courageuse, toutes ces années durant, à cacher sa tristesse derrière son linge sale qu'elle lavait minutieusement (...) ».*

Ces témoignages nous montrent, semble-t-il, que les adolescents n'en veulent pas à leurs parents et ne les considèrent pas coupables d'avoir pu être « défailants ». C'est néanmoins aussi avec une certaine pudeur que ces jeunes expriment de la fierté pour leurs parents.

Quand Diego raconte la migration de ses parents *« qui ont fait des études pour avoir un beau métier »* et les malchances auxquelles ils ont dû faire face, dès leur arrivée en Belgique, il semble vouloir dire la honte que ses parents ont dû subir. Il dit éprouver de la « peine » à voir sa mère *« nettoyer dans un home »* au lieu de *« faire ce qu'elle voulait »*. Pour le garçon, même si *« tout ça, c'est normal, c'est la loi »*, c'est quand même *« un peu dégueulasse »* : *« mes parents je crois qu'ils méritent de faire un beau métier »*. Très au fait de la réalité et de leurs difficultés administratives, le jeune garçon porte avec eux l'espoir d'un changement : *« maintenant, je crois que ça commence à rentrer dans l'ordre parce qu'on a déjà eu un permis de séjour pour un an. Là, ils ont demandé de le renouveler, je crois qu'ils vont le renouveler, ma mère elle a déjà le permis de travail, elle essaie de vivre, et mon père s'occupe des papiers pour avoir plus vite la prolongation de la carte de séjour, comme ça, il saura aussi demander le permis de travail et il saura aussi commencer à travailler »*. Il soutient son père qui lui a dit *« qu'il voulait prendre une maison pour laisser quelque chose derrière lui »*. Le garçon partage avec ses parents les *« poisses de la vie »* mais reste confiant.

Aïcha, qui se montre également très lucide concernant le passé de ses deux parents toxicomanes, souhaite faire passer au micro un message d'espoir à tous les autres parents : *« de se dire que ma mère a pu s'en sortir et qu'elle a une vie de famille comme une autre »*, ça montre bien que *« tout le monde peut s'en sortir »*.

Si la plupart des jeunes des Carnets de Route se révèlent plein d'empathie face à aux mésaventures, aux malchances et aux difficultés rencontrées par leurs parents, il

arrive également que les jeunes estiment leurs parents responsables de leurs comportements et de leurs actes, et leur en veulent, tout en pouvant leur pardonner.

3.3 Quand rancœur et pardon s'entremêlent

Certains adolescents utilisent les ondes du projet Carnet de Route pour exprimer leur « rage » et leur tristesse à l'égard de leurs parents. Comme nous allons l'entendre, ces sentiments peuvent être exprimés au passé et être aujourd'hui transformés ou « avalés » mais ils peuvent aussi perdurer.

Ainsi, parmi les jeunes participants au projet, quelques-uns éprouvent parfois le besoin d'aborder les maladies, les erreurs, les dérives ou les excès de leurs parents. La mère de Kimberley « *a une maladie qui lui empoisonne la vie* » et qui lui « *fait faire des choses, mais qu'elle ne se rappelle pas trop donc quand elle revient à la réalité, elle nie* » ; celle de Jessica a aussi « *beaucoup de difficultés en boisson* » depuis qu'elle a quitté son père. La jeune fille dit avoir « *la haine* » tout en ayant une partie d'elle « *qui l'aime bien car on sait très bien au fond de nous qu'on aime bien sa mère* ». Elle tient à la « *respecter* » car elle sait aussi « *tout ce qu'elle a fait* » pour elle.

Comme les deux adolescentes, Ibrahim évoque le contexte difficile dans lequel il a grandi, entre un père disparu et une maman en proie avec l'alcool à qui il en veut de ne pas s'être assez occupée de ses enfants. Malgré les tentatives de soins, le jeune garçon éprouve aujourd'hui le regret de ne pas avoir été assez présent pour l'aider : « *Quand on est jeune aussi, on ne pense pas trop à aider ni rien, on pense plus à soi quoi, on se dit que tant pis, qu'elle n'a qu'à rester là. (...) Puis maintenant, on regrette un peu ces moments-là parce qu'on se dit qu'on n'a pas eu de moments avec sa mère, ni rien, mais voilà peut-être que si on l'avait aidée plus tôt, elle aurait su sauter cette barrière-là* ». Plutôt que de rejeter la faute entièrement sur sa mère, Ibrahim paraît partager la responsabilité de sa maladie et ressentir sa fragilité. Entre les lignes, on peut aussi lire l'amour qu'il lui porte et dont il a besoin :

« *C'est ma maman à moi quoi. Voilà maintenant elle s'est calmée, elle a réalisé que ça partait un peu en sucette (...) On a essayé de tout faire pour qu'elle s'en sorte, mais maintenant, on essaie de penser à autre chose quoi* ».

Dans son témoignage, Cherifa raconte la maladie psychique de son père et les conséquences qui s'en suivent pour sa famille et elle. Son père est « *schizophrène, il a une double personnalité* », il a un jour eu « *des voix dans sa tête qui lui disaient de nous [ses enfants] tuer* » : « *Il avait une entre guillemets une personne qui lui disait des trucs quoi et il y croyait, il faisait ce qu'elle disait* ». Suite à d'autres faits, son père s'est retrouvé en prison et Cherifa est restée sans nouvelles de lui pendant plusieurs années, des années durant lesquelles sa mère s'est remariée. Elle a pourtant continué à le

chercher à sa façon et a fini par le croiser un jour où elle accomplissait une mission bénévole à la gare centrale de Bruxelles... parmi les personnes SDF. A ce moment-là, raconte-t-elle, « *j'étais contente, mais un peu malheureuse parce que je le voyais comme ça. Avant, quand je l'ai connu, il était mince, mince, mince, maintenant il est gros à cause de l'alcool quoi, quand je l'ai vu il était avec une bouteille d'alcool, en même pas cinq minutes il l'a finie* ». Malgré le choc des retrouvailles, la jeune fille s'estime renforcée et heureuse qu'il ne l'ait pas oubliée : « *Il pense encore à moi et quand je l'ai vu, il m'a même montré une photo de nous, moi, ma sœur, mon frère et après, il m'a donné un bracelet, je l'ai encore à la maison* ». Prête à le revoir, désireuse de « *former une famille* » avec lui, elle se dit tout à fait consciente que son père est malade et que la priorité est qu'il se soigne : « *j'aimerais bien le revoir, qu'il ait une maison, au moins un appartement et que j'aille chez lui le week-end le voir et que je passe un peu de bon temps avec lui et qu'il se soigne, surtout qu'il se soigne. Parce que c'est sa maladie qui fait tout* ».

Comme Cherifa, Maria porte un regard sans jugement sur son père toxicomane et proxénète. Elle se montre clairvoyante et comprend que son père ne partage pas la même réalité qu'elle : « *ils me mettent sous la garde de mon papy paternel, le papa de mon papa. Mon père, il s'en fout parce qu'il n'est pas conscient de tout ce qui se passe, avec tout ce qu'il prend et tout ce qu'il fait, il a d'autres occupations on va dire à ce moment-là. C'est qu'il devait être mal dans sa peau quoi, quand même pour faire des choses comme ça* ». C'est avec un brin d'humour qu'elle évoque l'occupation de son père « *avec les filles* » : « *et puis il devait peut-être vouloir s'offrir une deuxième jeunesse on va dire, entre parenthèses, parce que ces filles-là étaient quand même assez jeunes, elles étaient majeures, mais bon faut le faire quoi (rires)* ».

En résumé, les mots de Nicolas à propos des difficultés familiales témoignent, semble-t-il, de la loyauté que de nombreux jeunes placés expriment à l'égard de leurs parents :

« Moi je ne lui en ai jamais voulu en tout cas, si elle a fait ça, c'est peut-être qu'elle avait de bonnes raisons, mais je l'aime très fort et je lui dis un grand merci parce qu'elle a toujours été là pour m'écouter ».

Face aux recommandations de certains adultes, Justine affirme sa volonté de retourner chez son père et son droit à une deuxième chance. Malgré les désapprobations extérieures et les doutes émis par son entourage, elle croit fermement que son père s'est « *amélioré* », qu'il ne commettra plus de faits de violence envers elle et qu'il est désormais possible de renouer les liens et de vivre avec lui. Voici comment elle explique ce qui s'est passé : « *à l'époque, je ne voulais plus y aller parce qu'il y a eu des histoires et tout et on a coupé les ponts et là maintenant, on va dire il a réapparu et là, on va dire, je suis contente, j'ai repris un bon contact avec mon père* ». Son père a déménagé de la ville pour s'installer à la campagne avec sa nouvelle compagne avec qui il a eu un enfant, « *il est plus heureux avec ma belle-mère qu'il était avec ma mère, ça faut l'avouer. Il a changé quoi, il est plus le même. Maintenant, il ne frappe*

plus, de ce que je sache, en tous cas je ne l'ai plus vu frapper, il sait se contrôler et tout, il a fort changé. Mais le problème c'est que quand je dis ça aux gens, ils ne le voient pas, donc ils ne me croient pas, ils croient que je dis ça parce que je veux retourner chez lui, mais au fond moi je sais bien que mon père a changé. Je ne sais pas comment expliquer, c'est que pour eux parce que ça s'est passé mal quand j'étais chez lui avant, ça va se passer mal encore maintenant ».

Comme Justine, Inès préfère aller de l'avant, « *aller au-delà* » des erreurs commises dans le passé par son père : « *je peux avancer encore plus que ce que j'ai avancé, même si je vais chez mon père et même si mon père a fait des erreurs dans sa vie* ». Pour elle, il faut savoir accepter que les parents ne sont pas des personnes parfaites et qu'ils ont aussi des défauts. Voici ce qu'elle dit simplement en parlant de sa maman : « *elle n'est pas parfaite. C'est bien des fois d'avoir quelques défauts, des fois* ».

De ce que nous avons pu en percevoir, les messages que les jeunes souhaitent adresser aux parents qui n'ont pas été des parents idéaux se révèlent bien souvent être des messages d'acceptation et de compréhension. Lorsqu'ils décident de raconter la façon dont ils ont vécu les erreurs ou les excès de leurs parents, les adolescents des Carnets de Route n'expriment pas majoritairement de sentiments de rancœur envers eux. Ce sont davantage des mots de compréhension, d'explication à l'égard du parent « fautif » ou « malade » que l'on retrouve. Toutefois, certains adolescents condamnent les actes de leurs parents et expriment avec force leur rancœur. C'est le cas d'Akim qui a choisi d'utiliser le projet pour s'adresser directement à son père, décédé, pour lui reprocher son suicide. Vivant avec sa mère fragilisée, le jeune garçon s'identifie à son père dont il aurait hérité des « *vices* » et une attirance pour le risque et le danger. Rancunier envers celui qui l'a « *lâché* », il livre au micro le travail qu'il mène pour ne pas ressembler à son père ainsi que le besoin d'amour paternel qui l'envahit malgré tout :

« Le truc, c'est qu'on est presque les mêmes, par les gênes, il y a les mêmes problèmes que toi que je traîne et ça me fait souvent de la peine, tu sais je ne peux pas me contrôler, voler, frauder, arnaquer, la passion des armes à feu que tu m'as donnée, la haine des étrangers que tu m'as refilée, les scènes de ménage, toutes ces engueulades que tu as eues avec Maman, tout cela fait partie de moi, j'essaye de m'en débarrasser au fil du temps. J'ai difficile, Papa, je t'aime, je voudrais que tu sois là pour que tu vois que ton fils ne fera pas les mêmes erreurs que toi ».

Avec une capacité d'analyse étonnante, Justine « accuse » certains parents de « *faire culpabiliser* » leurs enfants qui se sentent responsables de leurs excès. La jeune fille remet en question le manque de maturité de sa mère qui lui fait porter un important fardeau. Elle lui en veut d'avoir toujours partagé ses problèmes, tout en lui faisant ressentir qu'elle est à la base de ses malheurs.

Parmi les témoignages des Carnets de Route, il y a aussi ceux d'Amadou et d'Aziza, deux adolescents qui ont vu leur père ou leur mère dans des contextes très difficiles et qui ne se considèrent pas, pour le moment, en mesure de passer au-delà de leur rancœur. Amadou raconte l'histoire de son père toxicomane: « *Après l'héroïne, il est devenu fou, il est complètement devenu taré, et puis voilà, il a chuté, quoi. Il était imprévisible, et il n'avait plus rien à perdre à part moi. Et voilà, c'est dangereux, quelqu'un qui n'a plus rien à perdre. (...) On a beaucoup essayé de l'aider, il a jamais rien voulu savoir. Mon père, moi, je l'ai vu chapitre par chapitre. Et je sais bien qu'un tox, on ne peut plus rien pour lui* ». La mère d'Aziza a également fait une « chute » et n'est désormais plus capable de « rien » :

« Ma mère, je vais le dire comme ça, c'est une tox. Elle se pique, elle prend de la coke, du speed, de l'héroïne et d'autres choses et ce n'est même pas qu'elle est en train de se détruire, elle est détruite, maintenant je ne la plains pas, elle a fait son choix. Maintenant, elle ne pourrait pas changer, en tous cas, on lui ferait la morale, que ce soit un juge, la police, n'importe qui pourrait lui faire la morale là-dessus, elle dirait : oui, oui, oui, mais ça ne bougerait pas d'un poil ».

Les mots d'Aziza sont tranchants, elle estime qu'on ne peut plus rien faire pour sa mère qui est, et restera, « détruite » par la drogue : « *elle ne pourrait pas changer, au point où elle en est, elle ne pourrait pas changer. Le peu d'argent qu'elle a, elle n'irait même pas s'acheter quelque chose à manger pour le soir. Elle utilise tout à sa drogue et quand il lui reste de l'argent, elle le donne pour qu'on aille lui en chercher. Elle ne fait rien, elle ne pourrait pas changer, c'est fini, c'est trop tard* ». Elle porte aussi un regard dépité sur son père qu'elle pense capable de la laisser tomber et à qui elle ne fait aucune confiance. Elle explique ainsi clairement : « *je ne l'aime pas, pour moi c'est un « baraki » parce qu'il ment tout le temps, j'ai horreur des personnes qui mentent, je n'aime pas et il n'est jamais fiable* ».

Pour Ildephonse, victime de la violence de son père, c'est l'incompréhension qui domine : « *lui, quand il était jeune, il avait tout ce qu'il voulait, c'était le top, c'était le max pour lui. Et puis maintenant, lui, fait souffrir ses propres enfants* ». Ce comportement le pousse à s'interroger sur ses liens de filiation avec lui : « *moi, parfois, je me posais des questions, je me demandais si j'étais bien son enfant... Si j'étais son fils, il me ferait pas ça* ».

En dépit des nombreux messages de loyauté envers leurs parents, il semble que, dans certaines situations particulièrement douloureuses, les parents ne puissent pas toujours être « pardonnés » par leurs enfants. Le souhait d'échapper aux mécanismes de reproduction transgénérationnelle apparaît alors en filigrane des témoignages de ces jeunes qui se retrouvent comme propulsés dans une nécessaire prise de distance.

4. Qu'est-ce qu'un « bon » parent ?

L'éducateur de Samarcande demande très régulièrement aux jeunes désireux de réaliser le projet Carnet de Route ce que signifie pour eux « être un bon parent ». Ce point ne constitue pas une thématique abordée spontanément par les jeunes mais les discours n'en sont pas moins riches. Des réponses données, il ressort tout d'abord que les jeunes accordent une grande place à l'amour et à la tolérance au sein de la famille. La question de l'autorité revient également, les jeunes mettant en avant la nécessité pour les enfants d'avoir « un cadre ».

4.1 L'amour et le droit à l'erreur

Moustafa estime que, pour « bien éduquer un enfant », il faut commencer par l'aimer, et surtout le lui montrer : « il faut aller tout doucement avec eux, surtout les aimer, leur montrer qu'on les aime et là, tout va aller pour le mieux ». Inspirée par son expérience familiale malheureuse, Kenza explique aussi qu'un enfant doit avant tout pouvoir bénéficier d'amour et de conseils de la part de ses parents : « le parent idéal, il vous donne de l'amour, il sait vous guider, il sait vous donner des conseils ». Elle fera tout, explique-t-elle, pour que son enfant puisse bénéficier de ce qu'elle n'a pas eu la chance de connaître : « j'adore les enfants... je ne sais pas comment ça se fait, mais je ne veux pas qu'un enfant revive plein de choses que moi j'ai vécues, et j'essayerai de tout faire pour eux, pour les enfants ». Pour Jules, qui a grandi dans un « camp de gitans », éduquer un enfant commence tout simplement par lui permettre d'« aller à l'école et dormir », ce qu'il semble n'avoir pas toujours connu dans sa propre situation.

Dieudonné pense que passer du temps avec son enfant est essentiel. Les parents ne doivent pas projeter sur l'enfant leurs désirs mais accepter l'enfant tel qu'il se présente à eux, explique-t-il :

« Un bon parent, c'est quelqu'un qui s'occupe bien de son enfant (...) en le nourrissant, en passant beaucoup de temps avec lui. En essayant de comprendre aussi ce dont il a besoin. Un parent ne doit pas dire 'moi j'ai envie que mon fils, il fasse ça obligatoirement'. Il faut aussi avoir l'avis de l'enfant par rapport à ce qu'on lui propose. C'est vrai, que, des fois, l'enfant ne peut pas toujours décider et c'est aux parents de décider aussi pour l'enfant ».

Le discours de Dieudonné est nuancé : il reconnaît que l'enfant n'est pas capable de toujours voir ce qui est bon pour lui, c'est pourquoi, le « bon » parent est alors là pour le guider, lui ouvrir les yeux et ne pas « le laisser dans l'ignorance ». Pour

expliquer son propos à l'éducateur de Samarcande, le garçon illustre ses idées à l'aide d'exemples : *« c'est ça que les parents doivent essayer de faire comprendre à leur enfant, ce qu'est le bien, ce qu'est le mal. Ils ne doivent pas le laisser dans l'ignorance en se disant qu'ils l'ont mis au monde, qu'il est assez grand, qu'il fait sa vie, qu'il ne doit plus rien demander... Respecter son enfant, pour que l'enfant respecte aussi le parent, sinon il n'y aura pas d'entente. (...) Ça n'ira pas »*.

Pour d'autres, il est important qu'un enfant connaisse la vérité sur ses parents, sur l'histoire familiale. Ils plaident ainsi pour un certain « droit de savoir » de l'enfant et un certain « devoir de dire » des parents. Par exemple, Jessica explique qu'elle ne fera pas ce que ses parents ont fait avec elle ; en tant que mère elle sera « sincère » avec son enfant. Kenza estime aussi qu'il ne faut pas laisser l'enfant dans l'ignorance. Quand elle aura un enfant à son tour, elle veut ne rien lui cacher : *« il aura le droit de savoir ce que j'ai fait et je lui dirai, (...) j'y répondrai même que ce sera difficile, je répondrai à toutes les questions qu'il se pose »*.

Toujours à propos de ces représentations idéales de la famille, Kenza met en avant la nécessité de se donner les moyens de faire vivre sa famille, mais surtout celle d'entretenir avec ses enfants des rapports non-violents. En tant qu'adulte et parent, elle se donnera pour devoir de ne pas « pourrir » la relation et l'ambiance familiale, en véhiculant le bon exemple : *« quand on a un bébé, il faut quand même assez d'argent pour ses langes et tout, et ce n'est pas gratuit non plus. Il faut l'habiller et tout ça, et puis il faut une relation bien, il ne faut pas de violence, il ne faut pas de délits tout ça, sinon c'est déjà pourri d'avance »*. Ibrahim s'attarde également sur l'importance, pour un parent, de savoir dialoguer ouvertement et de ne pas fermer les yeux sur les comportements de l'enfant :

« Il faut bien gérer son enfant, il ne faut pas le laisser se détruire tout seul. Il faut le soutenir, faut voir quand ça ne va pas, quand ça va, faut vraiment voir sur lui ce qui se passe et ne pas avoir peur d'aller lui parler quoi. C'est surtout ça, avoir une bonne relation entre parent et fils ou fille, c'est le top quoi ».

Enfin, parmi les témoignages, on retrouve aussi des conceptions plus « libérales » de l'éducation idéale. Par exemple, Gladys a comme devise : *« acceptez vos enfants, chacun son envie et chacun sa vie »*. Elle estime qu'un « bon » parent doit laisser son enfant vivre ce qu'il souhaite vivre. Dans le même état d'esprit, et cette fois à l'image de ses parents, Dylan estime qu'il devra se montrer compréhensif avec ses enfants, qui, comme lui, auront droit à l'erreur. Il les soutiendra en toutes circonstances : *« j'aurai de la progéniture, j'espère, et ils ne feront pas la même faute que moi. Si ils la font, ils la feront, tant pis, je serai là comme mes parents pour les soutenir. (...) Si mon gosse commence à rentrer dans une bande, à faire des délits, je ne sais pas ce que je vais lui faire. Parce que je me dirai : 'le petit, il a sa jeunesse, faut le laisser vivre, faut qu'il se mange des gamelles pour qu'il se rende compte', ma mère elle m'a éduquée comme ça »*.

4.2 De l'autorité

Lorsque l'éducateur de Samarcande leur demande de s'exprimer sur leur vision du parent idéal, les jeunes parlent aussi souvent de la question de l'autorité, du cadre et des règles. Ils semblent alors développer leurs représentations au regard des expériences qu'ils ont des normes éducatives et de la marge de liberté qu'ils ont déjà connue.

Ainsi, Nicolas raconte que lorsqu'il est chez sa mère, il n'est jamais obligé « *d'aller à table* » et qu'il a l'habitude de « *faire un peu ce qu'il veut* ». Le jeune garçon souhaiterait pourtant « *avoir des règles aussi parce que chez ma mère je n'ai pas de règles, je traîne dans les rues à n'importe quelle heure, elle me dit que je ne peux pas, mais je sais bien que je peux dépasser* ».

Dans ces situations « d'anomie », si les jeunes peuvent regretter l'absence de règles plus claires ou plus strictes, ils ne jugent pas pour autant l'éducation qu'ils ont reçue comme « trop laxiste ». Certains expliquent d'ailleurs comment leurs parents ont voulu réinstaurer des normes éducatives plus strictes à un moment donné. Mais cela ne fonctionne pas toujours parce que « *c'est trop tard* », comme l'explique Vincenzo :

« C'est trop tard, ma mère aussi, elle a essayé après mon premier placement en accueil de recommencer à mettre des limites, à m'empêcher de sortir le soir... Mais quand on a commencé à avoir une vie libre comme ça, on ne peut pas recommencer à avoir une vie bloquée ».

L'adolescent estime qu'il est seul « responsable » de lui-même et de ses actes car sa mère a bien « *essayé de faire ce qu'il faut* » en parlant et en « *passant des moments* » avec lui.

Parallèlement, quelques jeunes regrettent la présence d'une personnalité plus forte qui aurait pu leur mettre et leur faire respecter des limites. Ils s'expriment alors sur le besoin de « *cadre* » qu'ils ressentent et sur « *l'intérêt de se faire engueuler* » : « *si on se fait engueuler, c'est qu'on fait attention à nous, on n'a pas envie qu'on fasse des conneries et c'est pour notre bien d'un côté aussi* » (Léo). Considérant que sa maman ne lui a pas donné assez de « *baffes* », Léo pense que la présence d'un père aurait pu aider à trouver un « *juste milieu* » : « *de temps en temps, une petite baffe dans la gueule, ça fait du bien. Mais ma mère qui a voulu prendre le rôle du père en même temps, elle n'a pas su gérer, quoi, elle n'a pas su avoir le juste milieu. Le père, il aurait été là, avec sa grosse voix, il aurait pu gueuler un bon coup et faire peur. Ma mère, elle nous engueulait, elle engueulait et pour finir, on n'en a plus rien à foutre. Tandis qu'un père, il est là, c'est une personnalité masculine et une personnalité masculine, c'est beaucoup plus intimidant qu'une femme* ». Dans le même registre, Ibrahim regrette le bon vieux temps où son père était présent pour le

« rectifier » : « quand j'étais mal, mon père, il venait voir, il me demandait ce qui n'allait pas, quand je faisais une connerie, il me rectifiait direct, il essayait de tout faire pour que je reste sur la bonne ligne. Et quand il est parti, il n'y avait plus de bonne ligne ». Nicolas parle aussi de l'autorité de son père mais, lui, n'exprime pas de regrets car cette autorité était présente et son père était « juste », sachant « mettre des règles quand il faut et des règles adaptées à l'enfant ».

Dans les réponses que les jeunes apportent à l'éducateur à propos de leur vision d'un « bon parent », la question de l'autorité ressort donc. Qu'ils la regrettent ou en témoignent, l'autorité apparaît comme un élément nécessaire mais complexe à mettre en œuvre. Pour ces jeunes, les enfants ne sont pas toujours capables de se mettre des limites, il revient donc aux parents d'en imposer... mais la tâche n'est pas aisée car, même s'ils en reconnaissent l'intérêt, les jeunes ne sont pas toujours prêts à les respecter. Ci-après, nous allons voir que la question de l'autorité se retrouve également dans les discussions et les questionnements des professionnels d'IPPJ relatifs aux relations entre les jeunes dont ils ont la charge et leur famille.

Les questionnements des professionnels

Si la mesure de placement traduit, entre autres, l'idée que la famille n'a plus la capacité d'encadrer le jeune, le Décret de 1991 précise que le lien avec le milieu familial doit être maintenu même dans le cas où un placement est envisagé. Nous n'exposerons pas ici dans le détail le cadre légal et les pratiques d'intervention avec les familles instaurées dans les trois IPPJ concernées, mais nous donnerons des éléments explicatifs qui permettront de comprendre les difficultés et les questionnements des professionnels à ce propos. Dans cette seconde partie, ce sont bien les réflexions et les questionnements tels que développés par les intervenants lors des focus groupes qui seront mis en avant. Pour ce faire, nous présenterons tout d'abord les principes qui apparaissent sous-jacents aux pratiques d'intervention auprès des familles des jeunes placés. Puis, nous nous pencherons sur les difficultés qu'amène, dans le vécu des professionnels, cette mission complexe. Pour terminer, nous écouterons les intervenants témoigner de la nécessaire distanciation de ses propres représentations dans l'approche des familles.

1. Fondements des interactions avec la famille

L'approche systémique est généralement présentée comme une référence en matière d'intervention auprès des familles des jeunes placés en IPPJ. Cette approche tend à envisager les relations humaines dans une perspective complexe pour effectuer un travail sur la communication et la verbalisation des affects autour du jeune. Notons d'entrée de jeu qu'il ressort des focus groupes une grande diversité dans les pratiques développées depuis les IPPJ à l'égard des familles, répondant elles-mêmes à des objectifs variés. Si la systémique est avancée comme un socle intéressant pour les interventions relatives au milieu familial, notons encore que ce sont généralement les psychologues qui sont formés à cette approche particulière mais qu'ils ne la mobilisent pas tous dans une perspective de thérapie. Ainsi, des processus singuliers de thérapie familiale amorcés en IPPJ se concrétisent le plus souvent via des services extérieurs spécialisés.

Pour commencer, voyons comment les contacts avec les familles s'organisent concrètement, d'après les intervenants présents aux focus groupes. Partout le travail s'amorce par une première rencontre avec la famille (les parents généralement) soit au sein de l'IPPJ, soit au domicile parental quelque temps après que le jeune ait intégré l'institution. L'organisation, la fréquence, la durée et le déroulement de cette

rencontre divergent cependant d'une IPPJ à l'autre, et, parfois même, d'une section à l'autre.

Ainsi, à Braine-le-Château, les intervenants (assistant social et éducateur de tutelle parfois accompagnés d'un psychologue) convient la famille du jeune au sein de l'institution. Précédemment, la rencontre s'effectuait un mois après l'arrivée du jeune mais, depuis peu, et suite à un travail de réflexion avec les différentes équipes, cette première rencontre a lieu dans les 15 jours qui suivent l'arrivée du jeune à l'IPPJ. Pour la deuxième rencontre, ce sont les intervenants qui se déplacent au domicile familial. A Wauthier-Braine, l'équipe PMS et l'éducateur de tutelle organisent dans les 10 à 15 jours qui suivent l'arrivée du jeune, une « *visite domiciliaire* » directement au sein de la famille du jeune. En revanche, à Saint-Servais, la première rencontre se fait uniquement avec l'assistant social et de préférence à l'institution.

Si les manières d'interagir avec les familles sont donc diversifiées au sein des trois IPPJ, nous avons constaté, lors des focus groupes, que les principes qui les sous-tendent apparaissent relativement homogènes. Ainsi, d'après les explications des intervenants, l'objectif de ces rencontres est double : recueillir un certain nombre d'informations et impliquer les parents dans le travail éducatif. D'abord, nous explique un des éducateurs, « *cette première visite éclaire les choses. S'il y a des dissonances entre parents et enfant, on invite les parents, on discute avec eux, c'est bien pour clarifier* ». Cette clarification répond à un besoin de « *recueillir des informations* » sur la « *dynamique familiale* », venant confirmer ou compléter les rapports des délégués SPJ ou des institutions dans lesquelles le jeune a séjourné précédemment.

Ensuite, la « *visite domiciliaire* » et les entretiens avec les parents ont également pour objectif « *d'établir une sorte de contrat, aussi exigeant vis-à-vis du jeune que vis-à-vis des parents* ». Des intervenants expliquent que ces contrats sont « *négociés* » avec les parents afin de « *responsabiliser* » ces derniers et de leur « *redonner leur place* ». Ce type de contrat précise, par exemple, « *si le jeune doit aller chez son père, il doit se montrer à quelle heure, rentrer à telle heure. Ce sont des petits contrats, qu'on met en place, avec des visites régulières. Si jamais on sent que ça dérape un peu, on organise une visite domiciliaire* ».

S'interrogeant sur l'utilité d'aller rechercher des informations au sein des familles, (parce que ces informations sont parfois déjà disponibles ailleurs), certaines équipes ont décidé de modifier leur approche :

« *On s'est rendu compte (...) qu'on utilisait très mal le cadre des visites domiciliaires (...). Finalement, on perdait du temps pour reconfirmer ce qu'on savait déjà. Effectivement, on a été plus franc pour poser des questions qu'on se posait entre nous en équipe et qu'on ne posait pas de peur de se ramasser les foudres de la famille* ».

C'est dans cette perspective que les intervenants concernés expliquent vouloir « *aborde[r] peut-être le problème plus frontalement* » en partant « *des faits* » commis par le jeune. Se rendre au domicile familial en compagnie du jeune permet en outre de travailler dans une atmosphère moins « *institutionnelle* » qui favorise les échanges entre parents, jeune et intervenants, comme en témoigne cet éducateur :

« Il y a beaucoup de choses qui sortent [quand on se rend en famille] parce que c'est plus détendu que si on est dans un bureau face à eux où on note les choses ».

Comme ils sont amenés à prendre en charge et accompagner des jeunes qui leur sont confiés parce qu'ils ont commis (ou soupçonnés d'avoir commis) des faits qualifiés infractions, les intervenants paraissent envisager leur travail avec les familles au départ du principe qu'*a priori* l'acte délinquant du jeune reflète généralement un dysfonctionnement au sein de la sphère familiale. Mais si le principe semble accordé au sein des IPPJ, il n'en pose pas moins question. Lors des focus groupes, les intervenants ont en effet échangé un certain nombre de questionnements et de réflexions en cours sur la manière d'aborder et de mobiliser les familles. Comme nous allons le voir, certains intervenants ont aussi émis des doutes quant aux approches développées et aux objectifs de celles-ci au sein de la famille.

2. Intervenir auprès des familles depuis l'IPPJ : une mission complexe

Comme un des professionnels l'a souligné, « *partir des faits* » du jeune pour envisager un travail sous un angle « *thérapeutique et systémique* » avec la famille pose des difficultés aux professionnels.

D'une part, et comme plusieurs autres intervenants l'ont soulevé, les professionnels sont amenés à travailler avec les familles dans un cadre contraignant :

« Ces gens n'ont pas choisi de venir travailler avec nous, et nous, d'une certaine manière, on n'a pas choisi non plus. On a beau prendre plein de précautions pour travailler en douceur, ils n'ont pas choisi de travailler avec nous ».

D'après plusieurs intervenants, leur arrivée en tant que professionnels mandatés par le juge pour investiguer les fonctionnements familiaux peut, en effet, être considérée comme intrusive par les familles. Ces familles, qui ne sont pas demandeuses d'une aide, ont pourtant intérêt à se montrer relativement coopérantes dans la mesure où les équipes mandatées sont amenées à rapporter différentes informations au juge. Se considérant comme l'« *œil de Moscou* », ou comme « *juge et partie* », certains professionnels estiment que le travail d'aide et d'accompagnement de la famille mis

en place peut alors sonner « faux », « parce que c'est nous qui avons la carotte ». Ce biais, qui résulte de la contrainte mise au départ du travail avec la famille, et en dépit de « la délicatesse », du « respect » et du désir des équipes de « trouver la juste vérité et de faire comprendre [à la famille] qu'on est là, qu'on peut l'aider », peut engendrer un sentiment de « désarroi » de la part des professionnels. De plus, il arrive que le travail accompli par les équipes au sein d'une famille se voit rompu ou se révèle inefficace aux termes de quelques mois : « je suis déjà arrivé à des constats très tristes, il y a des familles très très cloisonnées par rapport aux institutions et pour lesquelles l'éducateur dit au bout de 4 mois 'je jette l'éponge, j'en ai marre' ». Ces constats « posent la question des limites de l'action ».

D'autre part, il ressort aussi des discussions que ces méthodes de travail risquent parfois d'entraîner le jeune dans un « conflit de loyauté », ce qui pourrait « le noyer dans un processus destructeur », où il se sentirait englobé dans « les problèmes des autres ». Voici comme l'explique un éducateur :

« Ce que je remarque, c'est que quand on veut trop rentrer dans la dynamique familiale et ses perturbations, on peut perdre le contact avec le jeune alors que c'est lui notre premier objet de travail. Il faut vraiment peser ses interventions parce que quand on veut aller trop loin dans la défaillance de la famille, on risque de perdre le jeune dans sa remise en question ».

Par ailleurs, différents intervenants estiment qu'aider un jeune en aidant sa famille, cela doit s'inscrire dans le long terme. Outre le fait que le choix de cette approche se situe déjà au cœur d'un débat en amont des institutions, une approche systémique à vocation réellement thérapeutique, doit donc être envisagée dans la durée. Or, le passage d'un jeune en IPPJ reste relativement court dans la vie de ce dernier et de sa famille, ce qui a amené le groupe à se questionner sur la pertinence d'une telle visée. Au-delà des dérives et des erreurs qui peuvent découler de l'empirisme en matière d'intervention avec les familles, les intervenants ont questionné la volonté réelle qui se cache derrière l'utilisation de méthodes dites thérapeutiques :

« L'approche thérapeutique pose question : est-ce que c'est une approche ou est-ce que c'est une ébauche ? Ça veut dire quoi [l'approche thérapeutique] ? Ça veut dire faire différentes approches avec les jeunes pour soulever les problèmes de fond de la famille mais est-ce qu'on aura la volonté d'aller résoudre le problème ? Ou bien est-ce que le but c'est de mettre dans un rapport 'le jeune souffre de problèmes' ? »

Cette ambivalence dans les missions des professionnels peut également être appréhendée au regard des valeurs et des représentations d'une « bonne famille » que chacun soutient. Les types de problèmes familiaux qui induisent une intervention jugée complexe pour les travailleurs sociaux semblent ainsi très diversifiés.

Ainsi, un des éducateurs explique qu'une famille peut être considérée comme « *défaillante* » quand elle « *cumule* » le manque « *d'autorité sur l'enfant* » et « *les problèmes internes, qu'elle est éclatée et que l'adolescent jongle* ». Les familles qui nécessitent une intervention des équipes sont également celles dans lesquelles « *il n'y a pas de place pour le jeune* » et qu'un des parents est instable ou « *fait le yoyo* ». D'autres participants estiment, quant à eux, que ce sont surtout les mécanismes de « *parentification* » amenant le jeune à se sentir tout-puissant qui doivent être travaillés au sein de la famille. D'autres encore considèrent que les familles qui ont « *des carrières délinquantes de génération en génération* » ou sont « *surchargées de problèmes* » et dans lesquelles règne « *la débrouille* » amènent d'importantes complications dans le travail de « *collaboration* » à effectuer.

En outre, l'ensemble des professionnels témoigne des difficultés qu'ils rencontrent dans l'approche des familles issues de l'immigration, une approche où les « *chocs de culture* » sont fréquents et entachent l'intercompréhension et donc la coopération. Un des intervenants l'explique en ces termes : « *quand on est confronté à des familles fermées, il y a des difficultés pour le personnel belgo-belge à investir parce que le conflit peut vraiment jouer sur des valeurs de fond* », et à un autre participant d'ajouter : « *la donne a changé, il y a l'aspect du multiculturalisme qui apparait, on ne maîtrise pas toutes les subtilités, les us et coutumes de chacun, ce n'est pas évident (...). C'est un positionnement (...). Il faut travailler avec tout ça, et c'est vraiment une donne qu'on ne maîtrise pas* ».

Les « *subtilités* », les « *valeurs de fond* », les « *us et coutumes* » de chacun peuvent se confronter dès l'instant où le travail avec la famille, dans l'intérêt du jeune, doit débiter. Les intervenants sociaux se retrouvent donc parfois démunis face à des codes et des fonctionnements familiaux trop éloignés de leurs propres représentations. Plusieurs participants en viennent d'ailleurs à pointer la « *fausseté* » de ce travail avec les familles « *parce que chacun juge avec son point de vue* ». Dans le même ordre d'idées, une éducatrice regrette de ne pas pouvoir réellement « *prendre en compte la réalité de la famille* » et de ne pas suffisamment « *tenir compte de leur compétences à eux* », de « *ne pas trouver des solutions adaptées ensemble à leur situation et pas nos solutions à nous [les professionnels]* ». En l'absence de repères différents, la plupart des intervenants sociaux seraient amenés à s'appuyer sur les « *bons* » modèles familiaux connus. Ces « *techniques* » de travail avec la famille apparaissent alors basées sur une certaine « *empirie* », composée d'instincts généralement inconscients et à partir desquels chaque travailleur doit tenter de composer, comme l'explique cet intervenant qui partage ici ses questionnements à propos des méthodes utilisées en IPPJ :

« *Moi, ce qui me dérange un petit peu dans la situation où on est, c'est l'empirisme. Un éducateur va être embauché sur base d'un diplôme d'éducateur, assez incomplet, et va être amené à gérer des situations parfois conflictuelles, qui posent question et à établir des rapports par rapport à un*

problème de fond. Et donc chaque éducateur ou assistant social est un peu avec sa manière de voir, de concevoir la famille, [c'est-à-dire], un truc pour lequel chacun a ses représentations (...) Il y a des éducateurs qui travaillent depuis des années en partant de la formation qu'ils ont eu sur le terrain, mais ils n'ont jamais eu de formation à l'interculturalité, certains vont être plus à l'aise parce qu'ils ont grandi dans des quartiers avec de l'interculturalité et d'autres qui vont moins l'être. Le jeune ne va pas être traité de la même manière s'il tombe sur tel éducateur de tutelle ou sur l'autre. Ça pose la question d'inégalité de la prise en charge. Chacun fait sa popote. C'est bien l'empirisme parce que ça permet de rester soi-même mais un moment donné il faut des bases de travail ».

Durant les échanges, plusieurs professionnels ont marqué leur intérêt pour le suivi de formations approfondies sur l'approche systémique et l'interculturalité. A leurs yeux, le cadre sensible de l'aide contrainte qui conditionne toutes leurs interventions nécessiterait une maîtrise de la méthode systémique pour laquelle certains d'entre eux ne se considèrent pas assez entraînés.

Enfin, durant les discussions, d'autres effets non-souhaitables de l'intervention dans le milieu familial ont été pointés, notamment le risque de stigmatiser les familles concernées et de renvoyer au jeune une image décrédibilisée des siens :

« Il y a des familles qui se mettent consciemment ou inconsciemment dans des situations de prise en charge, de dominance. Donc, il faut être prudent, on ne doit pas rentrer dans un principe de dominants-dominés compte tenu de tout ce qu'on a déjà dit et compte tenu aussi qu'il ne faut pas stigmatiser ces familles. Il faut faire ce travail mais avec un sens réel du respect ».

Comparant le travail en famille depuis l'IPPJ avec la mesure de stage parental, l'éducateur s'interroge :

« Quelle image va avoir le gosse de ses propres parents ? On doit être super prudents par rapport à ça, mais ce n'est pas évident de trouver un équilibre (...) et en même temps [on ne doit pas] perdre de vue que ce n'est pas la famille, c'est le gosse. Il y a une ambivalence, quelque chose qui n'est pas clair [dans le travail avec la famille] ».

Certains des intervenants présents en appellent à davantage de professionnalisation, de réflexivité et de prudence dans les approches de type « interventionniste » au vu des risques qu'elles comportent : perdre le jeune qui se retrouve pris dans des conflits de loyauté ; déséquilibrer un certain fonctionnement familial permettant à chacun d'exister en tant que tel et avec ses repères ; engendrer des inégalités de traitement entre les jeunes suivant qu'ils soient accompagnés par l'un ou l'autre intervenant et suivant les représentations d'une « bonne famille » de ceux-ci et, au

final, causer, au départ d'un savoir que chacun se constitue empiriquement avec « *son ressenti* » et « *ses bonnes intentions* », d'importants effets pervers.

3. Rester conscient de ses propres représentations

A partir des questionnements autour de leur travail avec les familles, voyons pour terminer quelques pistes de réflexion envisagées par les travailleurs psycho-sociaux-éducatifs, qui, rappelons-le, agissent dans l'intérêt du jeune. Dans cette optique, la prise de conscience et la distanciation à l'égard de ses propres représentations apparaissent comme des « réflexes » à préserver.

Face à l'impossibilité de travailler avec certaines familles qui ne sont pas demandeuses d'une aide, un intervenant explique qu'il essaye d'« *inviter le jeune à discuter, à s'ouvrir 'tu n'as pas que ce schéma-là, il y a moyen de s'en sortir'* ». Un autre explique que le travail accompli par les équipes vise à « *autonomiser le jeune et le responsabiliser un max face à sa situation en disant 'en effet tu as vécu tel drame et tel parcours, mais toi comment as-tu réagi ?'* ». Pour ces intervenants, l'objectif est alors de se focaliser sur l'avenir du jeune, en « *poussant la réflexion à demain, en n'oubliant jamais ce demain, en se disant qu'il y a du travail à faire par rapport à hier et en posant la question 'qu'est-ce que tu vas mettre en place pour sortir de ce cercle vicieux ?'* »

Ces manières de travailler ne peuvent être envisagées que dans la mesure où « *les gens qui travaillent dans le social avec une relation d'aide ont déjà eu l'occasion de pouvoir travailler sur leurs propres difficultés et sur leurs difficultés rencontrées dans leur milieu familial* ». Pour cet intervenant, ce qui différencie précisément les travailleurs sociaux des jeunes et de leur famille, c'est que les premiers ont « *pu, peut-être, à un certain moment se préserver du passage à l'acte, soit par chance, en faisant des bonnes rencontres [...], soit grâce à toutes ces bonnes ressources à l'intérieur de nous et qui permettent de se mobiliser à un certain moment, vers le droit chemin* ».

Une telle posture, qui tend à complexifier les représentations communes de ce qu'est une « bonne » famille, permet alors de comprendre la « *loyauté* » du jeune envers sa famille malgré toutes les « *tares* » que cette dernière peut présenter de prime abord. On l'a vu, la majorité des témoignages des jeunes participants aux Carnets de Route révèlent leur pudique clairvoyance et leur lucidité face à la précarité dans laquelle leur famille peut être plongée. Mais ces témoignages montrent aussi que les « *dysfonctionnements familiaux* » peuvent être abordés à condition de reconnaître l'importance de la présence des siens. A cet égard, notons que les intervenants ont tout de même précisé la nuance qui doit être envisagée lorsqu'il arrive que des « *petits* » soient mis en danger par des dysfonctionnements familiaux conséquents et la nécessité, dans ces cas, de savoir « *interpeller les services adéquats* ».

C'est dans cette perspective qu'un éducateur a partagé un récit qui l'a amené à revoir son jugement envers le comportement « destructeur » de la mère d'un des jeunes. Le jeune en question, qui est resté un an à l'IPPJ, répétait qu'il « détestait » sa mère qui ne venait jamais le voir, à tel point que l'équipe éprouvait aussi de la rancœur à l'égard de cette dame. Pourtant, un jour, le jeune garçon a demandé à son éducateur s'il pouvait l'accompagner voir sa mère. La sortie a été organisée et, bien que la maman soit « restée froide », l'éducateur retient de cette expérience que : « malgré tout ça, c'est que sa mère c'est sa mère, il l'a dans son cœur. C'était une leçon ».

S'interrogeant également sur le sens de son travail, et malgré le poids des exigences institutionnelles et de la prédominance des valeurs « majoritaires », une autre éducatrice a été amenée à relativiser ses valeurs au cours d'une de ses expériences de travail avec un jeune. Le récit de cette intervenante ne comporte pas de solution mais il permet de questionner la posture des professionnels quant à leur approche avec la famille : « je pense à la scène du début de ma journée. Je commence par aller chercher un jeune qui vient d'une 'Famille Groseille'. J'arrive là et puis le garçon me dit d'attendre encore un peu ». En entrant dans la maison, elle voit « des gamins les uns à côté des autres, quelques-uns sont debout et déjeunent ensemble, ils s'organisent, il y a des demi-frères, des quarts de frères, puis un bébé, puis le bébé d'une ex qui est à la rue parce qu'elle se fait battre par son nouveau compagnon, donc, on l'a repris pour le week-end... » mais ce qu'elle voit aussi, c'est « qu'il y a beaucoup de tendresse dans cette famille ». Le garçon dont elle s'occupe, lui, « veille au bon déroulement des choses » et est « bon comme le pain », « c'est lui qui va réveiller les autres en douceur, qui a préparé déjà tôt le café ». Il est en formation cuisine, « il s'y accroche, il travaille », et « on voit qu'il a vraiment du plaisir à apprendre la cuisine », alors même qu'« on n'aurait pas parié un sou sur lui ». A la fin du récit, l'intervenante explique qu'on peut ressortir d'une telle expérience avec des regards très différents sur la famille : « soit on peut se dire que c'est le bordel intégral, qu'il y a aussi plein d'illégalités dans le bazar, avec des cohabitants, des enfants qui ne vont pas à l'école, des trafics de combines tombées du camion », soit on peut « relativiser » en se disant que l'objectif du travail mandaté est finalement de donner à ce jeune garçon, quelle que soit sa famille, l'envie d'apprendre pour qu'il s'en sorte :

« Et puis je me dis qu'est-ce que je vais faire avec tout ça, c'est quoi mon boulot ? Je suis mandatée pour un boulot ! Mais c'est du bricolage, on essaie quoi. L'objectif c'est quand même qu'il aille à l'école, qu'il réfléchisse sur ce qu'il va faire de sa vie, qu'il se forme ».

Si ces derniers objectifs semblent atteints avec ce jeune, l'éducatrice conclut néanmoins avec d'autres questionnements : « c'est difficile et parfois j'ai des prises de conscience, je me dis que je fais mal mon travail. Qu'est-ce que je vais mettre dans mon rapport sur cette famille-là ? Vous voyez, ce n'est pas facile ». Ce récit montre que le travail avec les familles ne peut être mené sans une remise en question de ses propres représentations. Mais cette remise en question entraîne une réflexion sur la nature

même du travail éducatif qui fait toujours courir le risque de ramener à ses propres idées les critères d'un « bon » fonctionnement familial.

*

Ce n'est pas de manière innocente que nous avons choisi de terminer ce chapitre par le récit de cette intervenante. Il montre, selon nous, avec beaucoup de lucidité la difficulté des intervenants à se positionner par rapport à des familles qu'ils voient souvent comme « *carencées* ». Les professionnels des IPPJ travaillent dans un système qui les amène à assumer des positions contradictoires face aux familles. D'une part, dans la philosophie protectionnelle, l'acte délinquant est perçu comme étant le fruit d'une mauvaise éducation familiale. L'image que l'on renvoie de la famille ne peut être que défaillante. D'autre part, depuis le Décret de l'aide à la jeunesse de 1991 auquel sont également soumis les intervenants des IPPJ, le travail avec les familles est un axe prioritaire. Privilégier le maintien du lien familial est le maître-mot de ce décret. Mais comment fait-on pour privilégier la collaboration avec la famille alors qu'on estime dans le même temps qu'elle est responsable des difficultés rencontrées par le jeune ?

Pour cette intervenante, il faut mettre le jeune et ses besoins au centre de l'intervention. Pour ce faire, il nous semble qu'il s'agit de prendre en considération ce que les jeunes livrent sur leur famille et les dynamiques familiales. A la lecture des Carnets de Route, il apparaît que la famille prend une place considérable dans l'univers des jeunes placés. Le placement ne doit d'ailleurs pas y être étranger. Beaucoup de jeunes parlent avec tendresse de leur famille, même s'ils ne sont pour la plupart pas dupes concernant le fait que leur famille ne correspond pas entièrement à ce que la société considère être une famille dans les normes. Si certains renvoient aux difficultés qui sont rencontrées par leurs parents, cela ne se traduit généralement pas, à leurs yeux, en termes de carences affectives, mais peut-être davantage plus en termes de limites posées. Il est vrai que l'univers du placement incarne le contraire : peu d'affectif et beaucoup de limites. Pourtant, ils considèrent être eux-mêmes responsables de leurs « conneries » et ne rejettent pas les raisons de leur passage à l'acte sur leur famille et ses possibles dysfonctionnements. Si c'est là faire preuve de maturité, c'est selon nous aussi une nécessité au risque de voir se détériorer des relations familiales parfois déjà entachées notamment par la mesure de placement.

Il est frappant, et cela est confirmé par les intervenants, que même si le jeune estime ne pas avoir reçu l'amour nécessaire de ses parents pour se construire, le besoin de se

sentir appartenir, d'être affilié à d'autres ne disparaît pas entièrement : « *je hais ma mère mais il faut que j'aie la voir* ».

C'est pourquoi la tâche des intervenants est particulièrement délicate. Arriver à prendre de la distance par rapport à ses propres représentations de ce qu'est une famille « adéquate », partir du jeune et de ses besoins en le prenant au sérieux tout en ne le mettant pas en danger, travailler avec lui à sa propre construction qui passe nécessairement par la reconnaissance de là où il vient et donc de ses liens de filiation, enfin, articuler des demandes de protection de la société et de protection du jeune dans un système qui veut tout à la fois travailler le lien avec la famille tout en rendant cette même famille responsable des troubles organisés par le jeune...

* *
*
*
*

Chapitre 3

Le placement

Les jeunes et leur placement

Il n'est pas étonnant que le thème du placement soit abordé spontanément par un très grand nombre de jeunes étant donné le contexte dans lequel le projet Carnets de Route se déroule, à savoir, au cœur même des IPPJ. Dans la caravane de Samarcande où, rappelons-le, les adolescents sont « libres » de parler de ce qu'ils désirent, le fait qu'ils livrent sans crainte et sans détour leur vécu et le ressenti de cette expérience très particulière est tout à fait compréhensible. Dans la mesure où leur discours est recueilli durant cette expérience singulière du placement et de la contrainte, il paraît également compréhensible que de nombreuses plaintes soient exprimées par le canal des Carnets de route. C'est, à notre sens, un paramètre qu'il s'agit de garder à l'esprit lors de la lecture des pages qui suivent.

Dans ces pages, nous allons voir comment les jeunes participants s'attachent à la fois à « décrire » le fonctionnement quotidien de l'IPPJ dans lequel ils sont placés³² et à exprimer le sens qu'ils donnent à cette mesure au regard de leur personnalité et de leur parcours de vie.

1. La vie quotidienne à l'IPPJ

L'IPPJ est un lieu où des adolescents se retrouvent non seulement contraints à devoir vivre *avec* d'autres adolescents du même sexe avec lesquels ils n'ont pas choisi de vivre mais aussi avec une équipe de travailleurs sociaux (éducateurs, formateurs, assistants sociaux, psychologues) et de surveillants qui les entourent quotidiennement tant sur le plan psychologique que sur le plan physique. Si des moments de solitude sont prévus dans la prise en charge des jeunes placés, les

³² Rappelons à cet égard que, parmi les IPPJ concernées par le projet, on retrouve certains jeunes placés en régime ouvert et d'autres en régime fermé.

moments de vie collective rythment aussi massivement le quotidien sectionnaire. Il en résulte de nombreux discours tant à propos de leurs « compagnons d'infortune », qu'à propos des « adultes » qui les accompagnent durant le placement.

1.1 Les jeunes entre eux : du « *ras le bol* » à la solidarité

Dans les Carnets de Route, les jeunes font aussi parfois état des difficultés de la vie collective. Le point commun qui rassemble tous ces jeunes garçons ou jeunes filles, aux personnalités et aux histoires très différentes, est d'être accusés d'avoir commis un fait qualifié infraction. Dans le microcosme, coexistent pourtant des « petits » et des « grands », des « meneurs », et des « suiveurs », des « habitués » et des « nouveaux », etc. Cette vie de groupe, si particulière au vu de la période d'adolescence qu'ils traversent et des conditions qui rassemblent ces jeunes, se compose alors, et certainement de manière plus « intense » qu'ailleurs, tant de moments de solidarité et de partage de difficultés, que de moments de colère, d'incompréhension et d'excès réciproque.

Les adolescents des Carnets de Route ne s'expriment pas tous, ni de manière unanime, sur la vie de groupe à l'IPPJ. Cependant, les quelques témoignages qu'ils nous livrent, tel celui de Medhi, laissent entrevoir l'existence de tensions larvées à partir desquelles explosent, parfois, des confrontations :

« Il y a des tensions parce que vivre toujours 24 heures sur 24 avec les mêmes personnes, comme moi ici, c'est pas toujours facile. Il y a des personnes en qui on peut avoir confiance, comme il y a des personnes en qui on ne peut pas avoir confiance parce qu'il y a des personnes avec qui on est obligé de vivre ».

Il arrive que ces adolescents écorchés, fragilisés et qui « *ne sont pas spécialement bien dans leur tête* » (Medhi) changent rapidement d'humeur et montrent une autre face que celle qu'ils laissent entrevoir en surface. Johnny explique simplement que l'humeur peut changer en fonction, par exemple, des nouvelles qui parviennent ; qu'il peut y avoir des « hauts » où là, dit-il « *je serai à fond dedans avec les autres jeunes, on va s'amuser, on va faire des jeux de société, etc.* »... et des « bas » qui font qu'il aura beaucoup moins envie de se montrer participatif.

En outre, explique un autre participant, certains des jeunes présents en IPPJ nécessitent un suivi psychologique plus intense que d'autres et des catégorisations se construisent au sein des groupes. Même entre eux, les jeunes apprennent aussi à garder des distances et à rester méfiants, explique encore Medhi :

« On est avec des personnes en qui on n'a pas spécialement confiance, on ne sait pas ce qu'elles peuvent nous faire à un moment. Si il y en a un qui est ici

pour quelque chose de grave et qu'il pète un plomb sans vraiment de raison, comme ça parce qu'il a eu une mauvaise nouvelle ou quelque chose comme ça, ça peut très vite mal se passer, ça peut aller de l'isolement à la mise en chambre, ou plus grave. Les jeunes, même si on les connaît, on ne sait pas vraiment comment ils sont, on a une image d'eux qui parfois n'est pas [la bonne]... parfois ils font semblant, comme parfois ils sont authentiques ».

Si certains jeunes se sont déjà côtoyés avant leur entrée en IPPJ (ils peuvent être issus du même quartier, du même groupe, de la même école voire parfois de la même famille), la plupart d'entre eux ne se connaît pas. Iannis qui, comme l'ensemble des jeunes présents, n'a pas choisi d'être enfermé, évoque alors son besoin de se « mettre à l'écart » :

« Mais je suis souvent à l'écart, je n'aime pas trop être serré tout le temps, vingt-quatre heures sur vingt-quatre avec les autres, parce que ce n'est pas ma famille, ce n'est pas des potes, voilà c'est des jeunes, ils sont placés, moi aussi, donc je suis un peu à l'écart ».

D'après Sergei, au bout de plusieurs mois à vivre ensemble, la pression explose et les bagarres deviennent inévitables malgré les tentatives d'apaisement de certains éducateurs :

« Ici il y a des bagarres, ici on ne peut pas éviter les bagarres, à un moment, ça va quand même péter. Un jour, on peut éviter, le deuxième, on peut éviter, le troisième, on peut éviter mais à un moment, ça va monter à la tête et ça va exploser. (...) On peut bien dire aux jeunes d'éviter, d'éviter, d'éviter, mais bon, on est là pendant un an, donc... En un an, il y a quand même plusieurs disputes, il y a d'office une bagarre quoi ».

A Saint-Servais, les personnalités féminines aussi se confrontent. Si des filles lient rapidement connaissance entre elles, pour preuve le Carnet de Route commun d'Aziza et de Kenza qui expriment la force de leur amitié, il apparaît aussi parfois très difficile pour certaines adolescentes de se livrer et de donner leur confiance à d'autres : « quand on se confie à une fille, comment dire ? Ça se propage partout par après. (...) Non, il n'y a personne ici. Il n'y a pas d'amis » (Fouzia).

Se retrouver en IPPJ, dans la même « galère », amène aussi bon nombre de jeunes à développer des mécanismes de solidarité et de résistance importants. Iannis explique ainsi à l'éducateur de Samarcande que sa rencontre à l'IPPJ avec un jeune ayant commis un meurtre lui a appris à dépasser la méfiance et les condamnations trop vite portées sur les autres. Qualifié par des personnes extérieures de « fou » ou d'« inhumain », ce garçon s'est révélé tout à fait « chouette ». Les deux adolescents ont ainsi échangé à plusieurs reprises et ont tissé petit à petit un lien de confiance, comme le raconte Iannis :

« Moi j'étais avec un jeune, il avait tué, mais il est chouette ce jeune, il n'était pas d'office dangereux, il est sympa, on faisait des jeux, il me parlait, on parlait de ça, il regrettait. Entre jeunes, on a plus facile à parler entre nous parce que voilà on a plus ou moins le même âge, on peut plus ou moins se faire confiance après un certain temps, on est vingt-quatre heures sur vingt-quatre ensemble. Il arrivait de me confier des choses, il me disait qu'il en avait marre ».

A force de se côtoyer dans un milieu clos, les jeunes tendent aussi à aiguïser « leurs sens ». Samir raconte ainsi que durant son séjour, le jeune d'IPPJ « voit d'autres jeunes, il parle, il apprend sur les autres, il devient plus mature, il comprend plus de choses ». Les plus grands remplissent leur rôle, ils « lèguent » aux plus jeunes un « apprentissage », c'est ainsi, explique-t-il, qu'« avec la connaissance des autres », les jeunes, « là ils deviennent plus malins ». Des témoignages transparaissent une socialisation par les pairs par laquelle se transmettent et se partagent les modes d'adaptation pratiques et cognitifs à cet univers particulier.

Partageant leurs ressentis, il arrive donc que les jeunes se soutiennent et s'aident mutuellement. Ils font alors preuve de tolérance et résistent, ensemble, à l'autorité qui les contraint : « il y a une solidarité, entre les jeunes, contre les éducateurs, on s'aide entre nous » (Samir). La communication horizontale entre adolescents se déploie ainsi bien plus naturellement et plus aisément qu'avec les intervenants parce qu'eux, comme nous allons le voir, sont susceptibles d'un jour, peut-être, les « trahir ».

1.2 Les relations avec les professionnels

Lorsqu'ils parlent des intervenants en IPPJ, les jeunes s'attachent surtout à dénoncer les difficultés relationnelles qu'ils rencontrent. Si certains jeunes sont reconnaissants envers ceux qui les « aident », de nombreux discours restent assez virulents envers ceux qui disposent de l'autorité sur eux et avec qui ils sont pourtant censés développer une relation de confiance.

1.2.1 « Se taire » ou « leur faire entendre ce qu'ils veulent entendre »

Ce que les jeunes dénoncent majoritairement, c'est le caractère décrit comme « hypocrite » de leurs relations avec les professionnels, le cadre institutionnel laissant peu de place à la spontanéité. Souvent conscients que « la plupart des personnes ici en IPPJ sont guidées par des rapports ou des notes d'observation » (Vicenzo), et que, par conséquent, tout ce qui est dit ou fait est susceptible d'être rapporté au juge, et que, par ailleurs, une sanction est vite arrivée, les jeunes expliquent qu'il leur est difficile voire impossible d'être « eux-mêmes ».

« Ce n'est pas facile de faire confiance aux adultes parce que bon, il y a le juge derrière, on doit faire gaffe à ce qu'on dit en section, les sujets qu'on aborde en section, parce que voilà, il y a des notes d'observation et donc, on a peur qu'ils disent des trucs comme ça au juge. Pourtant, nous, quand on parle et tout ça, ce n'est pas quelque chose de mal, mais on doit vraiment faire attention au moindre détail et cela ne nous permet pas d'être nous-mêmes, réellement, quoi » (Sergei).

C'est dans ce cadre que certains d'entre eux refusent de s'exprimer et de se dévoiler tels qu'ils sont réellement. Ils semblent alors se « retenir » et, sachant qu'ils seront toujours perdants devant « l'adversaire », décident de ne pas s'opposer à ce qu'il leur est dit. Quelques jeunes expliquent clairement à l'éducateur de Samarcande que les travailleurs de l'IPPJ, « très conscients de l'autorité qu'ils ont sur nous » (Sergei), « veulent qu'on dise juste ce qu'ils veulent entendre » (Alan). Sylvie, qui a du mal à exprimer son ressenti, compare avec « l'extérieur », quand elle est avec des personnes en qui elle a réellement confiance :

« Je ne sais pas comment expliquer mais même quand on n'est pas d'accord avec eux [les éducateurs], on doit faire semblant qu'on est d'accord avec eux. Si par exemple, je vais aller m'opposer à un éducateur, j'ai un risque de sanction ou de chambre de relais qui m'attend. Tandis qu'à l'extérieur, je peux être moi-même, je peux faire ce que j'ai envie de faire qui n'est pas toujours des conneries, je peux être avec mon copain, quelqu'un que j'aime et en qui j'ai confiance, quelqu'un avec qui je suis bien (...) ».

Pour certains jeunes, ce n'est pas tant la personnalité des intervenants qui est en cause mais bien le système d'évaluation permanente des attitudes et des comportements avec ses « carottes » et ses sanctions. Et c'est ce système qui induit ce type de comportements de « refoulement » ou d'« adaptation » de la part de certains jeunes qui sont prêts à tout pour ne pas « péter » leur semaine et leur sortie du week-end.

« Ici, si on dit quelque chose mal, soit on va en chambre, ou on pète la semaine, donc quand on pète une semaine, ça veut dire qu'on ne sort pas le week-end, encore une semaine. Donc, tout ça c'est long. Qu'est-ce qu'on fait ? On doit se taire. A la moindre chose. En même temps, c'est ça qui craint le placement parce qu'on ne peut pas réellement être soi-même parce qu'on est obligé de mentir au sujet d'un éducateur, on ne peut pas dire la vérité, à l'éducateur-même » (Sergei).

Contraints de « fermer leur gueule, ne rien dire et de toujours accepter ce que les éducateurs disent », certains adolescents placés apprennent donc vite à avoir « un peu un double jeu » (Sylvie) ou « une double face » (Sergei). Pour Alan aussi, il n'y a

pas d'alternative, le jeune doit se soumettre : « *si par exemple, il y a un problème avec un éducateur, ils veulent qu'on dise 'oui monsieur, j'ai tort, la prochaine fois, je ne vais pas faire ça' c'est tout ce qu'ils veulent entendre 'oui monsieur, excusez-moi, j'ai eu tort, la prochaine fois je ferai mieux'* ». Se faisant passer le mot, les jeunes développent ainsi, encore une fois, des stratégies de résistance.

D'autres jeunes participants évoquent, quant à eux, leur refus de se confier ou de se laisser « *rentrer dans la tête* » par des « *faux-cul* » (Sylvie) ou des psychologues qui « *croient qu'ils peuvent lire dans ta tête* » et qui pensent « *qu'avec un signe de l'œil, ils peuvent savoir s'il [le jeune] ment* » alors que « *c'est des couilles, ça* » (Sofian). Ces jeunes-ci ne voient pas l'utilité de se confier à une personne étrangère ou estiment que leur acte n'a pas à être analysé, comme Iannis le relate :

« Eux [les intervenants], ils veulent savoir ce que j'ai fait, pourquoi je l'ai fait, comment je l'ai fait, ce qui s'est passé dans ma tête, qu'est-ce qui m'a amené à faire ça, tous des trucs comme ça... Mais moi, je n'ai pas besoin qu'ils m'aident pour ça, je leur ai déjà dit plusieurs fois, ' je n'ai pas besoin de vous, je sais ce que j'ai fait, je sais, c'est grave, j'ai déconné quoi, j'étais dans un trip ou des choses comme ça, mais voilà quoi, je vais me rattraper' et ce n'est pas en m'enfermant deux ans que ça va changer ».

Il décide alors lui aussi de « *faire semblant* » et d'« *un peu leur lancer des pistes, juste comme ça quoi pour qu'ils aient un peu des choses sur moi et qu'ils me lâchent un peu la prise* ». Un autre jeune garçon questionne, dans son Carnet de Route, le travail des professionnels qui « *croient qu'ils sont magiciens* ». Il prend l'exemple d'un travailleur qui lui a proposé d'essayer de stopper sa consommation de cannabis en mangeant des chewing-gums à la place. Pour ce jeune qui a parfois « *juste besoin de discuter, de parler* », ce n'est pas en faisant des suggestions du genre « *tu serais prêt à faire ça pour arrêter ça ?* » que le jeune peut « *discuter* ». Il en arrive à conclure que ce n'est pas avec ce type de discours que, pour le jeune, « *ça va changer* » (Vicenzo).

Si ces témoignages sur « *l'hypocrisie* » des relations ne sont pas isolés, certains sont plus radicaux, comme Sylvie qui explique ne pas pouvoir « *avancer* » avec des « *gens à qui on ne peut pas faire confiance* ». Pour elle, finalement, « *ça ne sert à rien d'être ici. En tous cas, pour moi, ça ne m'aide pas d'être ici* ». D'autres jeunes, en revanche, tiennent des propos plus mesurés, comme Samir qui cherche à bien cerner « *ce qui coince* » dans les IPPJ et les raisons pour lesquelles les jeunes ne peuvent se dévoiler « *qu'à moitié* » : « *quand tu n'as pas confiance en la personne, tu ne peux pas t'exprimer avec elle, et donc, c'est ça qui coince, (...). Déjà tu ne les connais pas (...). Il y a des éducateurs ou des psychologues, tu n'es pas à l'aise avec eux, même si tu parles, tu n'exprimes qu'une petite partie de ce que tu ressens, mais tu ne dis pas tout* ».

Il est arrivé que Christian, l'éducateur de Samarcande, se retrouve pris à parti lorsque, par exemple, un jeune lui fait part de son désir de se confier réellement à lui alors qu'il refuse de le faire avec des travailleurs mandatés : *« alors que quand je parle avec vous, et ben je suis honnête et tout parce que je sais que vous n'allez pas le répéter »* (Sofian).

Certains jeunes paraissent comprendre que ces stratégies de « *double face* » sont risquées et n'apportent pas toujours l'effet escompté. Aziz, par exemple, raconte le cheminement qu'il a parcouru. Décidé « *au départ* » à dire aux éducateurs « *ce qu'ils voulaient entendre* » pour « *sortir le plus vite possible* », le jeune garçon a eu, après quelques mois, « *un petit déclic* » et s'est décidé à « *être sincère* » :

« Parce que j'avais peur d'être sincère parce que je pensais que ça allait me faire rester plus longtemps et là ça va, je suis un peu plus sincère, j'apprends à travailler en étant sincère et voilà donc les six derniers mois la remise en question, ça commence à se faire ».

Comme lui, Sergei, très clairvoyant, explique : « *on n'est pas obligé d'accepter le placement mais, on est obligé de rester ici, on est obligé d'accepter la décision* ». Pour lui, il est clair que « *si on n'accepte pas, on n'a qu'à fuir* » mais que de toute façon, pour accéder aux « *sorties avec un éducateur* », aux « *week-ends* » et enfin, « *à l'autonomie* », « *il faut quand même se remettre en question et accepter le placement* ».

1.2.2 Educateurs « *bétons* » et éducateurs « *bâtards* »

Dans les Carnets de Route, les discours des jeunes sur les travailleurs des IPPJ au sens large restent assez partagés. Si la plupart d'entre eux profitent du studio mobile de Samarcande pour déchaîner leur colère, leur rancœur et pour dénoncer ouvertement ce qu'ils sont en train de vivre, quelques uns tiennent aussi à exprimer leur reconnaissance envers des intervenants qui leur ont permis d'évoluer.

De son côté, Alan profite de son émission pour faire part de sa déception à l'égard de certains éducateurs : « *il y a un éducateur, il m'a dit exactement 'moi heureusement que quand je pars d'ici, je vous oublie tous, j'en ai rien à foutre de vous tous quand je pars'* ». Ce discours semble avoir réellement troublé Alan qui estime désormais que la plupart des éducateurs ne sont là que pour « *gagner leur vie* » et qu'ils « *n'en ont rien à foutre* » du reste, c'est-à-dire des garçons avec qui ils travaillent. Dans le même état d'esprit, Kenza trouve que les éducateurs ne font pas assez attention à eux et ne voient pas l'évolution du jeune : « *les éducateurs, on dirait qu'ils s'en foutent quoi* ».

Contrairement à Alan et Kenza qui, finalement, reprochent aux intervenants de ne pas s'impliquer sincèrement dans leur travail avec les jeunes, Gianni estime que les

éducateurs ont trop tendance à vouloir « *prendre la relève comme si c'était nos parents* » alors que, pour ce garçon, leur travail devrait seulement se résumer à les « *surveiller* ». Mais, comme d'autres jeunes, Gianni ressent de l'injustice dans son traitement : « *ce n'est pas parce qu'on est des délinquants, qu'il faut nous traiter comme des chiens* ». Accablant les éducateurs d'agir comme des « *rois* » qui s'arrogent « *le droit de nous crier dessus* », un des participants aux Carnets de Route regrette que le système soit souvent inéquitable : « *nous, dès qu'on s'emballe une fois, on pète notre semaine...* ». Il s'appuie sur l'exemple concret d'un éducateur se permettant de proférer des menaces sérieuses à l'encontre des jeunes, sachant pertinemment que ces derniers n'auraient aucune chance d'être pris au sérieux en cas de dépôt de plainte. Outre le fait que pour les éducateurs, les jeunes sont « *juste des délinquants* », le garçon semble accuser également certains éducateurs, « *qui le cachent* », de comportements « *racistes* ». Pour l'adolescent, qui explique réussir pour l'instant à garder « *la tête sur les épaules* » et qui « *essaie de réfléchir* », « *c'est à force de faire des trucs comme ça, qu'à la fin, on ne va plus tenir le coup, on va passer à l'acte* » (Vladim). Comme lui, d'autres jeunes pensent que certains éducateurs « *les respectent* » tandis que d'autres « *ne font pas bien leur métier parce qu'ils profitent trop de leurs droits* » (Moustafa) :

« *En fait, ils disent comme excuse que c'est leur travail, mais il ne faut pas abuser non plus, il ne faut pas traiter les gens comme des chiens. Mais il y a toujours des bons parmi eux, y a des bons et des mauvais partout* ».

Plus modérée mais non moins écoeurée, une des jeunes filles exprime face au micro sa colère lorsqu'une de ses éducatrices lui a dit « *tu es en IPPJ, t'es une délinquante* ». Estimant ne pas devoir être étiquetée de manière aussi simpliste, elle semble saisir l'opportunité de la radio pour remettre les pendules à l'heure : « *ce n'est pas vrai. Je suis en IPPJ parce que j'ai fait une connerie et ce n'est pas parce que j'ai fait une connerie que d'office je suis une délinquante ou alors c'est elle qui n'a rien compris dans l'histoire* » (Nouria). Par ailleurs, si son placement lui a permis de changer certaines choses dans son comportement, Nouria ne comprend pas pourquoi il perdure et estime que l'éducatrice se trompe : « *je trouve encore que mon placement est terminé. Il y a une éducatrice qui m'a dit tantôt que je n'avais encore rien compris, ça m'a fait chier parce voilà moi je trouve que j'ai compris* ».

En fin de compte, beaucoup de jeunes paraissent regretter de ne pas être plus entendus et, surtout, de ne pas être plus pris au sérieux. Alan regrette que les éducateurs semblent persuadés de « *connaître les jeunes* », qu'ils disent qu'ils « *auraient toujours mieux réagi* » dans la situation des jeunes, qu'ils « *n'auraient pas fait ça* » et que « *leur vie serait mieux* » : « *ils essayent de se mettre à la place mais ils ne nous comprennent pas* ». Dans quelques discours, il ressort que les éducateurs gardent « *la même mentalité* » et font preuve de partialité :

« Ici, on peut dire ce qu'on pense, parce qu'on a des réunions de jeunes filles, on se dit un peu ce qu'on pense, mais à la fin du compte, c'est eux qui décident, nous on dit ce qu'on pense, et ils récoltent un peu tout ça, et il mettent un peu ce qui veulent au plus haut, ce qui veulent au plus bas, donc c'est eux qui décident » (Aïcha).

Ce qu'Aïcha réclame ici, c'est plus de démocratie, semble-t-il. Elle souhaiterait que les professionnels des IPPJ « arrêtent » de toujours mettre la justice « en avant » au détriment des jeunes qui passent toujours « après », à ses yeux : « je trouve que c'est un peu dommage qu'ils ne prennent pas plus en compte le discours des jeunes ».

Kevin, de son côté, pense que parfois, les éducateurs ne font pas la différence entre « autorité et pouvoir », ce qui pourtant, explique-t-il, « n'est pas la même chose » :

« On dirait qu'ils ne prennent pas l'autorité, ils prennent le pouvoir. Ils ont une place au-dessus de nous et ils mettent des règles qui ne servent à rien. C'est pas comme ça qu'ils vont nous aider ».

Soulignons qu'en parallèle de ces discours revendicateurs et critiques, d'autres adolescents estiment que la plupart des travailleurs « disent vraiment ce qu'ils pensent et ils essayent de nous aider ». Plusieurs jeunes, même parmi ceux qui ont émis un certain nombre de reproches envers les intervenants, reconnaissent qu'il existe également des « bons » parmi les professionnels qui « parlent avec nous, rigolent avec nous », qui « nous comprennent » (Alan) et « nous aident vraiment » (Johnny). Pour Nicolas, ce sont bien les éducateurs lui ont permis de reprendre confiance en lui. Il explique qu'« avant de venir ici [en IPPJ] je n'arrivais pas à m'exprimer (...), pendant mes 15 ans, j'ai gardé tout en moi, je n'ai jamais rien dit ». Comprendant « que les éducateurs étaient là pour m'aider », le garçon raconte sa victoire : « j'ai réussi. J'arrive à mieux parler et à m'exprimer. (...) Ici, je me sens très bien ». Certaines rencontres avec des adultes qui, eux, « connaissent mieux les jeunes que ceux à l'extérieur » se révèlent donc salutaires.

« Ils ont peut-être plus la capacité de comprendre, la patience et tout quoi. (...) Les gens de l'IPPJ, ils m'aident beaucoup surtout quand j'ai besoin de quelque chose ils sont à mon écoute, ils parlent avec moi » (Kimberley).

« On a vraiment une AS, une psy, des éducateurs qui sont là à notre écoute, enfin plein de trucs (...) ici on peut parler avec eux, on a vraiment des gens à notre écoute » (Anna).

Les jeunes trouvent donc aussi chez les intervenants, des personnes à leur écoute, patientes, compréhensives et voient en eux des modèles qu'ils n'ont pas pu trouver ailleurs. Nous verrons, dans le dernier chapitre, que cela se ressent également quand les jeunes parlent de leur avenir et, plus particulièrement, des métiers qu'ils aimeraient faire.

2. Le sens du placement

Chaque jeune ressent son enfermement différemment, en fonction de son histoire, de ses besoins, de ce qu'il laisse derrière lui, de ses manques, etc. Toutefois, à l'analyse des Carnets de Route, les avis sont généralement partagés entre ceux qui vivent leur placement comme une punition, comme un temps de « *purge* », un moment d'infantilisation et ceux qui voient dans cette mesure l'occasion d'apprendre sur soi et de repartir de zéro. Pour les premiers, le placement paraît répondre aux objectifs du modèle rétributiviste qui marque et qui exclut tandis que pour les seconds, il tend à rejoindre les objectifs du modèle réhabilitatif qui soigne et qui réinsère. Voyons comment se déclinent ces deux options dans la parole des jeunes.

2.1 Le temps long de « *la purge* »

Dans le studio mobile, Moustafa commence par expliquer qu'il a mis un peu de temps à réaliser le fait qu'il était, à proprement parler, « *enfermé* ». La sensation de « *se retrouver en cellule en train de dormir dans, son lit, avec une cuvette pour chier dans sa chambre* » a été vécue comme « *très bizarre et très dure* », la veille il était encore chez lui « *à dormir tranquille* ». Comme lui, de nombreux jeunes utilisent le terme de « *purge* » et mobilise la grammaire carcérale de circonstance quand ils parlent du temps de leur enfermement.

Johnny ne fait ainsi pas la différence entre l'IPPJ et la prison, « *ici c'est vraiment comme une prison en fait. Être entre 4 murs sans pouvoir rien faire, c'est être emprisonné* ». Il trouve que « *c'est difficile* » pour des jeunes, de « *ne plus pouvoir vivre notre vie* » et regrette de ne pas être dehors en train d'« *apprendre les choses pour grandir* ». Il sait déjà qu'il ne pourra oublier ce moment de sa vie ; ce moment lui « *restera toujours dans la tête* ». Johnny semble vivre l'enfermement comme un traumatisme dont il anticipe les conséquences : « *pour moi, ce n'est pas humain de rester enfermé* ». Magdalena qui s'estime vraiment privée de sa liberté, utilise le terme de « *punition* ». Les seuls moments de bonheur qu'elle ressent sont « *pendant les week-ends, quand tu peux rentrer chez toi* ». Une autre jeune fille a pu constater que, si certains jeunes arrivent à surmonter le fait d'être enfermés, d'autres ont « *beaucoup de difficultés* » (Kimberley). Selon elle, ces tensions liées au « *mal-être* » peuvent d'ailleurs « *se lire sur certains visages* ».

Ce qui ressort des Carnets, c'est encore l'impression que donnent certains jeunes d'être étouffés. Un jeune garçon estime que malgré l'aide des éducateurs et des psychologues, l'enfermement le « *renferme encore plus qu'avant* » (Quentin). Vladim aussi vit particulièrement mal la mesure. Pour lui l'air qu'il respire dans l'IPPJ est très différent de celui qu'il respire dehors : « *quand vous sortez d'ici, vous respirez, vous êtes plus à l'aise mais dès que vous êtes ici, il y a les soucis, ça craint* ». Il explique aussi qu'il est difficilement supportable de « *toujours toujours toujours voir les mêmes personnes* ». Ne pas avoir la possibilité de changer d'air, de simplement aller « *faire un tour* », explique-t-il, « *ça fait péter les plombs* ». Mais c'est surtout le fait de ne pas connaître la durée de son placement qu'il vit très mal : « *Au lieu que le juge donne trois mois et puis prolonge de trois mois et puis d'un mois, et puis d'avoir ton jugement, et d'être enfermé encore un an, (...) il faudrait dire combien de temps on doit passer ici, c'est tout* ». Cette incertitude lui fait préférer le système pénal des majeurs qui, au moins, lui permettrait de se « *sentir plus à l'aise parce que je sais combien de temps je vais faire, je sais que je vais sortir, telle date, tel jour et voilà. Alors qu'ici, on ne sait pas, on est là comme ça et peut-être qu'on va passer un an ici* », « *je ne peux pas supporter ça* », ajoute-il.

« *On dirait qu'on est des gamins ici, je préfère rester en prison un mois au lieu de rester là. (...) Ici c'est jouer avec le corps des gens. Vous me mettez à Forest un mois ou Saint-Gilles un mois, je sais bien que ce n'est pas facile là-bas aussi mais au moins je ne serai pas tout seul. (...) Je préfère rester un mois en prison, où il y a des visites trois fois par semaine. Ici, on a une visite qu'une fois par semaine... C'est lourd, ça craint* » (Vladim).

« *Jouer avec le corps des gens* » ou jouer avec « *leurs nerfs* », ce commentaire formulé par Jackson converge avec d'autres discours de jeunes. Ne pas savoir combien de temps ils seront placés devient très angoissant pour certains. Devant ce type d'incertitude, une jeune fille, Kenza, raconte qu'elle a « *subi une dépression* ». Placée en IPPJ dans l'attente de son jugement, et craignant perpétuellement d'être « *dessaisie* », elle ne fait « *qu'attendre que le temps passe* ». Pour des raisons différentes, Jules annonce aussi qu'il ne pourra « *plus jamais subir* » l'atroce sentiment de « *perdre des mois de sa vie* » : « *loin de sa copine* ».

Le sentiment d'étouffement de Vladim le pousse, explique-t-il, à adopter des comportements agressifs qu'il n'avait pas avant. D'après lui, il arrive que d'autres jeunes qui partagent ce même ressenti se mettent à « *pleurer comme ça d'un coup* », à tel point même qu'« *il y en a qui risquent à la fin, tellement qu'ils en ont marre, de tuer quelqu'un* ». Johnny pressent, lui aussi, que « *ça va finir mal* » : « *On s'y plie [à l'enfermement] mais il y a un jour où des jeunes ne s'y plieront pas et ils vont péter un câble et ça va finir mal* ».

2.2 Un règlement rigide qui infantilise

Gianni dénonce le fait d'être infantilisé en IPPJ : *« on décide et on prend toujours des décisions à notre place »*. Sylvie raconte qu'elle *« n'aime pas »* l'organisation routinière et minutée de l'IPPJ : *« il y a quelque chose de trop réglé ici. On sait qu'on se lève à telle heure, qu'on fait ça à telle heure. On fait toujours les mêmes choses aux mêmes heures »*. Commencer sa journée en connaissant tout son programme *« à l'avance »* et en étant obligée *« de manger à midi et demi pile »* ne semble pas lui convenir du tout. Par ailleurs, Sylvie ne comprend pas le fait que les filles se voient contraintes d'adopter une certaine manière de s'habiller et pas une autre :

« Ce qui y a aussi, c'est qu'ici il y a une manière de s'habiller qui est complètement différente de l'extérieur. Ici, si j'ai envie de me mettre en training avec le training dans mes chaussettes ben je ne peux pas. Je m'habille classique mais si je veux mettre des talons ici, ben je ne peux pas. Pourtant j'aime bien être en talons ».

Angelo voudrait pouvoir retourner dans la rue où là au moins il se sentait libre *« car il n'y a pas énormément de règles, on fait un peu ce qu'on veut »* et où, contrairement à l'IPPJ, *« il n'y a personne derrière nous pour dire que c'est l'heure de passer à table ou pour donner l'autorisation d'aller aux toilettes »*.

A son tour, Magdalena rejette l'autorité *« rigide »* instaurée dans son institution. Comme Sylvie elle ne comprend pas ce qui justifie cette discipline. La jeune fille estime qu'être obligée de tout *« suivre à la lettre »* et ne devoir qu'*« obéir aux ordres »*, *« ce n'est pas éduquer »*. *« Ce n'est pas la vie »*, répète-t-elle à plusieurs reprises dans son témoignage.

Ce besoin d'air, l'impression d'être infantilisés et d'être soumis à une routine perpétuelle conduisent certains jeunes à prendre la poudre d'escampette et à fuguer de l'IPPJ. C'est ce que Maria a décidé de faire en apprenant qu'après 6 mois de placement, sa mesure était prolongée. Elle s'est rendue chez son petit copain qui avait déjà *« un appartement et une situation »*. Si les jeunes ne parlent pas beaucoup de leur fugue dans les Carnets de Route, soit qu'elle s'est soldée par un échec et un retour dans l'institution, soit qu'elle s'est *« mal »* passée, relevons le témoignage d'Inès qui raconte avoir retiré de sa fugue des *« réponses »* à ce qu'elle cherchait :

« J'ai eu beaucoup de réponses à mes fugues, beaucoup de choses qui m'ont choqué, beaucoup de choses qui m'ont appris des choses, parce que quand même la fugue, ça m'a appris quelque chose, je ne dis pas que c'est bien, mais je l'ai fait quelques fois et franchement, ça m'a donné des réponses à quelque chose ».

Si Vincenzo estime qu'il est parfois *« normal d'écarter les délinquants de la société »*, il pense néanmoins qu'il y a en IPPJ *« des règles inutiles »* et *« des choses qui devraient*

changer pour nous rendre un peu plus heureux ». Les chiffres qu'il dit avoir lus et qu'il cite de mémoire confirme à ses yeux le fait que l'IPPJ ne « fonctionne pas vraiment parfaitement » puisque « 10 % des jeunes réussissent mais 90% des jeunes en IPPJ ne s'en sortent pas, retombent dans la prison, continuent des consommations de drogues, et vont plus loin... ».

2.3 Le placement qui soigne, une chance à saisir

Certains jeunes et en grande majorité des jeunes filles ayant séjourné à Saint-Servais, considèrent que l'enfermement est une mesure « juste », qu'ils méritent. Réalisant que s'ils continuent « les bêtises ou des plus grosses conneries », ils seront dessaisis, « mis au trou » où ils vont « finir », certains d'entre eux estiment que l'IPPJ « ce n'est pas grand-chose » et qu'« ici, au moins, c'est pour aider les jeunes » (Diego).

« Franchement, ça fait vraiment du bien d'être ici parce qu'on repense à toutes les conneries qu'on a faites, qu'on a pu faire, et on se dit qu'à un moment il faut stopper, pour ne plus se retrouver ici quoi » (Anna).

Une des adolescentes est d'ailleurs remontée contre « ceux qui disent qu'ils purgent quand ils sont ici » car « justement », souligne-t-elle, « on ne purge pas, on est ici pour qu'ils nous aident ». Aziza décrit les représentations qu'elle avait de l'IPPJ avant d'y être placée et explique pourquoi celles-ci ont changé en cours de placement : « avant de connaître, je me disais que c'était une prison, que c'était seulement les délinquants qui allaient là. Puis en y étant vraiment, je me dis que ce n'est pas une prison, c'est un endroit d'où l'on peut repartir à zéro ». Elle explique que, contrairement à la prison, « les éducateurs ne sont pas là juste pour ouvrir les portes, ils sont là pour nous apprendre à parler poliment, puis on va à l'école, on fait des activités, donc ce n'est pas une prison ».

Comme elle, au fil de son placement, Myriam a changé son jugement sur l'IPPJ :

« Au début, je ne voyais pas ce qu'on m'offrait ici, les capacités qui m'étaient présentées et offertes ici, d'un certain point de vue, je ne voyais pas tout ce qu'on me proposait, j'avais dans la tête une seule idée, une seule envie : partir. En voulant partir, je ne voyais pas que les gens voulaient m'aider. (...) Maintenant, j'ai compris que l'IPPJ peut m'aider et maintenant j'ai décidé de m'accrocher ».

Si Myriam a décidé de « s'accrocher », c'est parce qu'elle fait partie des jeunes qui voient dans l'IPPJ une chance pour s'en sortir dans la vie ou, à tout le moins, une chance pour se sortir des problèmes. D'autres jeunes ont le même sentiment et considèrent leur passage en IPPJ comme une « aide » ou comme « un temps d'apprentissage ». Parfois virulent à l'égard des éducateurs, Sergei sent néanmoins que

son placement lui a permis de se renforcer : *« après un passage ici, en tout cas, je pense bien qu'on peut vraiment éviter les problèmes au dehors parce qu'ici, on apprend beaucoup de choses au fur et à mesure du temps »*. L'apprentissage dont ce jeune parle concerne tant les formations, les activités et les sorties de découverte qui sont proposées que la possibilité d'avoir au sein de l'institution des personnes qui l'ont suivi et qui lui ont permis d'en apprendre un peu plus sur son propre fonctionnement pour mieux *« se gérer »*. Kimberley exprime très clairement ce double apport de l'IPPJ :

« En étant ici j'ai appris beaucoup de choses. (...) On a des activités, on visite des trucs que je n'ai jamais été visiter, comme l'abbaye de Floreffe par exemple (...). Et puis ça me permet de découvrir des choses en moi que je n'étais pas capable de découvrir ».

La jeune fille a tellement aimé découvrir ces *« nouvelles choses »* qu'elle ressent même un certain bien-être à rester en IPPJ : *« je trouve qu'on n'est pas mal non plus »* ajoute-t-elle.

Plusieurs jeunes apprécient surtout l'aide personnalisée qui leur est offerte, en particulier au niveau scolaire. Ainsi, Anna explique que contrairement à l'école où *« on ne voit pas nos difficultés »* et où *« ce n'est pas vraiment encadré »*, les formateurs de l'IPPJ *« sont à chaque fois là pour nous »*. En cas de retard scolaire, elle sait qu'elle peut compter sur leur présence, qu'ils *« vont faire attention à nous »* et qu'ils ne *« nous lâchent pas »*. Un garçon raconte qu'il s'est également *« toujours senti soutenu »* dans son orientation pour pouvoir *« se lancer dans ce qui me plait »*. Comparé à l'extérieur où il n'a pas non plus l'impression d'avoir été bien soutenu, cet accompagnement lui paraît être *« un gros point positif de l'IPPJ »* : *« ça nous aide vraiment à démarrer quelque chose. (...) On a accès à beaucoup de formations et ça pourrait nous lancer sur quelque chose qu'on aime vraiment quoi. Tandis qu'il y en a d'autres à l'extérieur qui n'ont pas ça et c'est dommage »* (Medhi). Dans le même sens, Justine a pu commencer, grâce à l'encadrement de l'institution, *« un nouveau projet qui tient la route »*. Quentin, de son côté, explique qu'il a pu s'inscrire en formation et trouver un patron grâce à l'IPPJ, *« parce quand on parle ici, ils nous aident »*.

Lieu de rémission ou de retraite, le passage en IPPJ offre, aux yeux de ces jeunes, la possibilité *« même si on a fait des gaffes pendant notre vie »*, de *« se dire qu'on va y arriver, et qu'on ne doit pas baisser les bras »* (Aïcha).

Les questionnements des professionnels

Les témoignages des jeunes que nous venons d'exposer permettent de mieux comprendre les raisons pour lesquelles certains d'entre eux refusent d'« être vrais » avec les intervenants en IPPJ. Partant de ces révélations, les focus groupes ont été l'occasion pour les intervenants d'échanger leurs expériences à propos des problématiques du « conformisme » et de l'aide contrainte face auxquelles ils sont confrontés quotidiennement. Au-delà des constats établis par l'ensemble des professionnels, nous verrons que la question de l'ambivalence des rapports de confiance peut faire débat, nous laissant aussi entrevoir les issues que les professionnels choisissent parfois de prendre.

1. La règle du jeu et les jeux de rôles

Quel que soit leur nombre d'années d'expérience et l'IPPJ dans laquelle ils travaillent, les intervenants constatent bien que de nombreux jeunes adoptent au cours de leur placement des « *comportements de façade* » ou des attitudes qu'ils qualifient de « *conformistes* ». Ils observent de la part des jeunes l'adoption de « *mécanismes de défense* » qu'ils regroupent sous le vocable, eux aussi, de « *double face* ».

Certains intervenants expliquent ainsi que si les jeunes « *comprennent la décision du juge de les placer parce qu'ils ont commis des faits graves* », ils ne comprennent pas, en revanche, « *en quoi le placement peut les aider* ». L'IPPJ n'est pas la prison, explique un éducateur ; « *or pour les jeunes, c'est la purge. Mais seulement à l'IPPJ, il faut être coopérant, ce n'est pas la prison, il y a des milliers d'activités tout le temps* ». C'est justement parce que leur participation et leur motivation sont demandées, voire exigées par les équipes pluridisciplinaires mandatées, « *qu'au final ils se conforment à un système auquel ils n'adhèrent pas pour faire plaisir à des équipes parce qu'ils savent que ce sont des équipes qui représentent l'instance extérieure* ».

Un intervenant approfondit l'explication qu'il donne à l'adoption de ce type de réactions. Il pointe « *la rigidité inflexible du système* » dans laquelle existent des rapports de hiérarchie importants entre, notamment, les jeunes et les intervenants qui ne permettent pas aux premiers « *de discuter, d'émettre leur avis* », et, finalement, d'être eux-mêmes. Cette rigidité se retrouverait dans toutes les étapes de leur parcours

délinquant, au cours duquel ils se situent toujours « en décalage » avec la norme imposée. Cet intervenant explique :

« Bien souvent, il y a un rapport de hiérarchie pour eux : nous, on travaille avec eux en tant qu'éducateurs mais on est au même niveau que leur professeur peut-être, et à l'extérieur, au-dessus il y a la direction, et puis au-dessus, puisqu'ils sont dans un parcours délinquant, il y a le juge, le délégué, la police. Pour eux, moi, j'ai vraiment l'impression qu'il y a un décalage entre une psychorigidité du système et le jeune qui n'est pas d'accord avec ce qui est demandé ; et pour être en accord avec ce qui est demandé, parce qu'il sait que c'est la seule échappatoire, on en arrive au conformisme ».

Cet éducateur estime donc qu'il existe un paradoxe dans le reproche qu'on fait aux jeunes qui se comportent de manière conforme à ce qu'on exige d'eux : « on leur demande de se plier à un règlement, et l'expression est bien faite, ils doivent se plier, parce qu'ils n'y adhèrent pas justement ». L'expression de ce paradoxe entre ce qui est demandé aux jeunes (être spontanément conforme) et ce qui leur est reproché (jouer à être conforme) est approuvée par d'autres intervenants : « les institutions qui sont faites pour les jeunes prennent relativement peu en considération ce que sont les jeunes »...

Dans les discussions, l'incertitude de la durée de prise en charge dans certaines sections apparaît comme un autre facteur qui peut venir expliquer les raisons pour lesquelles de nombreux jeunes mettent en place des stratégies de « double face ». Un éducateur ayant travaillé d'abord en section « d'observation et d'évaluation » où la durée de la prise en charge est d'un mois maximum, puis en section « éducation » où la durée de prise en charge est beaucoup plus longue et moins prévisible (trois mois renouvelable d'abord puis renouvelable de mois en mois), a souligné la différence de comportement des jeunes entre ces deux sections :

« En section observation, le jeune reste un mois, et que le comportement soit positif ou négatif, il sera dehors. En section éducation par contre, on voit qu'après quelques mois les jeunes se plient au règlement. Vu le système de cotation actuel, le jeune peut se dire 'j'ai mis en échec plusieurs semaines et si je veux sortir, si je veux revoir ma famille, je dois me plier au règlement. Je ne l'accepte pas, mais j'ai compris que je devais m'écraser ' ».

Certains éducateurs avouent aussi ne pas toujours savoir comment interpréter cette adhésion au règlement :

« Soit on se dit que le jeune a compris qu'il y a des règles, qu'il a réfléchi, soit c'est que le jeune qui a envie de sortir comprend que le meilleur moyen pour y arriver c'est de dire oui aux adultes ».

Par ailleurs, les attitudes de conformisme semblent également induites par les difficultés de gestion d'un groupe qui s'imposent aux intervenants. Puisque le travail collectif constitue une part importante du travail réalisé en institution, les éducateurs ne peuvent pas « *se permettre de tolérer un groupe de 12 personnalités complètement différentes, en inadéquation et qui risquent de créer des conflits* ». Le bon déroulement des activités se fait donc bien souvent à la condition pour les jeunes « *de rester dans le rang* » et pour les éducateurs « *de ne pas laisser de place aux débordements de personnalités, débordements qui seront alors tout de suite sanctionnés* ».

En outre, pour un des intervenants, le problème du conformisme des jeunes doit être posé au regard du comportement des professionnels eux-mêmes. D'après lui, la capacité de l'institution, et donc des équipes, à accepter les différences n'est jamais remise en question. C'est, en revanche, la personnalité des jeunes qui fait l'objet de reproches. Ce fonctionnement institutionnel de groupe empêche donc certains jeunes d'être « *eux-mêmes* » :

« C'est une question difficile pour nous, acteurs institutionnels, parce qu'il y a la gestion de groupe et on va difficilement accepter que certains ne se plient pas au règlement, et donc ce sera plus relu et vu en regard de la problématique des jeunes plutôt que de la capacité de l'équipe dans son ensemble à savoir accepter une autre manière de fonctionner en société (...) et à pouvoir permettre à ces adolescents de se montrer un tant soit peu authentiques sur la manière dont ils fonctionnent en société ».

Aux yeux de certains, la rupture radicale que de nombreux jeunes vivent entre leur placement et la vie qu'ils ont connue à l'extérieur est un autre élément permettant de comprendre le jeu de « *double face* » auquel ces derniers se livrent. Avant leur placement, plusieurs jeunes ont fait l'expérience d'une certaine liberté ou, en tout cas, d'une absence de règles et d'une vie dans laquelle ils étaient « *quasiment ou complètement livrés à eux-mêmes* ». Arrivés en IPPJ, « *on leur demande d'être dépendants d'adultes qui ne sont pas leurs parents, qui sont pourtant les êtres les plus légitimes à avoir de l'autorité sur eux* ». A 15 ans, « *le jeune en autogestion qui croyait pourtant qu'il était maître de sa vie* » se retrouve ainsi pris en charge par une équipe composée d'un assistant social, d'un psychologue, d'éducateurs, de formateurs, de surveillants, de directeurs. Cette rupture donne parfois aux jeunes « *le sentiment d'être infantilisés* », « *alors qu'ils sont juste remis à leur âge* », souligne un des éducateurs.

« Les jeunes livrés à eux-mêmes ont pris goût à l'autonomie qu'on casse quand ils arrivent chez nous. Ils perdent donc un peu plus leur situation qu'ils n'avaient déjà plus en main ».

Une autre intervenant évoque également les difficultés que les jeunes qu'ils côtoient paraissent rencontrer quand il s'agit de faire confiance à un adulte et, qui plus est,

lorsque ce même « *adulte prend du même coup des décisions pour eux* ». Dans ce contexte, le développement de stratégies de résistance, notamment via une attitude de conformisme, est, à ses yeux, compréhensible :

« C'est très interpellant ça pour moi, ce sont des jeunes qui arrivent chez nous et qui croient savoir et qui croient même qu'on se trompe en sachant à leur place. Et je peux comprendre aussi ce grand décalage ».

Pour les participants aux focus groupes, les jeux de « *double face* » mis en place par les jeunes peuvent encore se comprendre au regard des normes générées par le cadre institutionnel. L'ensemble des intervenants s'est accordé pour dire qu'il est d'autant plus difficile pour les jeunes placés de trouver la juste mesure entre adhésion à la norme et conformisme de façade, lorsque même les professionnels « *avec 10, 15 ans de plus qu'eux ne trouvent pas de réponse non plus* ». Finalement, le plus regrettable dans ce « jeu », induit par le règlement, est que le travail accompli par les équipes ne permet pas toujours au jeune de sortir de l'IPPJ plus « *allégé* » ou « *soulagé* ». Puisqu'il « *n'y a pas de réelle motivation à l'intérieur (...), le jeune va retrouver son naturel, et au galop, à l'extérieur* ».

Dans ce paradoxe intrinsèque à l'aide contrainte, les éducateurs soulignent qu'il est par ailleurs intéressant, et à la fois déconcertant, de voir à quelle vitesse certains jeunes s'adaptent et s'approprient leur rôle de jeunes « conformes » et laisse glisser l'intervention sur leur carapace :

« Il y a une telle intériorisation des règles institutionnelles à tel point que j'ai l'impression d'avoir plus de difficultés qu'eux par rapport à certaines choses (...) Quand on a un jeune pendant 6 mois, 9 mois, 1 an, on peut se demander si on a vraiment su travailler. J'ai l'impression qu'on travaille en surface, mais on ne travaille pas en profondeur. Le jeune sort avec son paquet comme il est entré avec son paquet ».

La question du conformisme a fortement mobilisé le focus groupe. Les éducateurs, se montrant clairvoyants à propos des « jeux de rôle » qui sont les conséquences des règles instituées et du poids d'un système qui pèse sur les jeunes et sur eux, ont enchaîné cette discussion avec la thématique de la confiance comme ressort de la relation éducative.

2. Autour de la confiance et de la confiance

Mandatées par la justice, les équipes des IPPJ disposent dans la plupart des cas, et dès le départ, de très nombreuses informations concernant le parcours des jeunes pris en charge. Les équipes doivent également nourrir le dossier et transmettre aux juges les informations nouvelles collectées en cours de placement. Cette mission entraîne *de facto*, pour plusieurs professionnels, un biais dans la relation éducative :

« Il y a la confiance qui est biaisée puisqu'ils savent qu'il y a un rapport au juge, ils savent qu'il y a le secret professionnel partagé. Il y a un contrôle du contenu de leur week-end, par exemple. Mais comme ils savent qu'il peut y avoir un resserrage de vis, il vaut mieux pour eux ne pas trop en dire sur leur week-end. On retombe alors dans le conformisme, dans le jeu de double face ».

Aux contraintes inhérentes à cette mission d'évaluation viennent s'ajouter celles liées au principe du secret professionnel partagé. Aux yeux de plusieurs intervenants, ces contraintes peuvent contribuer à fixer les jeunes dans des attitudes conformistes peu propices à la pénétration éducative et à la transformation voulue par la logique protectionnelle. Voyons comment les intervenants autour de la table ont débattu de ces épineuses questions.

2.1 Le flou du secret partagé

Durant le temps de l'enfermement, les professionnels doivent travailler à instaurer une relation éducative avec les jeunes. On l'a compris, les jeux de « *double face* » maintes fois décriés par les uns et les autres viennent freiner la construction d'une relation de confiance entre les deux acteurs. La difficulté d'instaurer cette relation éducative basée sur la confiance a été mise en lien avec le principe du « *secret partagé* »³³ qui, tel que mobilisé dans les pratiques institutionnelles, tend à réduire les possibilités de confiance.

Comme les focus groupes l'ont montré, la réalité que recouvre ce principe du secret partagé s'avère parfois complexe et souvent sujet à interprétations divergentes. La question délicate a donc été posée de savoir si, dans le cadre d'une relation de

³³Le secret professionnel interdit aux intervenants de divulguer « *tout renseignement de nature personnelle, médicale, familiale, scolaire, professionnelle, sociale, économique, ethnique, religieuse, philosophique relatif à un bénéficiaire de l'aide* », sauf si « *cette communication est rendue nécessaire par les objectifs de l'aide dispensée et si elle est portée préalablement à la connaissance du bénéficiaire* » (article 7 al. 1^{er} du Code de déontologie de l'Aide à la Jeunesse). Dans ce dernier cas de figure, les intervenants sont soumis donc au principe du secret professionnel partagé, qui lie des intervenants partageant en outre la même mission à l'égard du bénéficiaire concerné. Voy. Avis 123/10, <http://www.deontologie.cfwb.be/index.php?id=3444>

confiance entre un éducateur et un jeune où le jeune se confie un peu plus à son éducateur qui reste mandaté, ce dernier « *peut taire certaines choses et dire d'autres choses* », autrement dit, s'il est possible pour les intervenants de « *faire des tris* » ou de « *se boucher les oreilles* » ou « *de donner la garantie de ne pas parler* » ou de « *laisser le jeune avec son paquet* » en lui expliquant qu'il vaut mieux qu'il ne se confie pas car l'intervenant se doit de tout partager avec l'équipe.

Ce que les intervenants entendent par « *secret partagé* » et les pratiques qu'ils mettent en place en conséquence se sont révélés assez diversifiés.

Ainsi, un premier intervenant a expliqué qu'il choisit, en toutes circonstances, « *la transparence* » en informant d'emblée le jeune qui voudrait se confier qu'il est prêt à l'écouter mais que son travail consiste, quoiqu'il en soit, à renvoyer à ses collègues les « *secrets* » appris :

« Il est impensable de rester avec ça (...) de garder sur sa conscience quelque chose d'important dans le placement du jeune. C'est donc, dans cette situation, au jeune de voir si c'est dans son intérêt de raconter des choses, sachant que c'est aussi dans son intérêt que je [l'éducateur] vais en parler avec les collègues pour faire évoluer son placement ».

Un deuxième intervenant explique, lui, souvent « *faire le tri* » dans les informations qui lui sont confiées par les jeunes. Dans sa pratique, il prévient aussi d'emblée le jeune que ce qu'il veut lui révéler, et « *qui concerne soit le projet de sortie, soit les faits qui l'ont amené ici* », sera « *relayé parce qu'on est en secret partagé* ». En revanche, explique-t-il, « *je dis aussi clairement à ce jeune qu'il y a des secrets que je peux garder pour moi* ». Il donne l'exemple d'un jeune qu'il accompagnait dans une recherche de job :

« parce qu'il avait volé un pull dans un grand magasin il y a de ça plusieurs années, il ne pouvait pas chercher un job dans ce même magasin près de chez lui, il me l'annonce mais (...) c'est un fait qui n'a pas d'importance par rapport à l'ordonnance mais qui peut avoir de lourdes conséquences dans le projet du jeune par exemple ».

D'après un troisième intervenant, il s'agit surtout de « *responsabiliser les jeunes par rapport à ce secret* ». Il explique accepter de garder « *une certaine confidentialité* », à la condition « *que le jeune puisse faire état de ce qu'il me dit en entretien à d'autres personnes que moi parce que je ne peux pas être le seul en possession de ce qu'il me dit* ».

Si les modalités d'interprétation et d'application du secret partagé apparaissent donc diverses, l'ensemble du groupe se dit au courant de l'obligation légale de relayer à l'équipe et au juge tout « *secret* », sans exception, concernant une affaire de mœurs. Dans le même ordre d'idées, il ressort que les secrets « *lourds* », sans pouvoir vraiment cerner ce que recouvre cette notion de « *lourdeur* », doivent également être

partagés en équipe ; « *c'est notre devoir de les partager* » estime un des intervenants. Les cas de révélations d'abus sexuels, concernant bien souvent des jeunes accusés eux-mêmes d'abus, sont avancés comme exemple. En révélant ce type de secret, le jeune se met dans une situation très complexe, « *c'est une bombe qu'il balance* » :

« Dans la majorité des cas, les affaires de mœurs se règlent en interne, dans la famille tout le monde est au courant et ce n'est jamais passé au niveau légal. Donc le jeune est ennuyé parce qu'il a quelque chose à dire, parce qu'il sait que vous allez le prendre en compte autrement que sous forme de tabou mais en même temps s'il vous le dit, il sait qu'il est en train de se griller la porte de sortie vers un retour en famille. Il a besoin de vous le dire, mais s'il vous le dit, il met tout son projet à mal ».

Le cas particulier des « *abuseurs abusés* » reflète toute la difficulté des conséquences qui sont issues du principe du secret partagé, tant pour les jeunes que pour les intervenants. D'une part, le jeune sait qu'il risque d'entraîner sa famille dans la spirale judiciaire, et, d'autre part, ces révélations mettent tous les membres équipes « *dans une drôle de situation un peu paradoxale puisqu'on demande enfin de compte au jeune de se responsabiliser par rapport au délit commis, qui est bien souvent sexuel* » et qui est aussi ce qu'il a lui-même subi dans son milieu très proche.

2.2 Pouvoir, résistance et démystification de la confiance

Comme le disent certains jeunes participants des Carnets de Route, la mission d'évaluation et de surveillance des intervenants les conduit à observer sans cesse les jeunes. En retour, ceux qui sont scrupuleusement observés mettent en place des stratégies de résistance et de tentative d'inversion des rapports de pouvoir. En dépit des interdictions donc, les jeunes enfermés échangent entre eux et tentent de « *capter des petites informations même minimales autour des travailleurs qui les entourent* ».

Un des éducateurs s'interroge sur cette nécessité pour les jeunes placés de se constituer à leur tour des « *savoirs* » sur les personnes qui les encadrent :

« On se rend compte que les gamins savent beaucoup trop de choses. Par exemple, ils connaissent tous les horaires des éducateurs. Ils savent quel éducateur travaille et quand. Je ne sais même pas si je travaille vendredi et, eux, ils savent me dire si je travaille ce jour-là ! En quoi est-ce intéressant pour eux ? ».

A ces questionnements, un autre intervenant répond que les jeunes se trouvent quotidiennement face à des équipes qui ont « *accès à leur dossier, à leur intimité, qui*

téléphonent à leur parents, qui contrôlent leur ticket de bus pour voir si ils l'ont pris à l'heure, etc. ». Et face à ce contrôle total, « aussi énorme et surréaliste », auquel les jeunes sont soumis, il lui paraît « normal » que ces derniers éprouvent l'« envie de se défendre en connaissant des choses sur les personnes qui savent tout sur eux » :

« Oui, ils veulent savoir... Je peux comprendre ça aussi, d'être face à quelqu'un qui connaît tout de votre vie alors que vous ne connaissez que son prénom, et qu'en plus, vous devez instaurer une relation de confiance.. ! On a leur intimité dans les mains et on s'en sert pour travailler avec eux, même s'ils ne sont pas toujours conscients que c'est à bon escient qu'on va s'en servir ».

Pour ce professionnel, le doute ressenti par les jeunes face à ces intervenants qui possèdent une multitude d'informations sur eux peut se voir renforcé lorsqu'ils se rendent compte que « *chacun de leurs actes ou de leurs discours peut, à un moment donné, leur revenir à la figure alors qu'ils ne s'y attendent pas du tout et alors qu'on était justement dans un rapport de confiance où l'on se permet de dire des choses* ».

Un autre intervenant pointe, en outre, la nécessité pour ces adolescents de trouver un moyen « *de jouer, de passer le temps et de créer des histoires*», bref, d'instaurer de manière imaginaire des « *relations horizontales* » dans cet univers où les relations restent entièrement « *verticales* ».

Dépassant ainsi la question de savoir si le fait d'« *accumuler des petits savoirs sur les intervenants* » constitue pour ces jeunes des « *repères* » ou des formes de « *pouvoir* », et en se mettant d'accord sur le fait qu'il existe parfois des jeunes qui utilisent de manière « *perverse* » ces informations, les professionnels se sont surtout entendus sur le fait que ces stratégies de contre-pouvoir et d'inversion (très relatives) des rapports de force étaient fondamentalement le résultat « *des effets institutionnels d'une vie collective et obligée* ».

Compte tenu de tout ce qui a été dit par les intervenants à propos du déséquilibre des « *savoirs* » entre les jeunes et eux, il est finalement ressorti des discussions que la notion de « *confiance* » mise en avant dans la relation éducative protectionnelle peut –et, peut-être, doit- être fortement relativisée :

« On se situe plus dans des rapports de méfiance vis-à-vis de cette population et c'est mutuel. Cette confiance vient d'un rapport de contrainte et donc faire naître cette relation de confiance d'un contexte contraint me paraît compliqué ».

Pour un des intervenants, « *les relations sont un peu perverties* » puisque les jeunes ne peuvent pas faire autrement que de considérer « *très linéairement* » les intervenants sociaux comme le « *bras armé* » du magistrat, qui ne seraient là « *que pour ramener des constats négatifs* ». En effet, l'intervenant explique qu'« *au vu de leur histoire ou de la*

relation avec leur parents, il est très compliqué pour ces jeunes de devoir faire confiance à un adulte » et, qui plus est, « d'avoir confiance à l'égard d'un intervenant qui risque de se montrer intrusif ».

Pour plusieurs des participants aux focus groupe, il s'agit dès lors d'être plus au clair par rapport à cette notion de confiance. Réfléchir à cette finalité d'une relation de confiance en verbalisant notamment le caractère « méfiant » des rapports entre jeunes et intervenants permettrait, à leurs yeux, de clarifier la mission des professionnels en IPPJ et d'affronter davantage les difficultés inhérentes à l'aide contrainte.

3. Et ce qui se passe en coulisses...

Parallèlement, la présentation de quelques extraits de discours de jeunes lors des focus groupes a été l'occasion pour les professionnels de « dévoiler », à leur tour, certaines pratiques informelles qui leur permettent d'instaurer des liens plus « authentiques » avec les jeunes pris en charge. Lorsque les barrières rigides du cadre de l'institution tombent ou se font oublier, les jeunes comme les professionnels semblent s'autoriser à se livrer un peu plus les uns aux autres.

Les pratiques exposées par les participants laissent ainsi entrevoir qu'une grande partie du travail éducatif se réalise, en réalité, « en dehors du fonctionnement classique, normal de la section ». Les témoignages des intervenants confirment que c'est « en marge du projet institutionnel » que le jeune a véritablement la possibilité de « s'ouvrir ». Hors des cadres institutionnels, la relation entre un jeune et son éducateur aurait donc plus de chances de se développer, comme le relate cet intervenant :

« Je ne dirais pas que le travail en centre est inutile mais il est là pour poser un cadre qui nous permet en fait d'avoir des soupapes qui, elles, sont en marge. On leur permet d'être dans un cadre et d'avoir des soupapes plus positives que celles qu'ils ont à l'extérieur ».

Un des éducateurs constate que « arrivés entre les murs de l'institution, les jeunes regardent les portes et les fenêtres ». Cette observation l'amène à faire un parallèle entre le placement et la réalité : « de la même manière qu'un individu 'normal' a besoin de temps de décompression, on doit pouvoir offrir aux jeunes enfermés des moments où ils peuvent aussi profiter, loin du stress de la vie en IPPJ ». Il s'agit alors de trouver « un équilibre » et de déceler, « en creux des contraintes du cadre », des soupapes. C'est donc, selon lui, à la condition que l'intervenant ait la possibilité de « baisser les barrières » que le jeune « s'ouvrira » et qu'un travail éducatif pourra commencer.

Les manières de « provoquer » ou de laisser venir ces occasions de « baisser la garde » sont diverses. Ainsi, d'après un des intervenants présents au focus groupe, les sorties sont bel et bien de ces occasions qui permettent aux jeunes et aux professionnels de se « découvrir » et de se montrer parfois très différents de ce qu'ils sont dans l'enceinte de l'IPPJ :

« Les jeunes nous racontent souvent que les éducateurs ne sont pas les mêmes dedans que dehors. Il y a un éducateur qui est très cadrant dedans et les jeunes ne veulent pas aller en sortie avec lui. Finalement, ils reviennent en disant que 'c'était génial, parce qu'en fait dehors il est cool' ».

En parallèle, les activités comme le « dropping », les sorties ponctuelles, les camps, etc., donnent la possibilité aux éducateurs aussi « d'avoir un autre visage du jeune (...) Même si ce n'est pas vraiment considéré comme du travail ».

Plusieurs intervenants ont donc particulièrement insisté sur l'importance de ces « moments privilégiés » parce qu'ils permettent « d'avoir un contact différent », tout en pouvant se dérouler « dehors » comme « dedans ». A l'intérieur des murs, « ce sont surtout des moments d'échanges, le jeune se sent mal en rentrant de week-end par exemple, on a l'occasion de faire de l'individuel à ce moment-là et c'est peut-être un moment où il va être plus authentique parce qu'il aura besoin là de lâcher la pression ».

Un autre éducateur évoque ces moments privilégiés et raconte qu'il a senti les barrières tomber lorsqu'au retour de l'école, un après-midi, il s'est aperçu avec étonnement que la plupart des filles de sa section ne savait pas lire l'heure et qu'il a choisi de prendre un moment pour leur expliquer :

« Là, elles sont contentes de ce qu'on leur apprend, je leur ai dit que je leur apprenais ça pour qu'elles ne soient pas honteuses quand on leur demande l'heure en rue, parce qu'elles ont toutes de belles Ice Watch, mais il n'y a aucune qui sait la lire ! »

A ce moment-là, continue-t-il, « les barrières tombent, le manque d'éducation ou de culture n'est plus un problème » et les jeunes se livrent un peu plus en expliquant pourquoi on ne leur pas appris, ou en dévoilant d'autres choses qu'elles ne savent pas faire et qu'elles voudraient savoir. Pour lui, il paraît plus difficile de « provoquer » ces moments d' « authenticité » :

« Ces moments privilégiés, c'est de temps en temps, quand le jeune le veut bien, et quand l'occasion s'y prête. Il y a tellement de conditions qui rentrent en compte ».

Parmi les intervenants, une des éducatrices a également fait part de son expérience de moments privilégiés à la marge du fonctionnement institutionnel quotidien. Tout

au long de son carrière professionnelle avec les jeunes en IPPJ, elle a constaté que c'est surtout « *lors d'activités qui ne sont pas obligatoires, qui peuvent être des projets à long terme ou plus ponctuels, mais où les jeunes s'inscrivent de manière volontaire* » qu'elle a vraiment pu voir « *la capacité des jeunes à s'ouvrir, à s'investir, à demander des choses* ».

La suite des débats a amené les intervenants à échanger également sur leur capacité à se montrer, à leur tour, tels qu'ils sont et à se dévoiler quelque peu auprès des jeunes. Pour certains, ce « *don de soi* » ou ce « *dévoilement* » n'est pas « *quelque chose d'évident* » puisque se pose toujours la question des limites : « *Qu'est-ce qu'on dit ? Jusqu'où on va ? Qu'est-ce qu'on donne de soi ?* »...

Là aussi, les positions sont apparues quelque peu divergentes : les intervenants se montrant relativement ouverts ou hermétiques au « *dévoilement* ». Certains utilisent davantage cette réduction de la distance éducative et disent se rendre compte que cette pratique qui, à leurs yeux, est une preuve « *du respect et de l'intérêt qu'on peut porter aux jeunes* » a aussi une fonction de « *réassurance* » :

« Ce qui intrigue les jeunes, par exemple, c'est de savoir si on a des enfants. Et de savoir comment on fait avec eux. Et ça les rassure de savoir, même si c'est à des âges différents que nos propres enfants, qu'ils peuvent aussi rencontrer les mêmes difficultés qu'eux. Ça les rattache à un peu de normalité en fait parce qu'ils considèrent que nos enfants à nous sont normaux ».

Lors d'une visite en famille une éducatrice a pu constater que ce dévoilement rassurait également les parents et contribuait à humaniser la relation :

« J'ai avoué à la mère d'un des jeunes placés que, de mon côté, j'avais aussi éprouvé d'importantes difficultés à gérer mon fils qui ramait. Je lui ai dit que mon fils avait doublé, triplé, que ça me rendait dingue, elle me dit 'ahh oui ? Votre fils ? Ah bon ?', et puis elle m'a demandé s'il était allé en IPPJ, je lui ai dit que non, mais qu'il aurait pu. Ils aiment bien notre vie normale, ça les rassure ».

Suite à ces « *révélations* », d'autres intervenants ont confirmé qu'en tant qu'éducateurs, « *il faut tenter d'être vrai* ». « *Etre soi-même* » ne comporte pas spécialement de grands risques mais « *donner des nouvelles sur sa vie privée* » permet parfois « *de changer le niveau de la relation* ».

Si d'autres ont, *a contrario*, fait part du « *danger* » qu'il peut parfois y avoir dans cette pratique de dévoilement de soi, et notamment à l'égard de « *personnalités qui ne s'y prêtent pas, comme les psychopathes et le pervers* », ils en ont aussi pointé les richesses que les jeunes peuvent en tirer :

« Ca dépend vraiment du jeune qui est en face de nous : il y a des jeunes qui ont envie de savoir pour faire un parallèle positif, mais il y a aussi des jeunes qui peuvent faire un parallèle dans le sens 'vous n'étiez pas mieux que moi, je n'ai pas à vous respecter'. C'est vraiment une question de feeling ».

*

Dans la mesure où la dernière ligne droite de ce travail consiste à dresser des enseignements ou des pistes pour l'action, nous renvoyons le lecteur à la lecture de cette dernière partie pour un aperçu détaillé des conclusions quant à la thématique du placement.

Retenons simplement à ce stade que le média proposé aux jeunes par Samarcande a été l'occasion pour certains d'entre eux de s'exprimer sur la manière dont ils vivaient le placement en institution dont ils faisaient l'objet au moment de l'entretien. Majoritairement nous avons pu entendre, à partir de l'échantillon sur lequel nous avons travaillé, l'expression d'un mécontentement quant au traitement dont ils font l'objet. Ce mécontentement est formulé de manière plus sévère chez les garçons sans que nous puissions déterminer si cette différence renvoie à un type de traitement particulier dans l'institution qui accueille les filles ou à une perception différente de l'intervention protectionnelle liée au genre voire encore aux deux éléments.

Clairement, les jeunes dénoncent avec lucidité l'ensemble des caractéristiques d'une prise en charge totalitaire telle que décrite par E. Goffmann : fonctionnement routinier et bureaucratique, prise en charge de tous les besoins, infantilisation, dépersonnalisation... Ce modèle de traitement basé sur le contrôle total de tous les aspects de la vie d'un reclus qui voit son autonomie réduite quasiment à néant³⁴ ressort des témoignages d'une fraction des jeunes qui cherchent tant bien que mal à résister ou à s'adapter, avec leurs ressources, à ce système.

De leur côté, les professionnels ont pu pointer une série de difficultés liées à ce cadre qui laisse peu de place à la spontanéité et au déploiement d'une relation éducative plus intense qui pourrait être profitable aux jeunes au moment de leur retour dans le monde extérieur mais aussi plus gratifiante pour les professionnels eux-mêmes dans le cadre de leur travail quotidien.

* *

*

³⁴ Goffman, E. (1979), *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*, Paris, Les éditions de minuit.

Chapitre 4

L'estime de soi

L'image que les jeunes ont d'eux-mêmes

Avec le projet Carnets de Route, les participants parlent souvent de la manière dont ils se perçoivent et de l'image qu'ils ont d'eux-mêmes au moment de l'émission. Ces perceptions révèlent une panoplie d'impressions et de ressentis que nous avons tenté de regrouper dans ce quatrième chapitre autour de trois thématiques. Pour commencer, nous nous intéresserons à la manière dont différents jeunes présentent leurs forces et leurs faiblesses, en lien avec les expériences de vie qui les ont tantôt affaiblis, tantôt endurcis. Nous envisagerons ensuite comment l'adolescence, période particulière dans laquelle les participants sont plongés, apparaît définie et vécue. Enfin, nous verrons que le regard « des autres », qu'il soit positif ou négatif, prend une place importante dans l'opinion que les adolescents tentent de se forger à leur propre égard.

1. Les forces et les faiblesses

Le poids de l'existence semble parfois si lourd à assumer que certains jeunes cherchent des sensations d'évasion qui leur permettent de se sentir mieux dans leur tête et dans leur corps. D'autres adolescents paraissent, en revanche, se sentir maîtres et détenteurs de leur vie. Voyons comment les uns et les autres parlent de leurs faiblesses et de leurs forces.

1.1 La dure réalité qu'on calcine

Dans différents Carnets de Route, des jeunes confient à l'éducateur de Samarcande leurs sentiments de tracassés et de doute. Ainsi, Kenza mobilise l'image du sac à dos un peu trop rempli pour décrire son passé qui pèse sur sa vie actuelle. Ce « sac de nœuds » paraît lui rendre la marche moins facile : « *Ce n'est pas un bête petit sac à dos qu'on porte pour aller à l'école, non, c'est plus que ça, c'est toute votre vie que vous portez sur le dos* » et, ajoute-elle, « *j'ai des tracassés tout le temps, je me tracasse tout le temps* ». Comme elle, Anna évoque son mal-être au micro. La jeune fille semble ne pas se reconnaître dans les actes qu'elle pose et va jusqu'à ressentir comme de la répugnance envers elle-même : « *je ne m'apprécie pas parce que je me dégoûte à moi-même des fois quand je fais des trucs* ». La tristesse ressentie tend, pour quelques-uns, à exacerber la rancœur avec laquelle ils envisagent le reste du monde. Cela semble être le cas de Kimberley qui dit vouloir se venger des injustices qu'elle a connues. Elle ne comprend pas comment tant d'inégalités sont possibles : « *je souffre de tout ce qui se passe, je trouve que ça ne devait pas arriver (...), je me venge de plus en plus* ».

L'intériorisation des échecs scolaires et des difficultés économiques transparait de différents discours. Les jeunes sont nombreux à relayer, dans leur Carnet de Route, un discours fataliste. Dans le même temps, ces jeunes semblent avoir du mal à se considérer autrement que de manière négative. Diego, par exemple, parle tant de ses problèmes d'intégration que de ses échecs scolaires ; il paraît découragé devant les montagnes qu'il doit gravir pour redevenir quelqu'un de « *normal* » et retrouver un peu de confiance en lui :

« *Je suis découragé, à la fin, on n'a plus envie d'essayer (...), parce que chaque fois, on essaie et on ne réussit pas, on essaie, on essaie, on ne réussit pas. A la fin, on se dit 'voilà, j'ai essayé, je ne réussis pas, j'en ai marre, je ne fais plus rien, je n'ai plus de chance'. On se décourage, et c'est plus dur de s'encourager, c'est plus dur de se dire 'j'ai essayé 3 fois, j'ai raté, maintenant, à moi de faire en sorte que cette fois-ci je réussisse' » (Diego).*

Amadou raconte, à son tour, que « *quand quelque chose nous perturbe dans la tête tout le temps* », il est très difficile de trouver le bonheur : « *il n'y a pas de bonheur, parce qu'on est tracassé par ça, on est obnubilé par ça, et on pense à ce tracassé-là et on ne pense pas au bonheur* ». Pour ce garçon, « *ça* » semble signifier l'ensemble de son vécu.

En lien avec ces discours de découragement, il existe, dans les Carnets de Route, de très nombreux témoignages touchant à « *la recherche d'un autre monde* ». En effet, et toujours à partir de ce qui a été décidé lors du premier entretien, l'éducateur aborde régulièrement avec les jeunes la thématique de l'addiction et de la consommation d'alcool, de cannabis et/ou d'autres stupéfiants. D'après les dires de plusieurs jeunes participants, consommer constitue une échappatoire face aux difficultés quotidiennes

qu'ils rencontrent et parfois « *subissent* ». Comme Vincenzo l'exprime, fumer ou boire est une soupape qui lui permet de s'évader du monde qui l'entoure : « *on est dans un autre monde quand on fume, on est en dehors de tous les problèmes du normal* ». Pour Iannis, « *fumer le joint* » permet, pour un moment, de se détacher, de s'abriter dans un monde « *libre* » de toute contrainte, sans « *règles à respecter* », et de « *partir* ». Lorsque Kenza, la jeune fille au sac à dos, aborde son rapport au cannabis, elle paraît consciente que cela résulte tant d'un besoin d'imitation que d'un besoin d'évasion :

« J'ai pété un plomb et j'ai voulu faire comme tout le monde, (...) A partir de 10 ans, je commençais à fumer des joints (...), j'ai pris mon refuge dans le joint, ça me faisait oublier mes problèmes ».

La plupart des adolescents, filles ou garçons, ont aussi expérimenté la difficulté de « *s'arrêter* ». En effet, lorsque l'effet est passé, ils constatent que le retour dans le monde « *normal* » paraît souvent pire et que les problèmes un moment oubliés reviennent au galop : « *une fois que l'effet disparaissait, mes problèmes étaient toujours là* » (Kenza). Comme beaucoup d'autres, Sylvie semble également avoir eu du mal à stopper sa consommation parce qu'elle s'y sentait bien : « *j'ai bien consommé le joint et j'ai vu que quand je fumais, ça m'emmenait ailleurs, je ne pensais à rien. Donc j'ai continué un peu à fumer beaucoup* ». Sacha témoigne, elle, aussi de sa dépendance à l'alcool. Peinant à arrêter ou modérer sa consommation d'alcool, de cannabis et d'autres stupéfiants, le récit de Sacha est à bien des égards représentatif d'autres discours de jeunes : « *chaque fois je recommençais, (...) je me suis dit un jour que j'allais arrêter. J'ai été racheter de l'alcool (...) je n'ai jamais su trop m'arrêter* ».

Quelques adolescents s'estiment néanmoins capables d'avoir une consommation ponctuelle. A leurs yeux, fumer ou boire n'est donc pas nécessairement synonyme de dépendance, ni à mettre en lien avec un manque ou une fuite. Il s'agit davantage d'une consommation de fête, de distraction, qui leur permet d'un peu se détendre, d'être « *plus relaxe* » et « *se lâcher* », comme le relate Mercedes : « *je sors pour m'amuser, pour me relaxer et c'est vrai qu'il m'arrive de temps en temps de fumer quand j'y vais, mais ça ne distord pas, je ne sais pas, on se sent encore plus cool, on a encore plus envie de se lâcher qu'en restant dans son coin. C'est une autre vision des choses, ce n'est pas comme si on fumait un joint dans la rue quand on fume un joint en boîte* ». Il arrive également que des participants parlent de manière très discrète de l'arrêt de leur addiction.

Ainsi, deux façons d'envisager la consommation d'alcool ou de stupéfiants se retrouvent dans les Carnets de Route. Si pour certains cette consommation ne semble pas représenter une accoutumance dont ils auraient du mal à se défaire, d'autres la lient directement à la recherche d'une réalité moins dure et plus gérable grâce à laquelle ils peuvent s'évader. Ci-après, nous allons voir que, malgré la recherche d'échappatoires, plusieurs adolescents estiment aussi que les « *tuiles* » qu'ils

accumulent, parfois depuis très jeunes, peuvent leur servir pour la suite, en les rendant plus forts, plus débrouillards ou plus matures.

1.2 Ce qui ne nous tue pas... nous endurecit

Dans les Carnets de Route, Garçons et filles sont nombreux à estimer « *avoir grandi trop vite* » (Jules). Mais, pour certains qui se perçoivent comme différents des autres adolescents de leur âge vu les expériences précocement vécues, ces différences peuvent être vues comme des richesses. Leur capacité à avoir pu, jusqu'ici, surmonter les difficultés les a endurecis et ils se considèrent dès lors plus outillés pour affronter la suite.

En retraçant sa trajectoire de vie, Emir se sent, lui, tour à tour fortifié et affaibli par celle-ci. Ainsi, tout en prenant une posture de « défense » émotionnelle, le jeune homme tire aussi une certaine fierté de son passé :

« D'un côté, vous vous dites que vous êtes plus fort que d'autres, mais d'un côté vous êtes plus faible parce que vous ne voulez pas que les gens vous atteignent par des paroles ou des émotions ».

Amadou, qui se dit pourtant « *tracassé* » et qui ne parvient pas à trouver le « *bonheur* », fait également partie de ceux qui se sentent plus capables que d'autres de surmonter les épreuves. En ayant vécu des « *choses que certains n'ont pas vécues* », il pense connaître au moins la « *vraie réalité de la vie* ». Le jeune garçon se sent éloigné des autres adolescents qui sont, à ses yeux, « *encore dans une phase enfantine* » et qui croient « *que la vie est toute rose* ». A l'instar d'autres jeunes placés, Amadou fait part du décalage qu'il ressent entre lui et d'autres adolescents qui ont peut-être été plus protégés et moins exposés aux difficultés de l'existence. En ayant appris beaucoup « *de lui-même* », il s'estime désormais apte à avancer sur le chemin qui s'ouvre à lui :

« Moi, je pense que c'est un avantage d'être avancé. Comme ça, on se lance directement dans la vie, on voit directement ce qu'il peut y avoir comme obstacles dans la vie. Parce que moi, depuis que je suis petit, je vois ma mère en train de faire ses papiers, j'ai beaucoup voulu savoir, j'ai vu plusieurs décès, j'ai vu comment ça se passait après les décès, je suis passé par la juge donc je sais comment ça se passe un jugement, je sais beaucoup de choses quand même que certains ne savent pas. Donc avec ces choses-là, je vais pouvoir me construire très vite » (Amadou).

Fort de son expérience, Cédric ne doute pas non plus que « *toutes ces choses apprises dans la rue* » vont lui être utiles « *pour plus tard* » et lui ont d'ores et déjà permis de se

« sentir à sa place ». Les jeunes sont ainsi nombreux à témoigner de leur « endurcissement » au fil des expériences et des difficultés surmontées. Conscient que « tout le monde à ses malheurs », et faisant preuve d'un certain relativisme, Aziz considère, par exemple, que « les coups durs, ça finit par nous rendre plus forts ». Contrairement à d'autres qui « n'auraient pas supporté et qui auraient déjà abandonné », beaucoup de participants des Carnets de Route voient « même dans les trucs moches vécus » (Nicolas), une raison pour garder « la motivation » et pour ne pas « s'apitoyer sur son sort » (Emir). Nicolas annonce aussi au micro sa volonté de prendre les choses en main et de rendre sa vie plus belle par ses propres moyens : « si on n'a pas le courage, ce sera tout le temps moche. Il faut avoir la volonté ».

Nous venons de le voir, lorsqu'ils parlent d'eux, les jeunes placés voient aussi dans les épreuves rencontrées une possibilité d'« attraper de la maturité » (Akim). Souvent fragilisés et précarisés, ces jeunes peuvent donc également se montrer confiants et prêts à se débrouiller... peut-être plus que d'autres. Ils aspirent néanmoins à pouvoir profiter de leur adolescence, comme les autres jeunes de leur âge ! Nous y venons.

2. Etre ado : entre plaisir immédiat et besoin d'autonomie

Les jeunes rencontrés dans le cadre du projet Carnets de Route ont entre 14 et 18 ans. En pleine adolescence, ils se voient généralement comme étant dans une période particulière de leur vie. Si, pour certains, cette période leur donne « droit » à certains avantages que les adultes n'ont plus, les jeunes sont aussi très désireux de répondre à l'appel de l'autonomie.

Des témoignages il ressort tout d'abord que les jeunes estiment qu'en tant qu'adolescents, il est « logique » et même « sain » de s'amuser et de profiter : « on sait que logiquement à cet âge-là, on doit plus [dans le sens de davantage] s'amuser » (Iannis). Mercedes cherche aussi à faire comprendre cette idée tout en se montrant très mesurée. Pour elle, « un jeune a besoin de s'épanouir sans pour autant exagérer (...) il a besoin d'une vie saine, de s'amuser (...), de bouger, de faire du sport, de faire tout ce qui lui fait plaisir sans pour autant dépasser les limites » (Mercedes). L'âge qu'ils ont leur donne la possibilité de « s'occuper » en sortant et s'amusant avec leurs amis. Pour les adolescents des Carnets de Route, ce temps de l'amusement se dessine en opposition au temps des contraintes, qui commence à l'âge adulte, où on « ne doit pas s'occuper de soi, on doit s'occuper de toute la famille, de ses enfants, de sa femme », puisque que « quand on est vieux, il ne faut pas commencer à aller loin » (Ildephonse).

Au vu des témoignages, il est certain que ce que les jeunes considèrent comme important ne correspond généralement pas à la vision que possèdent les adultes de

ce qui est important, et vice et versa. L'école, par exemple, ne constitue pas toujours l'essentiel de la vie d'un jeune, elle peut paraître secondaire car, comme le dit Moustafa, « *le jeune a parfois d'autres choses à penser que l'école* ». Un jeune doit parfois particulièrement « *s'occuper de soi* », nous explique Iannis. D'après plusieurs jeunes, ce message est difficile à faire passer aux adultes qui ne comprennent pas –ou plus– les préoccupations et les priorités liées à l'adolescence :

« Quand on est jeune, on a envie de profiter de la vie, on n'a pas envie de travailler, d'aller à l'école, d'étudier. C'est important, ça c'est sûr, je ne dis pas que ce n'est pas important, mais on n'a pas envie de s'arrêter là-dessus quoi, on a envie de tout le temps s'amuser quand on est jeune » (Iannis).

Les adolescents auraient d'ailleurs un « langage » commun qui les rassemble et peut exclure, dans le même temps, certains adultes : « *il y a des choses qu'on comprend entre nous, entre jeunes, c'est comme un code entre nous* ». Bob explique que, face à un adulte dont ils se méfient et qui « *impose toujours ses règles* », les jeunes se font confiance entre eux. D'après lui, il existe bel et bien un décalage entre générations qui est, entre autres, à l'origine du malentendu avec les adultes :

« Entre la génération de maintenant et la génération d'il y a quarante ans, ce n'est pas du tout la même chose. (...) Même si les adultes ne veulent que notre bien, ils ne comprennent pas que nous, jeunes, maintenant, on a besoin d'un peu de respirer, de s'amuser, de rencontrer des jeunes, de rencontrer des nouvelles choses tous les jours. Mais pour eux, c'est comme il y a quarante ans, tu dois travailler, tu dois faire ça, ça, ça... Bien sûr je vais travailler un jour ou un autre, je devrai bien payer mon loyer, pour être bien avec ma famille et tout ça, mais je dois quand même un peu m'amuser avant ».

S'ils ne mènent pas tous la « *vie qu'il faut mener* », les jeunes estiment qu'ils ne sont pas pour autant « *bêtes et cons* », qu'ils restent « *conscients de ce qu'ils font* ». Ils demandent surtout qu'on leur « *laisse le temps pour changer* ». Dans ce contexte, l'erreur fait, par exemple, partie de l'apprentissage et puisque « *tout le monde n'est pas parfait dans ce monde, ce n'est pas parce qu'un jeune a fait un truc, qu'il va continuer toute sa vie à faire des conneries* » (Dieudonné). L'adolescence apparaît alors comme un temps d'essais-erreurs durant lequel « *en tant que jeunes, on ne réfléchit pas tout de suite, en fait, on réfléchit par après aux conséquences (...)* Mais sur le moment même, on ne réfléchit pas parce qu'on a envie d'être bien » (Bob). Jessica souligne d'ailleurs que ce temps d'apprentissage, qui permet aux jeunes de devenir « *des adultes responsables* », peut aussi être la source de conflits.

Bref, l'adolescence tend donc à être considérée par différents jeunes des Carnets de Route comme une période de répit, avant la majorité et, avec celle-ci, le temps des responsabilités. Pour Nouria, à partir de 18 ans, « *on est responsable de soi-même, si tu*

fais une connerie, c'est toi qui paye, ce n'est plus tes parents ». Etre adulte signifie donc « avoir les grosses responsabilités à gérer et des choix à faire » (Aïcha) et être « presque nonante-neuf pourcents du temps, occupé à tout le temps gérer des choses » (Iannis). Pour Aïcha, heureusement « qu'être adolescent, c'est un passage de la vie qui est très chouette ». En outre, en étant jeune, il est encore possible d'avoir « la chance de s'en sortir », tandis qu'à l'âge adulte « une seule erreur, un seul faux pas, ça peut briser ta vie ».

D'après les explications que d'autres jeunes donnent concernant l'adolescence, ce passage qu'ils traversent paraît plus assimilé à une période de « recherche » où ils naviguent entre deux eaux... un peu troubles. « Petite période durant laquelle on passe des petits aux hommes », ce temps de l'adolescence peut aussi être vécu difficilement pour de nombreux jeunes, et ce même s'ils se montrent conscients qu'« un jour ça passe et on devient un homme après » (Jimmy) :

« Etre ado, on va dire que c'est compliqué quoi, on a des moments où on ne sait pas trop quoi faire. On a des passes où on fait des conneries, d'autres où on est déprimé, et d'autres où on sourit ! » (Sarah).

Dans cette perspective, plusieurs jeunes filles font mention de la difficulté à accepter les changements de leur apparence physique : « il y a plein de choses qui changent dans notre corps » et qui ne correspondent pas spécialement aux images des « filles modèles toujours plus belles » (Myriam). Si ces changements peuvent être mal vécus, c'est aussi parce qu'« on se pose des questions et [qu']on ne se voit pas comme on est », explique Koumba.

Parallèlement, dans les témoignages relatifs à cette période de transition qu'est l'adolescence, apparaît également le désir d'être vu comme « autonome » ou « indépendant ». Ce serait parce qu'ils ne se sentent pas toujours considérés comme tel, et que les adultes trouvent encore utile de devoir « utiliser leur autorité », que les « conflits commencent ». Ainsi, Dieudonné estime que personne ne doit plus décider à sa place ni le contraindre « à tout le temps faire ça, ça et ça » :

« Moi, je suis un humain quand même, je ne vais pas tout le temps me faire guider, quoi. (...) Tout le monde a besoin de son indépendance. Que les parents le veulent ou non, tôt ou tard, on aura notre indépendance » (Dieudonné).

« Maintenant, les parents ne sont pas des cons, on ne doit pas faire ce qu'on veut, mais il faut vivre sa vie » (Nouria).

Medhi conclut que l'adolescence doit les mener à « arriver à être soi-même, sans avoir besoin des autres ». Si cette période de la vie, parfois mouvementée, dans laquelle ils se retrouvent semble être vécue plus facilement par certains que par d'autres, il ressort encore des Carnets de Route que les jeunes ne se sentent pas toujours compris ni entendus et se placent en demandeurs d'espaces de parole et d'écoute.

3. Besoin et dégoût du regard des autres

Dans le studio mobile du projet Carnets de Route, les jeunes sont aussi invités à partager leur expérience du regard des autres. Se sentant souvent jugés parce qu'ils sont jeunes, parce qu'ils sont délinquants ou parce qu'ils sont différents, les témoignages laissent entrevoir la sensibilité des adolescents placés en IPPJ.

3.1 Etre jeune : une étiquette qui colle à la super glue

Les adolescents placés sont nombreux à dénoncer l'étiquette que leur collent quotidiennement ceux qui « *jugent les jeunes avant de les connaître* » (Moustafa). L'un d'entre eux estime clairement que « *le nom des jeunes est toujours sali. On dit que les jeunes ne font que des bêtises, que la plupart sont des délinquants, des bagarreurs, des voyous...* », il se sent « *traité de tous les noms* » (Dieudonné). Dieudonné illustre ce ressenti à partir d'expériences de discrimination dont il ne comprend pas les raisons :

« Des fois, certaines personnes ne veulent pas qu'on s'assoit à côté d'eux dans le bus par exemple. Il y a un sac mais il n'y a personne à côté de ces personnes assises et elles ne veulent pourtant pas bouger. Si tu demandes à pouvoir t'asseoir à côté d'eux, ils te regardent d'un air, bizarrement... Ils sont là, étonnés, comme si tu allais les voler, comme si tu allais les manger ou un truc comme ça, alors que tu veux juste t'asseoir. Mais voilà, eux, ils pensent à autre chose, ils se font des films. (...) Ou alors ils vont voir des jeunes passer à 4, directement, ils sont [considérés comme étant] une bande et ils sont mal vus. Moi ça me dégoute, ça » (Dieudonné).

Puisque pour lui « *personne n'est parfait* », Dieudonné a du mal à comprendre les réactions de ces personnes qui ont certainement aussi déjà dû commettre quelques faux pas dans leur vie. Pour le garçon, les personnes qui portent un regard moralisateur sur les jeunes et qui « *pensent tout le temps mal* » ont pourtant été jeunes elles aussi et devraient donc « *savoir qu'on grandit* » et qu'« *un jour ça [l'erreur] va s'arrêter* ».

A l'instar de Dieudonné, le récit de Bob traduit également les tensions qui existent entre les jeunes et leur environnement extérieur quotidien. Il raconte les transformations qu'il a connues dans son quartier et les changements qu'il perçoit dans le regard des personnes plus âgées sur les jeunes... des regards de plus en plus négatifs. Les adolescents de son quartier ont commencé « *petit à petit à se souder, à se rejoindre les uns les autres et à se retrouver sur une place* », sans « *rien faire de mal* », « *sans*

déranger personne », juste pour « papoter, pour fumer une cigarette, même s'il y avait peut-être un jeune ou deux qui fumaient un joint ». D'après le garçon, ces mouvements ont été très mal perçus par les riverains qui les ont vite considérés comme « des voyous, des monstres ». Bob conclut que c'est en raison de ce type de réactions négatives que « la haine » des jeunes grandit :

« On a beaucoup de haine en nous parce qu'on nous montre du doigt, on est catalogués, vous voyez, on est fichés, on pose une étiquette sur notre dos en disant qu'on est des voyous ou bien des voleurs ou des clochards, tout ça parce qu'on est souvent dans la rue avec les copains. Ça, ce sont les étiquettes qu'il nous faut porter ».

Bob n'est pas le seul à penser que le sentiment d'être stigmatisé justifie parfois le comportement agressif des jeunes. Ainsi, Moustafa dit comprendre la forme que prend « la rage » qui monte « dans la tête des jeunes (...) contre beaucoup de gens, mais qui n'arrivent à l'exprimer que par la violence ». Les discours témoignant de cette « rage » qu'ont les jeunes et de la nécessité d'apprendre à dialoguer et à se respecter apparaissent à de nombreuses reprises, comme chez Dieudonné pour qui « il y a beaucoup de jeunes qui ont trop de haine envers l'Etat et la police. Pour faire partir cette haine-là, il faut leur laisser le temps, faut leur expliquer, pas tout le temps les traiter comme de la merde ». Face aux condamnations auxquelles les participants semblent souvent faire face, ils insistent sur la nécessité de changer ces regards qui, selon eux, portent trop sur les faits et pas assez sur les personnes. Medhi a observé que « ce qui frappe le plus les gens », c'est « la grosse tache que le jeune n'a pas pu éviter » mais, d'après lui, ils oublient bien plus vite les « choses plus positives » : « les autres se désintéressent presque de ce que dit l'homme, ce sont les actes qu'a posés l'homme qui intéressent les gens ». Poursuivant sa réflexion, Medhi explique à l'éducateur de Samarcande les raisons pour lesquelles un jeune peut se comporter de façon problématique, sans même que celui-ci ne s'en rende parfois compte :

« Il y en a qui arrivent à 17 ans, 18 ans, qui ne savent pas lire, ne savent pas écrire, il y en a qui savent à peine parler, et même dire bonjour, ce n'est pas un acte qui est 'normal' pour eux, alors que nous, on nous dit depuis qu'on est petits que ce sont des choses qui sont mal. Eux ne le savent pas donc ils font des choses qui leur paraissent 'normales', mais qui ne le sont pas pour les autres ».

D'après le jeune homme, si ces « choses » « ne peuvent pas toujours être pardonnées », les adultes devraient pourtant « essayer de comprendre et de voir pourquoi certains en sont arrivés là » et « se mettre à leur place ». C'est aussi l'avis de Magdalena qui pense que les adultes « jugent trop vite sans connaître » alors que, explique-telle, « si les jeunes font des bêtises, c'est peut être que ça ne va pas bien chez eux ou des choses dans le genre ».

En livrant ces demandes de tolérance face aux processus de stigmatisation dont ils se sentent victimes, plusieurs jeunes participants souhaitent que « *les autres* » fassent preuve de plus d'humanité et reconnaissent qu'ils n'ont pas « *qu'un cœur de pierre* » mais que « *le fond est bon* » (Moustafa). C'est dans cette perspective que Kevin aimerait que chacun s'ouvre un peu plus. Pour lui, l'âge ne représente d'ailleurs pas nécessairement la maturité de la personne : il explique avoir connu « *des gens très âgés, de 80 ans, mais qui ont la mentalité de 20 ans* » et qui restaient un peu trop « *dans leur monde* » pensant être toujours mieux. « *Ce n'est pas parce qu'on est jeune qu'on ne réfléchit pas comme un adulte* », précise-t-il. Le garçon poursuit sa réflexion et comprend également que « *pour les plus vieux, c'est plus compliqué de nous comprendre* » car « *ils ont vécu d'autres choses, ils ont vécu une autre jeunesse. Ce n'est pas la même chose, c'est d'autres années, d'autres fonctionnements* ». Le témoignage de Kevin fait preuve d'ouverture et soulignons qu'il n'est pas isolé. Si certains jeunes se montrent assez repliés sur leur monde, ils sont également nombreux à prendre en considération « *l'autre* » et à « *savoir réfléchir* » (Kevin).

3.2 Le besoin d'être valorisé

En matière d'images et d'estime de soi, on retrouve en filigrane de différents Carnets de Route la demande des jeunes de se sentir reconnus et valorisés. Cette demande est déjà apparue à d'autres endroits du présent rapport mais ci-après, nous allons tenter de cerner les différentes formes par lesquelles elle se matérialise quand les jeunes en parlent plus directement.

Pour commencer, certains participants expliquent qu'il leur est nécessaire de se sentir clairement « *poussés* » par d'autres pour avancer et entreprendre. Léo fonctionne de cette manière : si quelque chose lui est « *imposé* », qu'il y a un « *cadre* » et quelqu'un pour le « *pousser* » et le « *guider* », il est moins tenté de se dire « *que c'est impossible et que ça ne va pas aller* », au contraire, souligne-t-il, « *je me dis que c'est possible, que je peux le faire (...), et je l'accomplis* ». Vincenzo, lui, se sent capable d'accomplir des « *choses bien* » seulement si on le pousse à chercher, à comprendre ce qui peut l'aider et dans la mesure où on ne lui évoque pas la « *fatalité* ». Quand Kimberley découvre qu'elle peut réussir « *quelque chose* » qu'elle ne savait pas faire, cela lui donne un second souffle : « *quand je réussis à faire quelque chose que je ne savais pas faire, je crois en moi, je me dis que là je suis capable* », tout comme Nicolas qui parvient à « *faire des choses chouettes* » quand il sent qu'on le regarde « *comme un gars bien* ». Notons que, depuis peu, ce dernier a aussi envie d'apprendre à « *faire des choses pour moi, pour mes yeux à moi* ».

Il arrive que les jeunes profitent de leur passage dans le studio d'enregistrement pour partager des textes dont ils sont les auteurs. L'éducateur de Samarcande prend le temps de les écouter en valorisant ces initiatives, ce qui semble faire très plaisir entre autres à Maria : *« quand on me dit que je chante bien, que j'ai des beaux textes, ça me fait comme une chose qui est valorisée en moi et j'ai pas beaucoup de choses qui peuvent être valorisées en moi. Ça, c'est vraiment un moyen de montrer que j'existe quand même autrement »*. A ces mots, on comprend qu'il est rare que la jeune fille entende des encouragements positifs à son sujet.

Il transparait également de plusieurs témoignages qu'en ce qui concerne l'acquisition de cette reconnaissance, l'apparence physique, à travers la tenue vestimentaire, joue un rôle très important. Ibrahim relate, par exemple, que parce qu'il ne portait pas de « marques » à l'école, il s'est senti méprisé à plusieurs reprises : *« quand on voit les jeunes à l'école qui viennent en Air Max, Nike, et que nous, on est là sans rien, on se sent considéré comme un clochard et ça craint un peu »*. Les jeunes sont d'ailleurs parfois prêts à tout pour *« être habillés en Prada et en Gucci pour ressembler aux bourgeois de Rhode-Saint-Genèse »* (Cédric), ce qui révèle l'importance de l'apparence vestimentaire dans la mise en valeur de soi.

On le comprend, la nécessité d'être écoutés et le besoin d'être vus et reconnus apparaissent être des préoccupations majeures pour les jeunes qui s'expriment dans le studio mobile. Terminons par un extrait de Vincenzo qui explique bien, à notre sens, ce phénomène en réalité commun à l'ensemble des êtres humains mais qui a peut-être encore plus besoin d'être pris en compte pour les jeunes placés :

« La reconnaissance de quelques personnes, c'est ce qui nous manque à beaucoup de jeunes. C'est d'avoir la reconnaissance des autres pour voir quelque chose de positif en nous. S'entendre dire qu'on est intelligent ou qu'on sait bien jouer au foot, ça nous fait dire qu'on a fait quelque chose de bien ».

Les questionnements des professionnels

Durant les focus groupes, les intervenants ont été amenés à réagir à différents extraits de discours de jeunes touchant à l'image et à l'estime que ces derniers peuvent avoir d'eux-mêmes. Dans cette partie, nous verrons que les intervenants réunis autour de la table tendent à comprendre, voire à partager, le fatalisme dont certains jeunes témoignent. La discussion portera ensuite sur la possibilité d'aider ces jeunes, souvent fragilisés, à avoir une meilleure image d'eux-mêmes depuis le placement en IPPJ. Notons que l'amélioration de l'image des jeunes est un des objectifs généraux que partagent les institutions publiques en Fédération Wallonie-Bruxelles.

1. Un fatalisme contagieux ?

Un certain consensus autour « *des forces* » et de la « *grande sensibilité* » dont les jeunes font preuve ressort des échanges entre les intervenants présents aux focus groupes. Pour ces derniers, cette sensibilité perceptible tant dans les Carnets de Route qu'au quotidien en IPPJ peut aussi être le corollaire d'une « *grande fragilité* ». Confrontés « *à des expériences que bien des adultes ne connaissent pas* », les jeunes sont donc, aux yeux des professionnels comme à leurs propres yeux, à la fois « *affaiblis, démunis* » et « *extrêmement forts* ».

Pour un des professionnels, « *ce décalage entre leur situation d'échec et la sensibilité que ces jeunes peuvent avoir au niveau social* » est très interpellant car il représente « *une arme à double tranchant* » :

« En relevant leurs questions existentielles, je me dis souvent qu'à leur âge, je n'avais pas ce degré de maturité, de lucidité. D'un côté, je me dis 'ouf, ils ont quelque chose' et, de l'autre, je me dis que c'est une arme à double tranchant parce qu'ils sont terriblement lucides de leur fragilité, de leurs limites, de leur incapacité à mettre des mots derrière certaines choses ou de leur incompréhension d'un certain vocabulaire technique. Chaque fois, c'est comme si ces jeunes recevaient moralement un coup, ils encaissent ».

Malgré les richesses dont les jeunes disposent, plusieurs intervenants observent que « *le doigt est automatiquement mis sur leurs faiblesses* ». Le « *malaise* » des professionnels pourrait venir du fait que les jeunes eux-mêmes, trop conscients d'« *être face à une société à deux vitesses* », n'osent pas « *mettre le pied dedans* ».

Ce malaise est d'autant plus prégnant que, d'après certains intervenants, « *s'il existait auparavant en IPPJ un mélange entre jeunes durs et jeunes plus fragiles, les jeunes accueillis aujourd'hui sont des jeunes de plus en plus détruits de l'intérieur* ». L'image que les jeunes placés ont d'eux-mêmes semble alors cristallisée dans l'« *échec perpétuel* ». Ces jeunes, qui sont « *pris dans un processus d'échec et qui ne connaissent que ça* », semblent ainsi « *se conforter eux-mêmes dans l'image qu'on leur a renvoyée* ». Les choses se compliquent donc encore un peu plus lorsqu'ils se montrent « *tout à fait lucides* » à propos de leurs fragilités. Comment travailler l'image de soi quand cette clairvoyance s'accompagne d'un fatalisme à toute épreuve ? Un des intervenants souligne qu'au vu du contexte exposé, « *travailler aujourd'hui est encore plus compliqué* » dans la mesure aussi où les réactions « *fatalistes* » des jeunes les conduisent à « *intérieuriser très vite les règles institutionnelles* », sans réelle motivation ou espoir de changement.

Si certains intervenants se disent donc découragés par « *le manque de motivation des jeunes* », d'autres considèrent qu'au-delà d'une question de motivation, il s'agit surtout d'« *une question d'estime de soi* » : « *dès le plus jeune âge, ces jeunes n'ont pas été mis en confiance dans leurs capacités et n'ont pas pu disposer d'une sécurité de base* », comme l'explique ce participant :

« *La vie est faite d'essais-erreurs, ces jeunes auront plus tendance à connaître l'échec et à rester scotchés sur l'échec plutôt que de se mobiliser. Ce n'est pas une question de courage mais une question d'estime de soi, de confiance en leurs capacités, à pouvoir dépasser l'adversité, et quel que soit le milieu dont on vient* ».

Selon un autre point de vue, la faible estime que les jeunes ont d'eux-mêmes pourrait aussi s'expliquer par le fait qu'ils « *ne sont généralement pas issus de familles où le dialogue est très présent, ce sont souvent des jeunes qui ont recours au passage à l'acte pour se signifier et exprimer des choses* ». Il paraît alors délicat « *de leur demander dans le cadre des placements de consacrer du temps à réfléchir à leur fonctionnement et à pouvoir le verbaliser* » :

« *Ils n'ont jamais été vraiment habitués à dialoguer, d'autant plus qu'ils se trouvent dans une tranche d'âge assez compliquée où le recours au verbal est aussi compliqué et ils n'ont pas la maturité suffisante pour pouvoir aussi consacrer du temps à réfléchir à eux-mêmes. Le travail de 'remise en question' qu'on leur demande est donc aussi compliqué. Sans compter les jeunes déficitaires intellectuellement ou les cas psychiatriques* ».

Dans les discussions autour de l'estime que les jeunes ont d'eux-mêmes, quelques intervenants partagent leurs questionnements, leurs doutes voire leur impuissance en constatant que « *tout ce qui est construit avec eux est détruit et s'écroule au bout d'un certain temps* ». Face à ces constats emprunts, à leur tour, d'un certain fatalisme, d'autres professionnels rappellent et veulent s'accrocher à l'importance de leur rôle

d'accompagnateur de ces jeunes, un rôle qui consiste justement à « ouvrir les œillères des jeunes qui sont pris dans un canal où ils se protègent de ce qui est possible, de la réussite ».

2. Quand l'amélioration de l'image des jeunes passe par celle des IPPJ

En lien avec ces discussions, les intervenants ont échangé à propos de la manière dont chacun travaille au quotidien avec les jeunes pour améliorer l'image que ces derniers ont d'eux-mêmes. Si c'est bien là une de leurs missions, celle-ci ne semble pas évidente tant, d'après les participants, le poids de l'étiquette et les mécanismes d'« intériorisation » de l'image négative que de nombreux jeunes ont d'eux-mêmes, corrélés à « une forme de conditionnement », se constatent au quotidien :

« Même si on ne leur dit pas, on leur fait ressentir. Il y a, à côté de l'IPPJ, un petit magasin où on sort faire les achats, et où il y a normalement une personne qui est en réserve et une seule personne à la caisse. Quand on y va avec les jeunes, il y a systématiquement une personne placée dans les rayons et une personne à la caisse... »

Cette étiquette négative profondément intériorisée se révèle d'autant plus difficile à travailler que « quand les jeunes sortent de l'IPPJ, ils se retrouvent confrontés à leur réalité et reprennent leur étiquette dans la tronche tout de suite ».

Pour plusieurs, le rôle de l'éducateur est alors de chercher à renvoyer une image différente aux jeunes concernés ; d'essayer de « donner au jeune une image structurée de lui-même si elle ne correspond pas à l'image qu'il a de lui ». Qui plus est, un des participants estime que « croire » à cette image nouvelle des jeunes permet aussi aux professionnels de trouver du sens et de garder espoir dans leur travail éducatif :

« On veut y croire parce que croire en eux, c'est croire en ce qu'on fait. On n'a pas de retour de notre travail avec les jeunes, parce si on ouvrait les yeux sur la réalité, il y aurait beaucoup plus de dépressions au sein des IPPJ. On veut nous faire croire qu'on joue un rôle et heureusement d'ailleurs ».

Parallèlement, le rôle des intervenants en IPPJ peut être aussi de faire prendre conscience aux jeunes qu'ils aussi « victimes du système », et notamment de l'« hyper médiatisation » qui s'ajoute à la stigmatisation dont ils font déjà les frais :

« Quand on met le JT et qu'on parle des IPPJ, les jeunes présents sont toujours effarés. Je trouve qu'il est aussi important de leur faire prendre conscience que le système a des failles et que l'hyper médiatisation en est une, et qu'ils en sont victimes malheureusement ».

Cette sensibilisation doit se faire avec tact et s'accompagner d'un dialogue ouvert avec les jeunes pour que cela reste constructif. Ainsi, certains intervenants, qui accompagnent les jeunes lors des sorties par exemple, disent clairement aborder avec eux la question de cette étiquette mais en utilisant de « *l'humour* ». Comme en témoigne cet extrait, l'humour apparaît être un précieux outil dans l'accompagnement des jeunes :

« Pour faire tomber le cadre institutionnel, les jeunes jouent. Bien souvent, ils nous tutoient, 'Hé Tonton, tu peux me payer des bonbons ?', tout en sachant très bien qu'on ne va pas le faire. Cela leur permet de faire comme si ils avaient des relations 'normales' devant les gens de l'extérieur. Tant que ça reste sur le ton de l'humour et respectueux, ça ne me pose pas le problème ».

Dans ce cadre, et comme nous l'avons déjà abordé en matière « d'avenir » des jeunes placés, œuvrer à l'ouverture et au maintien des contacts avec les institutions extérieures, en particulier avec les institutions scolaires paraît crucial. Il s'agit « *de casser cette image des IPPJ qui fait peur en invitant fréquemment les représentants des écoles, les partenaires habituels à voir notre travail, à échanger pour que les gens puissent mettre une image. Ils ont besoin d'être rassurés aussi* ».

Notons encore que quelques intervenants se sont également questionnés sur la manière dont certaines règles en IPPJ participent à solidifier cette stigmatisation : « *l'amélioration de l'image de soi se travaille par la parole mais aussi par les attitudes et l'apparence* ». Le port du « *jogging institutionnel* » lors de sorties a été cité comme un exemple du risque pour les IPPJ de participer au renforcement de l'image dégradée que les jeunes ont d'eux-mêmes.

*

Au fil de ce chapitre, il nous paraît intéressant de voir que les discours des jeunes et ceux des intervenants en IPPJ convergent sur bien des points. Les jeunes, considérés comme matures avant l'heure, « *ayant vécu des choses que même des adultes n'ont jamais connues* », portent effectivement un « *sac à dos* » un peu plus lourd que celui d'autres adolescents du même âge. Cette précocité d'existence leur confère force et lucidité mais ces qualités peuvent parfois aussi se retourner contre eux : perspicaces par rapport à leurs fragilités d'existence, constamment confrontés à leurs échecs, comment peuvent-ils continuer à grandir sans devenir complètement fatalistes et garder l'espoir ?

A l'analyse des points de vue des jeunes et des adultes, le défi semble résider dans un travail éducatif sur l'estime de soi. En dépassant l'idée qu'ils sont « *juste démotivés* », il est possible de voir que ces jeunes sont demandeurs d'espaces de reconnaissance et de valorisation, d'expériences qui leur permettent, à eux comme aux intervenants qui les entourent et à la société à laquelle ils doivent faire face, de se rendre compte de ce qu'ils sont capables de faire. Œuvrer ensemble à une valorisation « intérieure », prodiguer un accompagnement dans cette nouvelle découverte de soi-même et croire en ces jeunes pour donner du sens au travail éducatif des intervenants en IPPJ constituent des fils à suivre pour être guidés dans un travail de qualité auprès de ces jeunes au parcours complexe.

En parallèle, force est de constater la pression des clichés qui entourent l'IPPJ. Ces images tronquées sont tenaces et collent tant sur les jeunes eux-mêmes que sur l'institution et ses intervenants. Dans cette perspective, l'importance du travail de réintégration après le placement fait particulièrement écho : donner des clés de lecture à ces jeunes pour comprendre le système et faire en sorte de permettre à tout ce travail éducatif de pouvoir exister et être valorisé à l'extérieur des murs. Quitte, peut-être, à réévaluer certaines règles de l'IPPJ...

* *
*
*
*

Chapitre 5

L'avenir

Les jeunes et leur avenir

Le projet des Carnets de Route vise aussi à permettre aux jeunes de se projeter dans l'avenir. C'est pourquoi, au fil des échanges, l'éducateur de Samarcande invite les jeunes qui le souhaitent à s'imaginer hors des murs de l'IPPJ, dans la perspective d'un « retour » dans le monde qu'ils ont quitté pendant quelques temps. Par la teneur de ses questions, l'éducateur leur propose également d'envisager ensemble l'image qu'ils ont de la « vie rêvée » ou du « bonheur idéal ». Dans cette première partie relative à l'avenir du point de vue des jeunes placés, nous nous intéresserons tout d'abord à la manière dont ils parlent de la sortie qui se dessine dans un futur relativement proche et tentent de l'organiser. Nous prendrons ensuite le temps d'écouter les jeunes rêver. Enfin, nous tenterons de cerner les métiers auxquels les adolescents des Carnets de Route aspirent.

1. Organiser concrètement sa sortie

Pour que les jeunes puissent sortir de l'institution dans laquelle ils sont placés, les juges de la jeunesse attendent d'eux qu'ils présentent un projet « de réinsertion », « de reclassement », voire « de vie ». Ainsi, après un certain temps de placement, chaque jeune, accompagné par les intervenants de l'IPPJ, est amené à élaborer un projet susceptible de répondre à ses désirs et à ses possibilités mais aussi aux exigences de son juge. C'est dans cette perspective que les adolescents expliquent, dans les Carnets de Route, ce qu'ils sont décidés à mettre en place à l'extérieur et livrent leur ressenti à l'approche de la sortie. Voyons ce qu'ils en disent.

1.1 Etre occupé !

Le projet de sortie consiste aussi à baliser concrètement le quotidien des jeunes en vue de leur réinsertion. L'organisation du quotidien à l'extérieur passe généralement par une reprise de la scolarité et la mise en œuvre d'une ou plusieurs activités extrascolaires (sport, bénévolat, etc.). Cela suppose, bien souvent en cours d'année, de trouver une école susceptible de les accepter ainsi qu'un club de sport ou une association. Pour les jeunes qui ne peuvent retourner vivre dans leur famille, c'est aussi une institution d'hébergement ou de mise en autonomie qu'il s'agit de chercher. Pour d'autres, s'ajoute encore la recherche d'un service d'accompagnement ambulatoire (accompagnement post-institutionnel, post-IPPJ, suivi thérapeutique, etc.). Suite au travail de « remise en question » accompli par les jeunes durant leur placement, ils sont aussi souvent amenés à s'engager et à prendre certaines « bonnes résolutions » concernant leurs comportements ou leurs modes de vie (« arrêter de fumer », « ne plus être agressif », « respecter les limites des parents », etc.). Kevin résume ce que représente pour lui un projet « de sortie » :

« Le projet, c'est savoir où je vais aller vivre, de quoi je vais vivre, où je vais aller à l'école, ce que je vais faire de mes journées ».

D'une manière générale, beaucoup de jeunes participants aux Carnets de Route disent déjà avoir trouvé leur projet de sortie. Dans leurs paroles, ces projets semblent souvent répondre à un souci d'occuper leur temps et de s'éloigner, selon leurs propres termes, des « dangers » et des « tentations » passés. Si les mots utilisés paraissent parfois sortis de la bouche d'un adulte – « il faut que je me trouve des occupations », « j'ai trop d'énergie, je dois me défouler » – les adolescents se disent aussi motivés par ces projets qui, rappelons-le, leur permettent de gagner leur « ticket de sortie ». Lorsqu'il parle de son projet, Ildephonse, par exemple, décrit bien la fonction occupationnelle de celui-ci. Pour lui, « c'est juste pour me trouver une école, un sport pour m'occuper la journée ». Il explique qu'il doit avoir « des trucs à faire » durant ses journées et qu'il doit éviter d'être « tout seul dans la rue en train de trainer parce que ça ne va pas m'apporter grand-chose, hein... ». Diego, lui, a cherché avec son éducateur sur internet et a trouvé un club de boxe « vraiment pas cher et qui a l'air bien ». Il prévoit de s'y rendre les samedis, « et en faisant ça », explique-t-il, « je vais rentrer à la maison, j'aurai envie de manger, de me reposer, je n'aurai pas envie de sortir ». Si de temps à autre il projette de « voir un pote », il sait que cette occupation régulière « l'aidera » car il n'aura « pas envie de faire de conneries ».

Ainsi, pour que leur retour en société se passe bien, les jeunes expliquent devoir avant tout éviter de « s'ennuyer » et de « trainer en rue » car le risque est alors, pour certains, de retrouver leur « bande de potes » et de « retomber dedans ». C'est selon cette idée que Vladim évoque son désir de « trouver des occupations » et d'alterner travail et

formation. Son emploi du temps semble déjà bien planifié : il prévoit de rester les week-ends avec sa copine, de jouer « un peu » de musique, « et puis voilà... le train-train habituel comme ça, tout le temps ». Il va jusqu'à s'interroger sur l'intérêt de revoir ses amis, estimant que « la bande et tout, franchement, ça ne sert plus à rien ».

Le témoignage d'Aziz apparaît quelque peu différent en se montrant ironique dans la discussion relative à sa sortie : « quand je vais sortir, la première chose que je vais faire, c'est, je ne sais pas, peut-être aller refaire une connerie ». Fou de joie en s'imaginant dehors, il poursuit : « je vais faire une grosse fête et la passer sur MTV, ce sera la plus grosse fête tellement je vais être heureux ». De manière plus réaliste, Aziz évoque également son envie d'enfin pouvoir passer du temps avec sa petite amie.

Les jeunes dont nous venons de relayer la parole paraissent donc relativement confiants concernant la réussite de leur projet. Nous allons voir qu'il n'en est pas de même pour tous ; quelques participants semblent, en effet, éprouver des difficultés à élaborer sereinement leur projet de vie et appréhendent le retour dans la « vraie vie ».

1.2 L'appréhension du retour

Comme nous l'avons entendu précédemment, Kevin résume de manière relativement simple la teneur du projet de sortie. En parallèle, l'adolescent confie aussi le ressenti engendré par sa situation d'enfermement, un ressenti qui l'amène à envisager avec anxiété son retour dans la vie réelle. Il dévoile ainsi les sentiments d'appréhension liés à son risque de « décalage » avec le reste du monde. A ses yeux, l'IPPJ l'éloigne de la réalité, plus qu'elle ne l'y prépare. Le risque de se retrouver à nouveau perdu, une fois dehors, apparaît alors grand : « j'ai l'impression que je suis enfermé, que le temps passe dehors et que toutes les choses passent sans moi. C'est comme si moi, j'étais sur pause et que le monde avançait. Franchement, j'ai peur de perdre certaines choses ». Kevin aimerait avoir une vision de sa vie à plus long terme mais il estime que l'IPPJ ne le permet pas : « moi je vois plus tard que demain, mais ici on ne peut pas, on doit faire au jour le jour, c'est comme ça ».

S'ils ne représentent pas la majorité des jeunes qui s'expriment dans les Carnets de Route, certains adolescents anticipent donc négativement leur retour dans un monde duquel ils ont été retirés durant un certain laps de temps, et dans lequel ils vont devoir se replonger. Conscients que les retrouvailles avec leur univers sont susceptibles de rompre l'équilibre qu'ils ont essayé de retrouver en IPPJ, certains se montrent réellement inquiets. C'est le cas de Jessica qui avoue son appréhension et sa « peur » de retourner « sur les lieux » et d'y retrouver ses « fréquentations ». La jeune fille compare le cadre protecteur de l'IPPJ avec la réalité extérieure qu'elle devra affronter. Elle illustre son angoisse du dehors par l'image d'un chemin parsemé de

pierres sur lesquelles on peut facilement trébucher, alors qu'à l'IPPJ « il y a la sanction » en cas de dérapage, « dehors, c'est pas pareil, il n'y aura pas de sanction. C'est à nous de choisir le chemin qu'on prend et parfois on prend le chemin où il y a le plus de pierres et on se fait mal ». Se considérant comme fragile, elle estime qu'il lui est difficile d'anticiper le choix du bon chemin : « Ce n'est pas facile de voir ce qu'il y a sur le chemin avant ». Dans le même état d'esprit, Dylan dit savoir que derrière les murs de l'IPPJ, le monde est moins protecteur. Lorsqu'il fait part de ses difficultés aux professionnels, ces derniers l'aident à les résoudre mais dehors, il sera seul : « je n'aurai pas tout le temps une assistance comme ça dehors, quand je serai dehors je serai livré à moi-même. Bien sûr, il y a mes parents, mais quand je serai dehors je serai livré à moi-même comme tout le monde ». L'« assistance » que lui procure l'IPPJ le rassure, au point de presque souhaiter de rester enfermé. On retrouve ce genre de révélations avec Sofian, un jeune urbain qui trouve que « c'est mieux d'habiter ici qu'en ville » parce que dehors, « on se fait des problèmes et tout » :

« Ici, il n'y pas de voitures à péter, il y a toujours un truc à faire, on joue au foot tout le temps. En fait, ils essayent de nous habituer, de nous donner l'habitude de faire du sport dehors et tout ».

Cédric aussi semble assez fataliste quand il parle de son retour. De son point de vue, sa sortie risque de mettre à mal le travail accompli en IPPJ. Une fois dehors, explique-t-il, « ça ne va pas changer grand-chose... Parce que il n'y a pas d'éducateurs dehors et tout, pour dire comment jouer au foot et tout, prendre notre douche, des trucs comme ça ».

L'appréhension, le fatalisme et parfois le découragement qui ressortent de ces discours, peut-être réalistes, à propos de la sortie d'IPPJ contrastent avec d'autres discours de jeunes qui paraissent plus déterminés à affronter l'avenir qui s'ouvre à eux et à s'accrocher à leurs rêves. Nous y venons.

2. *I have adream...*

De nombreux participants se montrent également confiants dans leur avenir à plus long terme mais une condition tend à s'imposer dans ces témoignages : réussir à ne plus mettre le pied dans les filets de la justice. Encouragés par le message positif de l'éducateur de Samarcande, ces adolescents estiment qu'en étant jeunes, « tout est possible » et qu'il n'est pas trop tard pour trouver la recette du bonheur.

2.1 La vie devant soi... sans la justice derrière

Dans un grand nombre de Carnets de Route, les jeunes expriment le souhait de « *construire autre chose* » ou de « *reconstruire* » ce qui, à un moment donné, a pu disparaître ou être détruit, voire n'avoir peut-être encore jamais existé. Bob évoque ainsi clairement son intention de ne pas rester sur un échec ; s'il a pris la décision d'« *arrêter les conneries* », c'est parce que ce qui l'« *intéresse* » désormais, c'est de « *construire autre chose* ». Le futur qui se dessine en pointillés vient souvent rompre avec le passé sombrement tracé. Comme ils ont, d'après eux, déjà connu le pire, l'avenir « *ne peut pas être plus négatif que ça ne l'était ; au contraire, ça peut être plus positif* », comme l'estime Léo. Si parler du passé peut être difficile pour plusieurs d'entre eux, ils n'hésitent pas à évoquer l'horizon qui s'ouvre à eux comme étant rempli d'espoirs et de changements. C'est ce qu'Anna exprime de manière déterminée :

« Je n'aime pas parler du passé, le passé c'est le passé et maintenant on est au présent, j'espère bientôt sortir d'ici et j'espère changer aussi ».

Le « *trait tiré sur le passé* », le « *droit à une deuxième chance* », le refus de « *rester sur place* », l'importance de « *voir de l'avant* », le désir « *d'avancer dans la vie* » sont autant d'expressions régulièrement utilisées par ces jeunes placés lorsqu'il leur est permis de s'imaginer au prochain tournant de leur vie, après l'IPPJ. A 17 ans, tout reste possible, comme le dit Quentin entre les lignes : « *j'ai 17 ans et je peux encore me reprendre en mains* ». Dans la « bulle » que représente la caravane de Samarcande, les jeunes participants expriment souvent leur croyance dans les capacités de chacun à évoluer, grandir et changer comme en attestent ces paroles de Kenza :

« On est ce que l'on est mais on peut toujours changer, on ne va pas tous rester éternellement comme on est, on change, quand on grandit, on change ».

En prenant du recul face à leur histoire, plusieurs jeunes se dessinent un horizon (presque) vierge, éloigné du caractère assombri de certains pans de leur passé. Face au poids de l'étiquette, face aux difficultés qu'ils ont rencontrées et aux choix qu'ils ont faits, ces jeunes aspirent, en creux, à devenir « *quelqu'un* ». Pour faire passer un message d'espoir aux autres jeunes en difficultés, Amadou rappe au micro :

« Faudra que tu te relèves, mon frère, si t'as su tomber, si t'as des montagnes de problèmes, faudra les surmonter, je ne suis pas ton grand frère, j'ai rien à te dire, pas à te faire la morale, mais si je dis ça, c'est pour ta vie, ne pars pas en free-style, même si cette chaîne est un long combat, un putain de combat de free-fight, faut pas que tu baisses les bras et faudra que tu te battes jusqu'au dernier round, la vie est comme ça (...) ».

Et, d'après différents Carnets de Route, le « premier combat à gagner », c'est celui de se libérer de l'emprise de la justice. Pour se « *lancer dans la vie* », il faut avant toute autre chose, « *se faire oublier de la justice* ». Ainsi, Akim, qui qualifie son passé de « *parcours en zigzag* », est bien décidé à « *en finir* » et « *à faire un parcours droit* » : « *je veux m'en sortir, quoi, je veux voir de l'avant* ». De nombreux jeunes souhaitent pouvoir vivre « *sans penser à la juge, parce que ce n'est pas cool d'avoir une juge derrière soi qui essaie de vous faire changer* » (Angelo).

Mais, d'après eux, envisager la vie « *loin de la justice* » n'est pas si facile. Dans certains témoignages, cette aspiration à « *n'avoir aucun problème* » tend à se rapprocher de l'obsession. Trop habitués à « *avoir à faire* » aux forces de l'ordre, ce qui prime en sortant est désormais de « *ne pas avoir de stress* », ni « *d'adrénaline qui monte* », de « *ne pas avoir le stress d'avoir la police au dos ou la justice au dos* » et de « *ne pas avoir toutes ces amendes qui vont tomber d'un coup* » (Bob). En parlant de son expérience avec l'autorité, Bob se dit conscient que cela ne va pas être facile pour lui de « *trouver des nouvelles choses à faire* », il espère seulement sortir de la spirale judiciaire et arrêter « *d'avoir toujours des problèmes dans des problèmes dans des problèmes* ».

Amadou explique s'être senti rabaissé et inférieur par sa juge. Aujourd'hui, il veut prendre sa revanche et lui montrer ce qu'il vaut :

« *La juge, elle m'a assez vu. Elle m'a assez vu dans son bureau. Elle a assez pris plaisir à me placer et à me donner des sanctions. Donc, bientôt, moi je veux lui montrer que je peux m'en sortir, malgré ce qu'elle croit, que moi, je peux m'en sortir et que je peux avoir un meilleur salaire qu'elle. Que je peux fonder une famille, je peux avoir mes biens, vous voyez, dans la vie. Pas comme elle le croit. Elle, elle se dit 'ouais, ce gamin-là, il est foutu, ce gamin-là, il s'en sortira pas', voilà ce qu'elle se dit en ce moment. Mais moi, je vous dis, je vais me faire oublier* ».

Comme Amadou, les participants aux Carnets de Route sont plusieurs à mobiliser leur droit à une seconde chance puisque « *ce n'est pas parce qu'on a fait des erreurs qu'on ne peut pas changer sa vie, bien sûr qu'on peut changer et je le souhaite pour tout le monde. (...) Il faut garder la tête haute et il faut se dire qu'on peut changer* » (Anna). De son côté, Diego est en colère contre « *les gens qui se disent que parce qu'on a fait une connerie ou deux, qu'on est fini, qu'on est dedans, et qu'on ne peut s'en sortir* ». Il veut donc leur prouver qu'« *on peut avoir une ou plusieurs chances, avoir 10 chances même, tout le monde a le droit à sa chance, tout le monde peut se faire pardonner, tout le monde peut s'en sortir* », à condition, précise-t-il, de le « *vouloir vraiment* ». Pour se prouver à eux-mêmes mais aussi aux autres ce qu'ils valent, ces adolescents apparaissent déterminés à aller chercher, au fond d'eux, de la volonté et de la persévérance. Il s'agit, pour eux, d'arriver à sortir la tête hors de l'eau, de ne plus subir les jugements « *des autres* » et se redresser, « *tête haute* », une fois l'erreur payée.

Comme Diego, de nombreux jeunes estiment que s'en sortir est avant tout une question de volonté et que ceux qui n'ont pas cette volonté ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes. Le garçon en vient même à condamner celui qui ne cherche pas à s'en sortir : *« tant pis, un jour ou l'autre il le regrettera, ça c'est sûr, un jour il va se dire qu'il a 30 ans et qu'il n'a rien fait de sa vie, qu'elle n'a servi à rien »*. D'une manière générale, les adolescents peuvent d'ailleurs se montrer assez sévères face à ceux qui n'arrivent pas à rebondir et qui *« se perdent »*. Dans l'idée de montrer que pour s'en sortir, il faut tirer un trait sur le passé, Amadou s'appuie, lui, sur l'exemple de ses frères : *« s'en sortir parfaitement bien, pour moi, c'est déjà être bien dans sa tête et pas penser au passé. Lui, il voit de l'avant, il voit l'avenir, et voilà, lui, il s'en sort très bien. Et j'ai mon autre frère, qui lui pense au passé. Il pense aux mauvais souvenirs, il a souvent mal, moi je l'ai souvent vu pleurer, malgré que c'est un castard, et voilà, il se rabat dans la consommation de cannabis et ça va le perdre »*. Certains des jeunes se veulent motivés, et, comme empreints des discours de responsabilisation des adultes, ils partent du principe que *« tant qu'on le veut, on le peut »*. En parlant de la recherche d'un emploi, Iannis tend à condamner toute personne qui ne se montrerait pas assez opiniâtre :

« Il suffit de le vouloir, de le faire. Si la personne dit qu'elle a difficile à faire ça, qu'elle a cherché mais qu'elle n'a rien trouvé, il se peut qu'elle n'ait téléphoné qu'à une seule personne, et qu'après un 'non', elle a raccroché, c'est tout. Cette personne s'en fout, elle ne continue plus. Mais il faut y aller, faut aller à fond, il faut se déplacer à la limite, faut chercher quoi, si on aime bien faut chercher, faut pas rester sur place ».

Dans les paroles évoquées, ceux qui ne s'obstinent pas suffisamment et qui ne prennent pas leur destin en main semblent comme mis au pilori... Mais on peut se demander si, derrière ces injonctions parfois rudes, les adolescents ne se jugent pas eux-mêmes ou répètent ce que d'autres ont pu dire d'eux auparavant. Écoutons encore Samir :

« Il faut avoir des buts dans la vie, par exemple si tu veux un train de vie normal, tu te dis 'je veux finir l'école, je vais tout faire pour y arriver', et tu vas te concentrer juste sur ça, tu vas aller à l'école, étudier, finir tes années, apprendre un métier, et boum, tu vas avoir un travail, dès que tu as un travail, c'est une nouvelle vie qui commence. T'auras les moyens de louer un appartement, d'avoir ta copine, puis plus tu vas travailler, tu vas pouvoir acheter une maison, avoir une famille, et puis voilà, la vie elle est faite. Je ne vais pas dire que c'est facile, rien n'est facile ici mais si tu ne bouges pas ton derrière, tu ne vas jamais y arriver, donc c'est mieux de se prendre la tête un tout petit peu, six années de ta vie, sinon, tu fous la merde pendant six ans, puis pendant le restant de ta vie, tu restes chômeur ».

Entre *« se bouger »* ou *« rester chômeur »*, *« moi j'ai fait un choix »*, confie le jeune homme, qui n'a de cesse de rappeler sa motivation. Dans le même état d'esprit,

Nouria se révèle clairement intransigeante envers elle-même. Elle s'estime seule responsable de ses faux-pas et pense devoir, à l'avenir, maîtriser tous les paramètres de son existence : *« j'ai compris beaucoup de choses, une vie c'est précieux, maintenant c'est à nous de faire en sorte qu'elle soit belle. Elle peut être moche, mais ce sera de notre faute »*.

Au final, ce qu'on remarque dans ces nombreux Carnets de Route, c'est que la sortie de l'IPPJ est perçue par ces jeunes comme un point de départ, non comme une ligne d'arrivée sans issue. A leurs yeux, c'est au moment où les portes vont s'ouvrir qu'ils vont pouvoir, et même devoir, prouver qu'ils peuvent *« s'en sortir »*. Ainsi, ils sont nombreux à dévoiler à l'éducateur de Samarcande leur espoir et leur détermination à *« réussir »* leur nouvelle vie :

« J'espère que ça se passera bien, je veux vraiment changer, en tout cas j'ai vraiment ouvert les yeux et je trouve qu'une fille ça n'a pas à être en IPPJ. (...) Maintenant, je me fixe vraiment sur mon avenir, je sais ce que je vais faire. Je veux juste réussir dans la vie » (Anna).

« J'ai confiance en moi, je sais que le jour où on va me faire sortir, je ferai tout pour réussir dans la vie » (Mohammed).

« Faire quelque chose de sa vie », « réussir » apparaissent donc comme des leitmotifs. Pourtant, à l'analyse des témoignages, il est parfois difficile de comprendre ce que signifient réellement ces objectifs d'envergure pour les jeunes qui en parlent. Leurs explications tendent à rester peu précises ou, comme nous allons l'envisager ci-après, relativement teintées de conformisme.

2.2 La « normalité » : un ingrédient essentiel du bonheur

Lors de l'émission radiophonique, lorsque l'éducateur de Samarcande sent que les jeunes sont confiants, il leur propose parfois de s'exprimer sur une question d'ordre plus réflexif, à savoir ce que représente pour eux l'idée du bonheur. Les images que les jeunes renvoient en guise de réponses apparaissent souvent empruntées de « normalité ». En résumé, être heureux, c'est *« avoir une vie normale »*, avec une famille, une maison et un travail dans lesquels on se sent *« bien »*.

Comme évoqué précédemment concernant la sortie de l'IPPJ, la nécessité de *« sortir du vice »*, l'importance de *« fuir la rue »* et de trouver une *« issue de secours »* pour gagner sa vie de manière *« honnête »* marquent également les projections des jeunes dans une vie « normale » et donc heureuse. En se projetant de la sorte, et avec beaucoup d'espoir, Nicolas encadre, règle et organise sa vie future très minutieusement, en opposition avec le désordre qui caractérise, d'après lui, sa vie passée :

« Je vais aller au CEFA pour faire trois ans d'hôtellerie, être sûrement engagé là où j'ai fait mes trois ans, puis ensuite faire un patronat. Quand j'aurai fait mon patronat, j'ouvrirai sûrement un petit snack ou un truc comme ça, quoi. (...) Ça va me prendre du temps et ce temps-là, je ne le passerai pas dans la rue, déjà. Donc je ne serai pas tenté de faire des choses mal pour gagner de l'argent puisque mon argent, je le gagnerai moi-même. Je vais le gagner honnêtement ».

Les paroles de Moustafa et de Dieudonné illustrent bien cette image d'une vie dans laquelle « *ça va aller* », où le désir simple de « *fonder une famille* » et de « *trouver un travail* » constitue le bonheur :

« C'est ça que je vais essayer de faire à ma sortie, essayer de bien faire les choses, même de fonder une p'tite famille, avec une fille que j'aime bien, qui m'aime bien, dont je suis amoureux et puis ça ira » (Moustafa).

« Etre bien, c'est, pour moi, avoir une femme, avoir des enfants, faire du bien à mes parents, à mon petit frère, à ma sœur. Si je fais tout ça, je serai bien dans ma peau. Et je compte, j'espère le faire » (Sacha).

Toutefois, face au risque de se voir débordés par leurs rêves, ou parce qu'ils ont peut-être déjà connu beaucoup de déceptions, certains, comme Jules, restent prudents car, à leurs yeux, les choses doivent venir progressivement : « *on ne peut pas avoir tout d'un coup, faut avancer petit à petit, je crois que c'est ça aussi* ». Les jeunes placés gardent les pieds sur terre, comme si leur idée du bonheur devait rester réaliste et accessible. Comme une personne plus âgée pourrait le dire, Iannis, peu crédule parce qu'il a déjà expérimenté les difficultés de la vie, exprime sa vision des choses : « *c'est impossible d'être tout le temps heureux, d'être tout le temps dans le bonheur, c'est impossible, il y a tout le temps un moment où au travail, ou des choses comme ça, on en a marre, on est un peu ramolli ou on en a marre de faire tout le temps la même chose, c'est normal, tout le monde fait ça* ».

Loin de rêver de marcher un jour sur la lune, de devenir une star ou un grand sportif, pour certains, « *faire quelque chose de sa vie* » se résume donc à trouver un travail, fonder une famille et « *peut-être avoir une voiture aussi, plus tard* » (Léo). Et, concernant ces projets plutôt terre à terre, les jeunes ne veulent pas se voiler la face : comme tout travail mérite salaire, ils savent qu'avoir une famille amène son lot de difficultés et de responsabilités. Plusieurs acceptent le principe et désirent même mettre des choses en place dans cette perspective. Nicolas, par exemple, veut rejoindre la légion étrangère parce qu'il sait que c'est un métier « *bien payé* » et qu'« *il faut bien gagner sa vie aussi* ». Les représentations que Dieudonné a de la vie d'adulte l'illustrent aussi. Pour lui, la « *vraie vie d'adulte* », ce n'est pas « *aller voler pour nourrir ta famille. C'est plus de responsabilités. Il faut surtout travailler* » :

« Quand tu es adulte, tu ne peux plus compter sur tes parents, tu es obligé de dépendre de toi-même. Il faut trouver un travail, nourrir ta famille, tu ne peux pas commencer à grappiller de l'argent dans la rue, à être un clochard ou un SDF et faire n'importe quoi ».

Terminons par la réflexion d'Emir, plus singulière, qui en appelle au rejet d'une de ces vies droites, prudentes et sereines. Pour lui, *« il n'ya rien de positif à avoir une vie carrée »*, puisqu'*« il vaut mieux mourir en pouvant se dire qu'on a eu une vie riche »*. A ses yeux, il est normal de rentrer dans *« la routine, de dormir, de travailler, de s'occuper de ses enfants si on a des enfants »*, mais il veut aussi pouvoir *« mettre un peu de piment dans sa vie, pas de trucs négatifs, mais changer, improviser de jour en jour »*. Imaginatifs et flous, les rêves d'Emir ressemblent-ils à ceux des adolescents qui ne sont pas enfermés, et qui aspireraient à une vie ponctuée par la chance où les échecs et les imprévus ne sont pas lourds de conséquences ? Contrairement aux témoignages de la majorité des jeunes placés dans les Carnets de Route, ce garçon paraît, à tout le moins, ne pas ressentir le besoin de se projeter dans une bulle bien réglée et protectrice, éloignée des éventuels faux pas et des possibles erreurs.

3. La réalité et la part des autres

Sans que l'éducateur de Samarcande ne pousse nécessairement les jeunes dans leurs retranchements et en les laissant libres de s'exprimer, il amène les adolescents participant aux Carnets de Route à décrire les métiers dans lesquels ils se voient plus tard. Dans ce cadre, il leur arrive de se prendre au jeu mais aussi de mettre à plat leur désillusion. Ci-dessous, nous allons écouter les jeunes parler, parfois avec désenchantement, des métiers qu'ils aimeraient avoir. Nous aborderons ensuite un point commun qui tend à rassembler des paroles : le désir de travailler dans le service aux autres.

3.1 Des métiers envisagés...et parfois déjà abandonnés

Notons d'entrée de jeu que le panel des métiers envisagés par les jeunes placés en IPPJ ne semble pas très large. Il ressort aussi de l'analyse des Carnets de Route que, parmi ces adolescents, seule une minorité aspire à des métiers qui nécessitent un certain nombre d'années d'études supérieures et certainement universitaires. Voyons comment les jeunes explicitent leur choix et parfois leur renoncement.

Sur l'ensemble des Carnets de Route analysés, Mercedes est la seule à envisager des études universitaires. La jeune fille sait qu'elle a des *« talents »* et elle est bien décidée

à les mobiliser pour devenir architecte. Elle a aussi choisi ce métier parce qu'elle aime travailler « *en fonction des gens qui voudront de mon service* ». De ce qu'elle en dit durant son émission, Mercedes se sent soutenue et, grâce à ce soutien, elle pense qu'elle peut y arriver. De son côté, Sergei aussi rêve d'un métier précis : en formation de carrosserie au moment de son émission, il souhaite apprendre plus tard le métier de policier pour pouvoir faire partie de la « *police des polices* ».

Quentin, lui, se voit dans la musique car il estime qu'« *on est tous bon pour quelque chose, et moi je suis bon plutôt dans la musique et si je peux faire quelque chose de ma vie, ça serait dans la musique* ». Mais rares sont les jeunes qui, comme lui, entrevoient la possibilité de faire de leurs talents leur métier. Dessinateur, Medhi, par exemple, paraît dubitatif et hésitant à l'idée d'approfondir ses connaissances dans ce domaine. Il aborde déjà les complications éventuelles de ce métier et ne croit pas vraiment en sa réussite : « *il y a la BD qui me plaît, mais même si on me dit que mes dessins sont bien, j'ai toujours l'impression qu'ils sont nuls, donc je ne sais pas s'il y a quelque chose qui pourrait se concrétiser* ». Au-delà des doutes qu'il émet à propos de ses capacités, il sait qu'il sera « *très compliqué* » pour lui de « *trouver là-dedans* ». On peut néanmoins lire entre les lignes qu'il espère, un jour, parvenir à réaliser « *sa passion* » : « *le principal, c'est d'y arriver à un moment où un autre, pour moi, le plus tôt, c'est le mieux, mais ce n'est pas toujours facile* ».

Le besoin de partir, de s'évader apparaît également en filigrane de certains Carnets de Route, comme Nouria qui projette de travailler dans un magasin loin de la Belgique, « *en Espagne, au soleil* ». Elle souhaite se mettre à son compte même pour vendre « *n'importe quoi* ». A l'instar de cette jeune fille, quelques autres jeunes qui ne se trouvent pas heureux en Belgique envisagent de continuer leur vie ailleurs :

« *Mes rêves, c'est d'être bien, être quelque part très loin d'ici. Avoir une petite maison près de la plage, tranquille quoi. Avec personne qui me dit de faire ça, de faire ci, de construire ma vie comme ça...* » (Gianni).

« *Je veux aller vivre et travailler ailleurs, en Espagne. Je veux pouvoir travailler, faire ma vie tranquillement et oublier tout le reste et tout le monde* » (Kevin).

Pour d'autres jeunes, qui pensent rester en Belgique et ont bon espoir de trouver un travail, le choix de celui-ci paraît traduire le besoin, l'envie de se sentir valorisés. Moustafa, par exemple, penche pour la mécanique automobile parce qu'il aime « *réparer des choses* » : « *il y a une voiture cassée, je la répare, puis j'ai le résultat quand elle démarre. Je sais que j'ai fait quelque chose de bien et ça, ça me fait plaisir* ». Etre mis en valeur et avoir l'impression de servir à quelque chose semblent au soubassement de l'orientation professionnelle envisagée par plusieurs. Maçon de formation, Iannis décrit bien l'apport que lui procure ce métier qu'il aime :

« J'aime bien mettre des briques l'une sur l'autre, c'est un peu comme les lego. Quand j'étais petit, j'adorais déjà faire ça, j'ai l'impression que je fais quelque chose pour la société, vous voyez, chaque fois que je regarde une œuvre que j'ai faite, j'ai l'impression que j'ai fait grandir la Belgique. Chaque fois que je construis, la Belgique est un peu plus moderne. En construisant des maisons, on a l'impression qu'on fait quelque chose pour la société ».

Notons que le jeune garçon refuse d'ailleurs de se sentir « obligé », il ne voit pas « l'intérêt qu'il y a à faire un boulot qu'on n'aime pas ». Il préférerait encore « rester au chômage » que de ne pas pouvoir faire ce qui le passionne. Cette détermination ne se retrouve pas dans tous les témoignages mais elle reflète cependant l'espoir que certains jeunes conservent quand on leur parle de leur avenir. En revanche, précisons que de nombreux jeunes ne savent pas, ou pas encore, se projeter dans un avenir professionnel, soit qu'ils ne s'en sentent pas capables, soit qu'ils ne s'en soucient pas encore. La désillusion est une troisième option...

Ainsi, Alan, qui rêvait pourtant de devenir architecte, se montre désillusionné : « moi, j'avais un rêve quand j'étais petit mais quand on grandit... on ne sait plus quoi faire ». Quelques jeunes annoncent franchement au micro qu'ils ont abandonné leur ambition première. C'est le cas de Nicolas qui avait pour projet de devenir, lui aussi, architecte, mais qui a finalement préféré devenir carrossier. Conscient de son retard scolaire, le garçon calcule et compare le nombre d'années d'étude qu'il lui reste s'il suit une formation de carrossier ou s'il poursuit son rêve de devenir architecte. Assez rationnellement, il aboutit à la conclusion que la seconde option est moins envisageable que la première et qu'il risquerait d'être un peu « à la traîne » :

« Je me disais : je vais sortir de l'école, je vais aller à l'université, des trucs comme ça. Mais si j'ai 25 ans, je suis toujours à l'école, ça ne se fait pas, ça ne se dit pas, pour moi, ça ne va pas. Il y a des gens qui le font, et qui disent 'du moment que tu réussis dans ta vie', mais moi, ça va me servir à rien de réaliser mon rêve quand je serai vieux. (...) J'ai déjà perdu blindé de temps, j'ai fait 4 ans en 3^{ème}, ça craint. Et maintenant, je préfère faire carrosserie en professionnelle qu'attendre deux ans encore pour commencer architecte. (...) Quand même, quand on a 18, 19 ans, il faut avancer dans la vie, il ne faut pas rester sur place ».

A la lecture des témoignages, on peut penser, semble-t-il, que la situation scolaire difficile d'une grande majorité des jeunes placés joue dans leur orientation professionnelle, et parfois dans l'abandon de certains métiers rêvés. Toutefois, les jeunes interviewés ne font pas pour autant preuve de découragement et sont peu nombreux à broyer du noir quand on les questionne sur l'avenir. Ils se projettent majoritairement dans des vies où ils pourront avoir facilement accès à ce qu'ils aiment.

3.2 De soi à l'autre

Dans de nombreux Carnets de Route qui abordent la question de l'avenir professionnel, il est intéressant de remarquer la dimension altruiste qui apparaît en toile de fond, quel que soit, en fait, le type de métier envisagé. Si cette dimension est perceptible dans certains métiers manuels ou de service, elle se marque plus clairement dans les secteurs de l'aide aux personnes. Ainsi, un grand nombre de « vocations » concerne le domaine de la jeunesse mais d'autres « vocations » à caractère social, comme dans le secteur des soins de santé ou du handicap par exemple, attirent également un nombre certain d'adolescents.

Remplis de reconnaissance envers ceux qui ont été présents pour eux dans des moments de solitude ou de difficultés, plusieurs jeunes veulent devenir éducateurs. En effet, explique Kim, « *depuis tout petite, c'est les éducateurs qui m'ont aidée, ce sont eux qui ont parcouru le plus avec moi tout au long de ma petite vie et j'ai envie d'aider les autres comme les éducateurs m'ont aidée, moi* ». Comme pour Bob et Sofian aussi, c'est généralement parce qu'ils ont pu rencontrer, durant leur parcours, un travailleur social qui les a aidés et qui leur a redonné confiance que les jeunes se tournent vers ce métier :

« J'ai pris exemple sur mon éducateur de rue à moi qui a su m'aider et qui a su me sortir des problèmes aussi et que j'aimerais bien faire autant, parler avec des jeunes, les aider à trouver leur chemin » (Bob).

« J'avais rencontré plusieurs éducateurs qui m'ont fait comprendre que leur métier était bien et je les ai un peu suivis. C'est vrai que je me suis rendu compte que c'était quelque chose que j'aimais bien, pourtant, je n'avais jamais vraiment pensé à en faire mon métier ou quoi, mais quand je vois ici comment les éducateurs nous aident, je pense que ça pourrait être bien de travailler avec les jeunes par la suite. (...) J'aimerais profiter de mon expérience pour aider les jeunes, pour leur montrer qu'il y a d'autres gens comme eux qui ont pu réussir » (Sofian).

Parce qu'elle souhaite « *aider le jeune délinquant à s'en sortir* », Justine veut, elle aussi, devenir éducatrice. En connaissance de causes, travailler avec les jeunes semble un moyen pour ces adolescents de rendre ce qui leur a été donné et, à leur tour, de pouvoir prendre par la main ceux qui font des erreurs.

Dans le même état d'esprit, Gladys qui désire, elle, devenir kinésithérapeute, souhaite aider les autres. Aux questionnements de l'éducateur de Samarcande, elle explique qu'elle aime s'occuper et soigner les personnes, qu'elle voudrait « *les aider à refaire, par exemple, de la rééducation, faire du sport avec eux, aider les bébés quand ils ont*

une bronchiolite, les aider à revivre mieux, ou bien des choses comme ça, faire revivre des personnes, quand ils ont un handicap de la main, les faire travailler pour que ça aille mieux ». En souhaitant devenir « agent de sécurité maître-chien », un jeune homme réussit à trouver, lui aussi, un métier dans lequel il combine son amour des animaux et son souhait de porter secours aux personnes en danger.

Retourner en Afrique, c'est le rêve de Johnny mais cela pour mettre les techniques apprises en Europe au service des autres, « pour améliorer les rues et les immeubles ». De son côté, Emir a imaginé un projet social de grande envergure qui mérite, à nos yeux, qu'on s'y penche pour terminer cette partie. S'il en a les possibilités, l'idée d'Emir est de « reconstruire un hôtel, mais pas un hôtel de luxe », pour que « les gens qui sont à la rue, les femmes, les enfants, puissent venir, ils seront logés, nourris, blanchis mais ils travailleront pour l'hôtel. (...) ». Il refuse de cautionner que des gens puissent « vivre dans la rue à fouiner dans les poubelles » et veut « aider les gens qui n'ont pas eu la chance d'avoir eu une enfance normale, d'être heureux, de vivre des moments qui sont joyeux ». S'il se dit conscient que sa contribution ne sera qu'une petite goutte d'eau dans l'océan, il n'en est pas moins convaincu de sa nécessité :

« Si la vie me donne des occasions de repartir dans un autre pays pour aider les gens, ben je le referai. Comme je l'ai toujours dit : il suffit d'une petite chose, d'une petite parole pour que les personnes se sentent dans un autre monde, un monde où il n'y a ni violence, ni rien ».

Les questionnements des professionnels

Lors des focus groupes, la question de l'avenir des jeunes a principalement permis aux équipes pluridisciplinaires des IPPJ d'échanger sur le sens du travail éducatif accompli durant le placement au regard de la sortie des jeunes et de leurs retrouvailles avec la réalité extérieure. Dans cette seconde partie, nous aborderons, dans un premier temps, les difficultés matérielles exposées par les intervenants à ce sujet, des difficultés qui paraissent fortement réduire leur marge de manœuvre pour travailler avec les jeunes sur leur avenir. Dans un second temps, nous envisagerons les pistes de réflexion amenées par ces mêmes professionnels. Il sera notamment question de la nécessité de continuer à « ouvrir » les IPPJ vers le monde extérieur.

1. Des intervenants souvent « *démunis* »

D'après les explications données par les professionnels présents aux focus groupes, l'avenir est une question à envisager avec les jeunes au regard de la temporalité du placement. Ainsi, d'après un des participants, le temps du placement est séquencé en trois phases : la première est la phase dite de « *stabilisation* », la deuxième est une phase d'« *orientation* » et la troisième est la phase de « *transition* ». C'est au cours de cette dernière que les équipes préparent généralement chaque jeune à sa sortie, en travaillant notamment sur son projet qui est, comme vu précédemment, une des conditions exigées par le juge pour que le jeune soit libéré.

La question de l'après-IPPJ, et celle de l'adaptation de l'IPPJ à la réalité extérieure, ont été unanimement soulevées comme primordiales lors des deux focus groupe. En effet, en éduquant et en observant les jeunes au quotidien, les professionnels sont amenés à estimer leur capacité à pouvoir se « *remettre en question* » par rapport aux faits commis ainsi que leur capacité à se « *responsabiliser* ». Mais qu'en est-il de leur capacité à pouvoir se réinsérer dans un monde dont ils ont été retirés pendant un certain laps de temps ? Quels « outils » leur transmettre pour qu'ils puissent « réussir » dehors ? Ces questions font débat.

1.1 Face à des rêves qui doivent rester réalistes

Les projets de vie tels que relatés par les jeunes nous ont paru relativement conformistes, soulevant chez nous un certain nombre de questions. D'après les professionnels, le manque « *d'ambition* » ou le « *conformisme* » des rêves et des projets des jeunes placés peut bel et bien se comprendre au regard de la lourdeur et de l'accumulation de problématiques dans les trajectoires de vie.

Devant l'étonnement des chercheurs quant au nombre restreint de « *grands rêves* » présents dans les Carnets de Route, les professionnels expliquent qu'il leur paraît peu approprié, de manière générale, de mettre en place avec les jeunes placés des projets trop « *ambitieux* » car cela risquerait de les confronter à nouveau à un échec. Il s'agirait même plutôt de « *leur faire prendre conscience qu'il y a un décalage entre la réalité et l'ambition qu'ils ont* », dans la mesure où le risque de « *se planter* » et d'abîmer un peu plus l'image que le jeune a de lui est bien présent. Comme le précise un des intervenants, « *mon rôle, c'est aussi de les ramener à leur réalité, malgré le fait qu'ils ont décroché à un moment donné et qu'il faut rattraper ce retard et qu'il y a plein d'autres choses à faire plus réalistes* ». En outre, et venant relativiser ces constats, un des éducateurs rappelle que « *chaque jeune a son âge et il y a un âge où le jeune ne sait pas encore ce qu'il veut faire* ». Par ailleurs, le fait qu'un jeune exprime ses rêves « *prouve déjà qu'il se sent bien dans l'institution* », ouvrant la voie à l'équipe pour « *commencer à travailler* ».

D'après les questionnements et les réflexions qui sont ressortis des discussions, la prise en compte de la famille apparaît comme un élément incontournable à prendre en compte dans le travail accompli autour des projets d'avenir des jeunes. Or, et faisant écho aux discussions relatives au travail avec les familles, les intervenants reconnaissent aussi que les objectifs à atteindre dans les projets de sortie sont bien souvent « *fixés par rapport à nos valeurs à nous [les professionnels], mais finalement on ne s'adapte pas aux capacités, aux compétences des familles* » qui, elles, « *n'évoluent pas en même temps que le jeune* ».

Un autre intervenant appuie cette idée selon laquelle le projet est pensé avec le jeune « *en fonction de ce qu'on pense, en fonction de nos valeurs et peut-être qu'on ne s'ajuste pas assez à la réalité du jeune* ». Ce fonctionnement lui pose vraiment question : « *on pense pour eux, on agit pour eux* », ce qui lui donne l'impression « *qu'on veut un peu révolutionner les choses sans s'adapter ni au jeune, ni à sa famille* », comme si l'objectif était de formater les projets aux attentes du système : « *on met ça dans un rapport parce que ça fait bien* », mais sans vraiment s'adapter « *à ce que les familles peuvent nous donner en échange* ».

1.2 Des « handicaps à rattraper »

Pour les participants aux focus groupes, les difficultés que connaissent les jeunes placés relèvent plus largement d'un contexte de précarité globale qui touche tant le niveau économique que culturel ou social des familles concernées. L'IPPJ arrive en « *bout de chaîne* » dans les parcours de ces jeunes précarisés et les travailleurs se voient dès alors contraints de « *prendre en charge en un minimum de temps une multitude de handicaps sociaux* ». Plusieurs intervenants ont ainsi exprimé des sentiments d'impuissance face à l'ampleur des difficultés accumulées sur le plan scolaire notamment. C'est pourquoi le ré-accrochage scolaire apparaît, pour une majorité, comme la priorité dans le travail d'orientation et le gage de la qualité des projets, comme l'explique cet éducateur :

« Il faut établir des priorités au niveau des projets. La scolarité doit rester la priorité. Beaucoup de jeunes arrivent avec un niveau très bas, si on essaie de les habituer ne serait-ce qu'à s'asseoir sur un banc... On se concentre beaucoup sur les jeunes qui n'ont pas de CEB, ce qui nous demande beaucoup d'énergie... ».

Dans ce contexte, et lorsqu'un jeune exprime des craintes sur son avenir, un des éducateurs, qui se sent parfois considéré comme « *celui qui n'a pas pu refuser le jeune* », confie qu'il lui arrive de se trouver, lui aussi, face à une impasse. Il lui devient alors difficile de redonner de l'espoir aux jeunes, de croire en leur réussite et de mettre en place des alternatives originales : « *Moi, je pense comme lui [le jeune] dans ma tête. Mais je ne lui dis pas bien sûr, je lui dis 'fais gaffe, t'es mal parti', mais je sais qu'il va se péter la gueule* ». Sans emprise sur les phénomènes sociaux structureaux, plusieurs professionnels expliquent transposer leurs espoirs dans les services de transition qui prennent le relais à la sortie de l'IPPJ, voire dans le « *facteur chance* » :

« La seule chose que je peux leur dire, c'est l'API ou c'est le facteur chance, s'ils ont des parents à l'extérieur ou des personnes ressources. (...) Mais je me sens fort démuni, qu'est-ce que je peux faire ? Les faire végéter un an, ça ne sert à rien, il faut faire marcher la chance. Ça devient une réalité de terrain. On se sait plus quoi en faire. On n'est pas des superman ».

Dans la discussion, un autre intervenant en vient à se questionner sur la capacité de l'IPPJ à pouvoir réellement « *autonomiser* » les jeunes, compte tenu de la multiplicité des problèmes que certains ont pu accumuler, du manque de moyens et de structures de transition sur lesquels ils pourraient s'appuyer :

« Pour soulager un jeune qui ferait part de ses angoisses par rapport à la sortie, on a la piste de l'API sous la main, et même si parfois il y a la liste d'attente, ça

fluctue souvent rapidement. Sinon, en termes de services résidentiels, suivant la problématique du jeune, c'est très compliqué. Il y a effectivement des carences en tout genre (intellectuelles, sociales), et il y a aussi la problématique sexuelle qu'on a vu apparaître... Trouver une réponse rapide à tout, ça devient difficile ».

Dans le découragement peut aussi s'ajouter la difficulté d'avancer avec les familles au départ d'une prise en charge centrée sur le jeune : *« Et même si on a le sentiment d'avoir apporté quelque chose au jeune en IPPJ, on se rend compte que la famille du jeune ou son entourage, eux, n'ont pas évolué au même rythme que le jeune. Même si on a pu faire quelque chose avec eux, la famille n'a pas été encadrée comme le jeune ».* Au final, se demande cet acteur :

« Est-ce qu'être dans une bulle, ça aide réellement le jeune pour l'après ? On parle d'autonomie, de réinsertion sociale mais est ce que l'IPPJ va dans ce sens-là ? »

Partant de ces facteurs sur lesquels ils n'ont que peu d'emprise, les équipes en sont donc venues à discuter des capacités réelles des IPPJ à réinsérer certains jeunes qui leur sont confiés. La question du fonctionnement des institutions publiques elles-mêmes s'est retrouvée, à un moment donné, au cœur des échanges, l'ensemble des participants s'accordant sur le principe que *« le cocon »* tissé par l'IPPJ s'éloigne trop souvent de la réalité que les jeunes vont réintégrer à leur sortie : *« les IPPJ sont des bulles de vie dans lesquelles on restructure le quotidien des jeunes avec des activités, des objectifs, un souci du détail tant pour l'habillement que pour le nettoyage, l'alimentation, la communication, etc. ».* Du principe d'enfermer les jeunes dans un lieu clos, *« protégé »*, un paradoxe semble découler aux yeux des travailleurs sociaux :

« Ce qui est interpellant, c'est que pendant 6 mois ou 9 mois, il y a des jeunes qui ne voient que nous comme image au quotidien, mais la vie ce n'est pas Saint-Servais, ni Wauthier-Braine, ni Braine-le-Château, qui sont des formes de cocons. On n'est pas le reflet de la réalité. On retire un jeune, on le 'parque' x temps quelque part mais en même temps on doit travailler sur la réalité ! ».

Ainsi, lors des focus groupes, il est clairement ressorti que, pour les professionnels qui travaillent au quotidien, *« l'IPPJ en soi ne suffit pas »* ; *« un projet IPPJ ne suffit pas pour préparer l'avenir du jeune »* et qu'il est donc nécessaire de renforcer le travail en réseau et les transitions entre l'IPPJ et le milieu de vie. Toutefois, ces dynamiques de passage de relai, de service en service, ont aussi un risque : celui que les intervenants des IPPJ, *« assistés »*, en viennent à *« perdre leur capacité d'entreprise, d'audace, de prise de risques »*. Nous y reviendrons.

Au travers des difficultés émises et des sentiments exprimés par les intervenants, une question plus large est apparue, dénonçant la logique institutionnelle dans laquelle ces derniers se sentent, eux aussi, *« enfermés »*. Ainsi, certains d'entre eux expliquent

ne pas parvenir à adhérer aux injonctions politiques qui exigent des professionnels des IPPJ qu'ils travaillent à la fois en confiance avec le jeune « pour qu'il retrouve sa dignité » et qu'ils « fassent du contrôle social, en s'asseyant sur la casserole ».

2. Faire entrer le dehors dans le dedans et le dedans dans le dehors

Face aux difficultés exposées pour atteindre l'objectif de réinsertion des jeunes, les participants ont émis, de manière assez unanime, le souhait de développer, outre les services de transition, les liens entre les IPPJ et l'extérieur et ce, à différents niveaux.

Ce besoin d'ouverture semble devoir être compris au sens propre comme au sens figuré. Dans cette perspective, il s'agit tout d'abord de donner la possibilité aux jeunes « d'ouvrir leurs œillères » en commençant par se rendre compte des possibilités qui existent parfois « à 800m de chez eux » et qui ne sont que trop rarement exploitées. Pour plusieurs intervenants, il est important d'initier et de favoriser des rencontres au sein des institutions entre les jeunes et des personnes extérieures, de l'aide à la jeunesse et d'autres secteurs.

Dans la mesure où de nombreux jeunes ont manqué, dans leur parcours de vie, « d'images d'adultes qui ne les ont pas salis, qui ne les ont pas arnaqués », la rencontre de « personnes ressources » ou de « références positives » extérieures peut contribuer à restaurer la confiance des jeunes en eux-mêmes et en les autres. De plus, alors qu'« ils arrivent à l'adolescence qui est l'âge de la construction, des questionnements » et que « trop de jeunes restent avec leurs questions sans réponses », ces rencontres apparaissent de nature à « les mettre dans l'action de laquelle ils retirent une gratification ». Ainsi, par exemple, il peut s'agir, pour les travailleurs, de favoriser « le développement d'ateliers parascolaires », tels que les sorties théâtre ou cinéma, des projets citoyens ou des rencontres avec les services d'Aide en Milieu Ouvert ou de prévention comme les plannings familiaux, etc. Comme à l'IPPJ, les jeunes sont fortement encadrés, que « tout est servi sur un plateau, la nourriture, l'argent de poche » et qu'« on ne se remue pas beaucoup, on ne se fait pas mal », l'idée de « sortir des murs, montrer le Monde et le faire rentrer ici aussi » ne peut être que positive, semble-t-il.

Une intervenante explique à cet égard qu'elle propose aux jeunes « des projets d'action sociale où ils découvrent des projets citoyens ». Selon elle, s'il « n'y a pas de baguette magique et de recette magique », « cela donne aussi l'occasion au jeune et à l'adulte de se dépasser, d'aller frapper à des portes et de constater qu'une A.M.O., c'est ça, qu'il peut y aller ou de constater ce qu'est un centre de guidance, un projet écologique, une pièce de théâtre, et que ce n'est pas que pour les riches ». Ces initiatives ont pour mérite de :

« Donner l'occasion aux jeunes d'ouvrir leurs yeux, de sortir de l'IPPJ et de leur quartier, de rencontrer d'autres personnes et de se regarder peut être autrement aussi, de relever leurs manches, de restaurer un lien social ».

Les acteurs présents ont échangé d'autres exemples d'action qui se sont déroulés hors du cadre habituel de l'IPPJ. Un intervenant a ainsi été *« sidéré de voir pour le projet horticulture pour lequel le jeune sème, arrose, etc., que quand arrive le moment où il peut vendre son travail, aller sur le marché, parler aux gens, des petites choses, à quel point cela participe à sa valorisation, et que cela restaure du lien social »*. Un autre éducateur établit le même constat lorsque les jeunes partent en bénévolat. Un projet de cours d'alphabétisation donnés par des personnes pensionnées en IPPJ est également évoqué. Les intervenants ont vu dans ce projet un potentiel d'effet boule de neige qui, en plus d'apprendre aux jeunes à lire et à écrire *« avec des personnes aînées qui viennent souvent bénévolement et qui donnent de leur temps pour partager leur savoir alors qu'elles ne sont pas obligées »*, peut aussi *« aider le jeune à avoir confiance dans un adulte et pourquoi pas après dans un prof, un cours du soir, etc. »*. Ce projet *« porteur »* semble avoir enclenché la volonté de continuer à aller rechercher ce type d'outils *« relais »*, favorisant un *« suivi individuel »*, tout en entretenant *« un lien avec l'extérieur »*, ce qui *« en vaut la peine »*.

Dans le même ordre d'idées, des projets ont été mis en place pour faire évoluer les représentations bien souvent négatives qu'ont les personnes extérieures à l'égard de l'IPPJ et des jeunes qui y sont placés. Il s'agit, par exemple, de *« rencontres spontanées »* organisées à l'IPPJ avec un certain nombre d'institutions privées qui *« ferment trop souvent leurs portes »* face aux demandes des jeunes placés. L'idée est simple : *« les gens discutent autour d'un barbecue et la vision de l'IPPJ sort de ce cliché »*.

Le besoin d'ouverture exprimé lors des focus groupes peut aussi se comprendre comme la nécessaire remise en question des conceptions de la « réussite ». En effet, le modèle culturel auquel nous appartenons véhicule une conception de la réussite qui passe, entre autres, par l'obligation de suivre une scolarité jusqu'à 18 ans et d'en sortir diplômé. Pourtant, il s'agit, d'après une éducatrice, d'être conscient que tout le monde n'adhère pas à ce modèle particulier et qu'il est possible pour certaines personnes de « réussir » et de « s'en sortir » autrement.

Lors des discussions, cette intervenante a partagé le récit d'un jeune garçon qui lui a fait prendre conscience de l'existence d'autres « modèles » de réussite et qui lui a permis de réfléchir davantage sur le sens de son travail éducatif. Voici l'histoire qu'elle nous raconte. Le jeune concerné était en décrochage scolaire sérieux. Pour le juge et pour l'éducatrice elle-même, il était acquis que son projet de sortie était de retourner en apprentissage. Après quelques temps, elle s'est aperçue qu'il ne se rendait pas aux cours. L'éducatrice a alors tenté d'instaurer pendant plusieurs mois une relation de confiance afin de comprendre les raisons de son décrochage et de

travailler sur ces dernières. Un jour, le garçon lui a clairement fait part de son refus de fréquenter l'école : il lui explique qu'il n'aime pas l'école, que son père ne sait pas lire non plus mais qu'ils arrivent à se « démerder » correctement. Se retrouvant dans une position inconfortable, elle explique aux intervenants autour de la table son désarroi : *« En fait, leur mode de fonctionnement dans cette famille, c'était la débrouille. Qu'est-ce que j'allais faire ? J'allais le forcer à aller à l'école alors qu'il va bientôt être majeur ? Mais pourquoi faire ? Il aurait bossé de toute façon, et on n'allait pas avancer dans ce système. Alors, un jour, quand il a commencé à avoir confiance, il a dit qu'il voulait me montrer quelque chose tout près de sa maison. D'abord, dans la cave, il y avait des mobylettes qu'il était en train de réparer avec son papa au chômage, il les revend sur EBay et il gagne sa tune comme ça. Ce garçon, il se lève à 8h, alors que moi, je croyais que c'était un gros glandeur, et bah non, il travaille dans sa cave et ils sont occupés tout le temps. A la fin de la journée, il est crevé ! Et puis, avec son papa, ils louent pour pas grand-chose une sorte d'atelier, d'usine désaffectée. Et non seulement ils travaillent tous les deux sur des moteurs, mais en plus, ils font du mobilier qu'ils revendent en brocante ».*

Une fois la confiance instaurée, et les barrières du mandat mises quelque peu de côté, le jeune a donc osé lui faire voir de quoi il était capable. Ce fonctionnement, basé sur la débrouille et plutôt marginal, allait à l'encontre des normes généralement envisagées pour la réinsertion des jeunes délinquants. L'éducatrice dit néanmoins avoir compris qu'obliger ce jeune à se rendre à l'école était tout simplement impossible. Au final, elle estime que *« ça valait la peine d'essayer d'établir une relation de confiance, de voir qui était vraiment ce jeune-là plutôt qu'il continue de me vendre du vent, que moi je me dise qu'il me roule dans la farine et que le juge s'énerve »*. A partir de ces constats, et estimant que son rôle d'éducatrice mandatée était de lui transmettre, tant que faire se peut, des outils concrets pour affronter la réalité et connaître les normes instaurées par la société, elle a expliqué au jeune garçon que si le modèle qu'il a choisi n'est pas celui prôné par la société, cela ne la dérangeait pas *« qu'il continue dans ce système-là, qu'il prenne son pied, qu'ils gagne sa vie, qu'il ne fasse pas chier les gens »*. Mais il s'agissait aussi de l'informer que le monde dans lequel il était, tournait d'une certaine manière, et que le fonctionnement à la marge comportait dès lors des risques : *« et on a parlé un peu du système de sécurité sociale, et alors là, il a pu entendre ça, qu'avec les restrictions qui arrivent, peut être que son père allait être saqué avec les allocations »*. Ensemble, ils ont décidé de se rendre au Forem pour envisager les possibilités de formation et pour qu'*« il s'inscrive comme demandeur d'emploi »*. En attendant sa majorité, et tout en continuant de restaurer des meubles et de faire de la mécanique avec son père, le jeune homme a pu obtenir une sorte de contrat étudiant qui a rendu ses activités légales. En réfléchissant après coup à cette expérience, l'éducatrice estime qu'elle a fait ce qu'elle a pu et que son objectif *« était quand même de lui donner quelques éléments de réalité de notre société d'aujourd'hui. Même si ça reste du bricolage »*.

Enfin, concernant l'avenir des jeunes placés, le travail en réseau est également ressorti des focus groupes : « *travailler à développer un réseau extérieur* », établir avec ce réseau des relations de confiance pour pouvoir « *montrer aux jeunes tout ce qui existe, essayer de voir avec eux tout ce qui peut leur convenir. Ça peut être un club de boxe, une AMO, et essayer de leur dire qu'il y a autre chose que de consommer, d'être assisté, qu'on peut aussi se bouger le cul et se mettre à deux ou trois dans un projet* ». La constitution d'un tel réseau ne peut être mise en place qu'à force de travail dans le temps, comme en témoigne une des intervenantes : « *ça demande beaucoup de présence et prend un temps fou. Tout ça prend du temps mais cela vaut la peine* ».

Dans les échanges, le temps que nécessitent la constitution et le travail en réseau apparaît lié aux difficultés et aux mécanismes de fermeture réciproque rencontrés sur le terrain. Ainsi, « *les projets d'ouverture restent des initiatives au coup par coup, pour des raisons budgétaires, relationnelles ou organisationnelles* ». De plus, si ces projets d'ouverture ont, pour les professionnels, « *beaucoup de sens* », certains questionnent la volonté réelle du secteur de l'aide à la jeunesse de travailler « *avec la société civile* » et d'ancrer de manière structurelle les actions menées par les différentes IPPJ : « *Il y a vraiment un manque au niveau de l'articulation. Il y a un manque d'articulation entre l'extérieur et l'intérieur. Il y a des IPPJ qui travaillent sur des projets particuliers, on travaille en autarcie dans une citadelle avec des décideurs d'en haut* ». Certains professionnels pointent encore la difficulté de se déplacer, de pouvoir « *changer de cap* » et de prendre des initiatives scolaires, citoyennes, artistiques, etc., « *au sein d'une grosse machine qui possède des logiques d'institution lourdes* »...

*

Même si la majorité des jeunes qui ont témoigné dans ces Carnets de Route semblent confiants dans leur « *sortie* », ils manifestent toutefois pour la plupart d'entre eux une certaine appréhension quant à leurs capacités à fonctionner sans le filet protecteur qui les a entourés pendant leur placement. Jonglant entre tout faire pour « *être occupé* », trouver un métier ou une formation et sortir de la logique du « *toujours des problèmes dans des problèmes dans des problèmes* », ils aspirent surtout à se dégager des mains de la justice et à prouver qu'ils sont capables d'arriver à utiliser leurs compétences pour s'en sortir.

Les intervenants sociaux des focus group manifestent de la même manière un certain désarroi quant aux réelles possibilités de l'IPPJ à faire en sorte que ces jeunes réalisent correctement leur projet de « *reclassement* ». Considérant une certaine

inertie de fait due au poids des difficultés cumulées de ces jeunes, ils éprouvent eux-mêmes certaines difficultés à envisager leur accompagnement comme porteur d'un réel changement. A cela s'ajoute un contexte de précarité globale qui amène parfois les intervenants à adopter une position empreinte de fatalisme.

Certains éléments ont toutefois été pointés comme des espaces à investir prioritairement. Tout d'abord, comme nous l'avons déjà vu dans le premier chapitre thématique, la prise en compte de l'environnement familial apparaît comme un élément incontournable. La difficulté principale tient cependant à arriver à ce que les intervenants sociaux s'adaptent à la réalité de la famille : en terme de valeurs et de compétences notamment. Ensuite, pour contrecarrer la logique du « *cocon* », il y a lieu de réaliser un véritable travail d'ouverture de l'IPPJ vers l'extérieur : assurer un passage de relais après le placement, montrer au jeune ce qui est possible et ce qui existe et qui pourrait lui être utile sont autant de pistes à développer, à créer et à enrichir pour guider le jeune vers sa réinsertion. « *Sortir des murs, montrer le monde* » mais aussi « *le faire rentrer ici* ». Effectivement, en filigrane, la réalisation d'un travail effectif en réseau amènera une déconstruction des clichés qui collent à l'institution elle-même. Enfin, questionner les marges de manœuvre réelles dont disposent les intervenants reste un point-clé : assis en quelque sorte « entre deux chaises », ils doivent incontestablement trouver un équilibre entre, d'un côté, les exigences du cadre institutionnel du mandat, à savoir punir et valoriser, responsabiliser et évaluer, normaliser et réinsérer, et, de l'autre, une nécessaire relation de confiance ; un équilibre dans lequel tant le jeune que l'intervenant doivent pouvoir évoluer.

* *

*

Enseignements pour l'action

Il ressort de la présente recherche réalisée à partir de la parole des jeunes et de celle des intervenants en IPPJ que le modèle protectionnel et l'organisation des placements en institution publique imposent à ces professionnels des missions parfois contradictoires.

Si, depuis 20 ans environ, la focalisation sur la dangerosité semble concurrencer et souvent surplomber les objectifs d'aide, de normalisation et de réinsertion du modèle protectionnel, viennent également s'ajouter dans le chef des travailleurs en IPPJ des missions nouvelles touchant à l'intensification du travail avec les familles et des pressions environnementales nouvelles liées à la panique des sorties. Comme les professionnels l'ont expliqué, la multiplication et la complexification de leurs missions les placent parfois dans des positions compliquées pour réaliser un travail éducatif cohérent. Ces contradictions sont aussi ressenties par la plupart des jeunes dont nous avons scruté le discours.

En conclusion, nous analyserons, dans un premier temps, les contradictions relevant, d'une part, du mélange des missions d'aide, de sanction et d'évaluation ; d'autre part, du mélange des objectifs de normalisation et de réinsertion que partagent les IPPJ. Dans un second temps, nous proposons une réflexion autour des possibilités de changement tenant compte des difficultés exprimées, des difficultés qui, comme nous le verrons, convergent avec les enseignements de recherches qui portent sur le sujet.

1. Le travail éducatif en IPPJ en proie à de multiples contradictions

1.1 Les contradictions relevant du mélange des missions d'aide, de surveillance et d'évaluation

Selon les travailleurs, le placement dans un microcosme normé et discipliné a pour objectif de rappeler aux jeunes délinquants en manque de cadre, l'existence et le respect de règles de vie collective. Organisant un univers institutionnel rééducatif autour de ces règles (et des sanctions en cas de transgression de celles-ci), le système protectionnel vise ainsi à ce que les mineurs retirent un bénéfice positif de l'expérience de placement. Dans ce contexte, l'évaluation fait partie intégrante du travail éducatif en IPPJ. Afin de rendre compte de l'évolution positive du jeune, de sa « rééducation », il est nécessaire de pouvoir l'évaluer.

Pour atteindre ces objectifs, et comme dans tout travail éducatif, il est demandé aux professionnels de tenter d'établir avec les jeunes, durant le temps de placement, des « relations privilégiées », voire même des relations basées sur la confiance. A l'écoute des Carnets de Route, il ressort pourtant que les jeunes placés considèrent l'obligation qui leur est faite d'instaurer de bonnes relations avec les professionnels mandatés comme un leurre. En effet, à la mission évaluative assumée par les intervenants d'IPPJ et qui est propre à leur profession, s'ajoute une mission de rapport à l'autorité mandante, autorité qui *in fine* décide du placement et de ses modalités d'exécution. Ces deux types d'évaluation, la première à visée pédagogique, la seconde touchant la protection de la société, sont évidemment intrinsèquement liés. Les jeunes placés sont conscients de ces différentes contraintes qui pèsent sur la relation et nous expliquent que dans ce système, le jeu de « *double face* », ou de conformisme, s'impose à eux comme la seule solution pour ne pas se sentir « *trahis* ». De leur côté, face à ces attitudes conformistes des jeunes, les professionnels, contraints de répondre aux exigences d'évaluation, ont également formulé toutes les difficultés qu'ils ont à construire avec ces jeunes des rencontres éducatives.

Au-delà de la contrainte qui force en quelque sorte la relation, la mission d'évaluation pèse donc sur la qualité de la relation éducative possible. Pris dans l'effervescence du quotidien, cette lourde tâche d'évaluer les jeunes, qui repose largement sur les épaules des éducateurs, ne facilite pas l'établissement d'une relation éducative basée sur un rapport de confiance équilibré. Lors des journées de rencontre, un des professionnels présent en est venu à considérer que, compte tenu du cadre de travail institutionnel et des exigences d'évaluation et de sécurité qui s'imposent à eux, il conviendrait, tant aux jeunes qu'aux professionnels, de remplacer le terme de « confiance » par celui de « *méfiance* » pour clarifier les rapports qui les lient.

A cet égard, soulignons que les témoignages des jeunes montrent aussi l'importance de leurs demandes d'aide, d'encadrement, de prise en compte. Relégués, écorchés ou en situations d'échec scolaire quasi permanent, de nombreux jeunes expriment sans détour leurs désirs de relationnel, de rencontres et leurs souhaits de se retrouver face à des professionnels engagés avec qui de véritables liens de confiance peuvent se tisser. Tout à fait clairvoyants face aux contradictions du système protectionnel, il apparaît pourtant que ces mêmes jeunes refusent de s'inscrire dans des relations biaisées par une mission d'évaluation trop connectée à leur dossier judiciaire. Ces jeunes s'opposent également farouchement aux jugements et aux discours pointant ou laissant supposer « l'incompétence » de leur famille. Des présupposés qui transpirent souvent en filigrane de l'intervention protectionnelle. En soulignant l'incompétence des parents, c'est l'identité de ces mineurs que l'on risque souvent de remettre en question.

Dans ce contexte qui tend à susciter la méfiance respective, et si on additionne aux exigences d'évaluation les critères de sécurité dont le spectre plane sur de nombreuses actions éducatives envisagées et envisageables, la tendance à tourner l'approche éducative au service de l'organisation et non des jeunes devient alors compréhensible.

Cette méfiance dont s'arment souvent jeunes et professionnels dans leurs interactions et la posture défensive qui l'accompagne empêchent au final de considérer les situations de chacun dans leur complexité et dans leur singularité.

Comment ne pas se laisser enfermer dans la spirale de la prise en charge et entrer dans une prise en compte sympathique qui laissera des « traces d'hospitalité »³⁵ marquantes dans la biographie du jeune ? Comment tenter de dépasser le cycle des violences institutionnelles et de la distribution des petites misères³⁶ ? Nous reviendrons sur ces questions dans le second axe de ces enseignements pour l'action que nous tentons de tirer de ce travail.

Il ressort ainsi de la recherche que si les mécanismes d'évaluation inhérents à la rationalité du modèle protectionnel peuvent offrir une échappatoire à la responsabilité individuelle, leurs effets pervers sont dénoncés tant par les jeunes que par les professionnels.

Face à ce système dont la rationalité induit des effets pervers, jeunes et éducateurs évoquent l'existence de « moments privilégiés », de moment d'échanges plus authentiques, plus intenses, des moments qui trouvent place « à la marge » du cadre institutionnel mais durant lesquels jeunes et professionnels peuvent se dévoiler. Comme le soulignait déjà en 2010 A. Jaspert à l'issue de sa recherche au cœur des institutions fermées : « ce n'est que quand il y a vraiment un don de soi et qu'un adulte parle à un jeune dans un cadre particulier, lors d'une bulle ou lors d'un moment privilégié, et bien que ce qui a été dit ne sort pas toujours. Que ce soit ce que l'éducateur a dit au jeune ou ce que le jeune a dit à l'éducateur »³⁷.

Ces constats d'étouffement de la relation éducative par un cadre comportementaliste et centré sur l'évaluation révèlent l'importance de clarifier les rapports entre ces jeunes et ces éducateurs au sein même de l'institution. Ces constats tirés de la parole des uns et des autres soulignent donc bien le besoin de se questionner de manière plus approfondie sur l'instauration et la nécessité de ces mécanismes d'évaluation. Si revenir sur de tels principes impliquerait sans doute de se pencher sur les politiques et les pratiques d'enfermement dans leur ensemble, il s'agit à tout le moins de favoriser la prise de conscience systémique des (en)jeux relationnels que ces mécanismes font naître dans le travail éducatif.

³⁵ Puaud, D. (2012), *Le travail social ou l'« art de l'ordinaire »*, Yakapa.be, p. 33.

³⁶ Bourdieu, P. (1993), *La misère du monde*, Paris, Seuil.

³⁷ Jaspert, A. (2010), *op. cit.*

1.2 Les contradictions des missions de normalisation et de réinsertion

Une autre contradiction inhérente au système dans lequel jeunes et travailleurs se trouvent engagés renvoie, selon nous, aux missions de normalisation et de réinsertion. Elle est apparue à plusieurs reprises dans les discours des professionnels.

Le système de traitement de la délinquance dans lequel doivent interagir personnel éducatif et jeunes placés est conditionné par une logique réhabilitative comportementaliste qui consiste à modifier le comportement inadapté du jeune et à lui faire adopter une gamme de comportements, d'attitudes et d'habitudes domestiques adéquats : ponctualité, étude, politesse, empathie, sens de l'effort, réflexivité, empathie, etc.

Ce traitement pose donc que le problème à la base du délit est l'absence d'intégration des règles de vie en société. En réponse, il parie que l'imposition d'un cadre rigide et disciplinaire, de même que la vie durant un temps dans un microcosme mélangeant des reclus de mêmes conditions et des éducateurs agents de l'Etat, vont exercer une influence positive quant au respect des règles de retour dans la société, voire une dissuasion quant à des projets de récidive. Après un temps d'immersion, il s'agira aussi de chercher à remobiliser socialement le jeune à travers la formulation et l'aide à la concrétisation d'un projet de vie.

Lors des journées de rencontre, les professionnels ont fait état de leur découragement lorsque, une fois sortis, les jeunes se retrouvent de nouveau plongés dans la réalité de leur environnement quotidien dont l'influence est considérée comme néfaste. D'après plusieurs intervenants, les jeunes placés, qui ont pu bénéficier d'un temps d'arrêt et d'apprentissage lors du placement, se retrouvent finalement en décalage par rapport à leur réalité extérieure. Des éléments du contexte de vie sur lesquels les professionnels n'ont aucune prise viennent vite surpasser les normes imposées pendant le placement, normes qui se révèlent alors difficilement exploitables une fois dehors. Le placement en IPPJ, centré de façon primordiale sur le comportement en institution en prônant un traitement universaliste, a effectivement tendance à négliger les divers éléments contextuels et relationnels qui constituent la vie de chaque personne.

Les macrocontraintes pesant tant sur les possibilités des intervenants que sur les contextes de vie et l'avenir des jeunes, comme le fonctionnement discriminatoire du système scolaire qui donne des chances de réussite très minimales aux jeunes ne disposant pas d'un capital social et culturel suffisant, soulèvent de nombreux questionnements à propos de l'objectif de réinsertion des IPPJ : quel travail éducatif envisager lorsque, d'un côté, pousser à la formation professionnelle pour donner aux

jeunes la possibilité de s'inscrire dans le monde salarial semble utopique au vu du contexte socio-économique actuel, et lorsque, de l'autre, se cantonner à la mise en place de simples activités occupationnelles à l'intérieur du microcosme institutionnel, et sans nier les bénéfices de ces temps d'arrêt, paraît très éloigné des principes éducatifs qui visent à favoriser l'émancipation de ces individus en devenir ?

Nous l'avons vu, les expériences dont font état les jeunes dans les Carnets de Route lèvent le voile sur une partie de la singularité de leur vécu, de leurs expériences de vie « hors normes ». Les nombreux discours emprunts de clairvoyance ne sont qu'un aspect de la sensibilité et des ressources dont ces jeunes disposent. A cet égard, certains professionnels ont partagé leur étonnement en constatant, dans le cadre de sorties avec les jeunes par exemple, les capacités de réflexion et de lucidité de ces jeunes. « *Armes à double tranchant* », il s'agirait donc, pour certains éducateurs, de creuser, d'approfondir et d'exploiter ces ressources et d'accompagner ces jeunes dans ce qui est envisageable et réalisable pour leur avenir.

Les demandes d'écoute, de participation et d'aide que l'on retrouve dans un très grand nombre de témoignages de jeunes placés viennent confirmer une autre réflexion à soutenir au sein des institutions autour de cette mission de réinsertion des jeunes placés. Cette réflexion doit s'engager en prenant conscience de la tension structurelle qu'il y a entre la responsabilisation et la réinsertion (rendre autonome) et l'institution totale refermée sur elle-même qui prend en charge de manière absolue et qui « infantilise », comme le reprochent les jeunes.

On le comprend, la mise en tension des réalités exprimées par les jeunes et les contradictions relatives à l'entremêlement des objectifs de sanction, d'aide, de sécurité, de normalisation et de réinsertion, peuvent placer les professionnels des IPPJ dans des positions insécurisantes, défensives et peu valorisées. Sortir du mélange de genres nécessite de faire des choix plus précis quant aux objectifs à poursuivre, de hiérarchiser et de pouvoir se recentrer sur des missions de base. Pour rappel, les objectifs assignés par le Décret de l'Aide à la jeunesse aux IPPJ sont la revalorisation du jeune et sa réinsertion.

Tenter d'instaurer des relations éducatives non biaisées par les exigences d'évaluation passe par une réflexion à engager sur l'articulation possible des tâches d'éducation et d'évaluation ainsi que sur la possibilité pour les professionnels de « sortir » plus aisément du microcosme institutionnel pour confronter les jeunes à la réalité qu'ils devront affronter une fois dehors. Cela permettrait aux travailleurs sociaux en IPPJ de disposer d'outils d'ouverture pour réaliser un travail éducatif plus complet.

Pour l'opinion publique, ces sorties sont peut-être difficiles à comprendre mais, selon l'expertise des intervenants beaucoup mieux placés pour en juger, elles sont un outil indispensable dans la relation éducative. Elles ont un grand impact dans la

valorisation de l'image que les jeunes ont d'eux-mêmes. La valorisation dans des activités reconnues socialement est un des fondamentaux du travail social, surtout avec des jeunes dont l'étiquette est souvent dégradée et qui cherchent à redorer cette étiquette par des conduites souvent provocatrices. Mais ces sorties permettent également au jeune de renvoyer une autre image de lui-même à l'éducateur. Sortir, c'est également peser sur les regards, changer les regards : celui de l'éducateur, celui des adultes extérieurs et donc celui des jeunes sur ces adultes et sur eux-mêmes.

2. Une question de décodage des grilles de lecture de la délinquance

Influencés par le contexte politique actuel et par le traitement médiatique de faits divers mettant en scène des mineurs, certains professionnels avouent adopter à leur tour, et de manière souvent inconsciente, des postures défensives à l'égard des jeunes délinquants. Si l'anti-socialité des actes posés par ces jeunes nécessite dans la plupart des cas une prise en charge institutionnelle, il ne s'agit pas pour autant de se laisser envahir par l'imposition d'une vision uniquement défensive de ces jeunes individus.

Les représentations avouées du modèle de la justice pénale qui figent en général les jeunes délinquants comme figure de dangerosité, engendrent des mécanismes de protection et de repli sur soi. Cette grille de lecture de sens commun qui tend à s'imposer de manière implicite dans le système protectionnel façonne de manière parfois inconsciente les relations éducatives pourtant au fondement du système protectionnel lui-même.

Il y a effectivement depuis la fin des années 1980, une sensibilité épidermique plus importante au groupe des jeunes délinquants, justifiant toutes les réactions négatives, exclusives et punitives à son endroit ou légitimant la nécessité d'une interventionnisme correcteur des destinées individuelles. En ce sens, l'institution « fermée » produit littéralement une fermeture de la gamme des interprétations et, paradoxalement, une ouverture maximale aux dérives du sens commun et aux instincts de défense.

Cet instinct de défense³⁸ à l'égard du « jeune délinquant » ne favorise pas une prise en compte de l'individu. L'établissement d'une relation éducative temporaire qui puisse avoir un sens pour les deux protagonistes passe par le déploiement d'une posture empathique (se mettre à la place) voire d'un mode de connaissance basé sur la sympathie (éprouver les émotions de l'autre³⁹) et non pas de défense.

³⁸Debuyst, Ch. (1985), *Modèle éthologique et criminologie*, Bruxelles-Liège, Mardaga.

³⁹Paud, D., *op. cit.*, p. 32.

3. Une politisation des institutions de protection de la jeunesse ?

On l'a vu, il existe pour les éducateurs des moments privilégiés où la relation pédagogique est vécue comme un moment d'échange sincère et partagé mais ceux-ci semblent surtout se réaliser dans les interstices du système⁴⁰.

Une piste d'action pourrait être de déployer davantage ces moments privilégiés. Pour ce faire, « la prise de risque », qui accompagne toute relation éducative de manière générale mais peut être plus importante quand il s'agit de ces moments privilégiés en raison du fait que ceux-ci se déploient à côté du système (si ce n'est pas dans son dos), devrait pouvoir être réfléchie et assumée de manière collective afin de ne pas en faire porter le poids à des individus isolés. Cette prise de risque pourrait être envisagée comme une responsabilité « collective » des professionnels au sein des IPPJ.

La possibilité de bénéficier du soutien certain de l'ensemble de l'institution permettrait alors aux professionnels de déployer davantage leur savoir-faire durant le temps de placement pour autonomiser et favoriser l'épanouissement des jeunes précarisés, comme l'exige toute mission éducative. Ces garanties offertes à la prise de risque au sein des IPPJ participeraient en outre à la revalorisation du métier de ces professionnels.

Dans ce cadre, la création au cœur même de l'institution d'espaces d'expression non conditionnés par des critères d'évaluation ainsi que l'instauration de mécanismes de participation plus démocratiques pour les jeunes pourraient offrir de solides leviers au travail éducatif en institution.

Sortir de ces paradoxes revient donc, à notre sens, à réfléchir aux politiques de placement et aux innovations susceptibles de modifier le fonctionnement interne des institutions publiques de protection de la jeunesse.

Dans les Carnets de Route, les jeunes demandent à être écoutés, à participer à la vie de l'institution, à ce qu'on leur fasse davantage confiance. De leur côté, les intervenants regrettent que les jeunes ne s'investissent pas plus et qu'ils jouent trop « les conformistes ». Chacun déplorant un cadre institutionnel qui laisse peu de place à la spontanéité.

Partant de ces constats, revenons sur une réflexion que D. Kaminski et G. Chantraine proposent concernant la prison mais que l'on peut, d'après nous, appliquer *mutatis mutandis* aux centres pour jeunes. L'enjeu serait de constituer les jeunes enfermés en sujets politiques capables d'organiser la vie en détention, de participer aux décisions

⁴⁰Voy. aussi à ce propos Jaspard, A. (2010), *op. cit.*

qui les concernent. Bref, de responsabiliser le jeune comme acteur social avec son point de vue, et non comme sujet assujéti.

Cela conduirait, en suivant ces auteurs, à « une situation d'incertitude (quant à la structure et au programme de la prison, devenant espace « incertain » parce qu'espace de droit) et la constitution du détenu en sujet politique susceptible de mettre l'institution 'à l'épreuve' (...) de lui faire vivre une situation au cours de laquelle une incertitude apparaît sur les qualités des protagonistes, des dispositifs et des régimes de l'institution carcérale, jusqu'à la stabilisation de leur identité ou la remise en cause de leurs attributs. Dans cette perspective, l'enjeu de la promotion des droits des détenus est de constituer les détenus en sujets politiques, capables d'organiser la vie en détention. Le rapport juridique ainsi 'normalisé' (...) responsabilise le détenu comme sujet politique (et non comme assujéti) et fragilise la prison en rendant incertaines les conditions despotiques de son fonctionnement (autrement dit en accroissant, par le droit, les exigences de justification de son fonctionnement). Les épreuves subies par la prison deviennent sous cet angle des épreuves réellement politiques en tant qu'elles font peser l'incertitude autant sur la prison que sur le détenu »⁴¹.

Rappelons que durant les années 1950, lors la création de l'IPPJ de Wauthier-Braine le régime était un régime communautaire d'autogestion inspiré de l'esprit et des méthodes des mouvements de jeunesse (idéal d'entraide et de service, code d'honneur, uniforme, conseil des sages, références démocratiques) mais aussi du régime des inciviques. Chaque groupe de vingt garçons était subdivisé en quatre équipes animées par un mineur élu par ses pairs. « Un classement inter-équipes par points permet à l'équipe victorieuse d'acquérir le fanion d'honneur auquel est attaché un éventail de responsabilités particulières »⁴². Cette autogestion était présentée comme une méthode de rééducation du groupe par le groupe visant l'éveil du sens des responsabilités et l'intégration du respect des normes sociales. Par ailleurs, indiquait le livret de présentation édité par l'Office de la protection de l'enfance, cette pratique libère les éducateurs qui peuvent s'investir dans une « individualisation rééducative (...) très poussée »⁴³.

Cette démocratisation de l'institution -loin d'être impossible- doit s'opérer en tenant compte aussi aujourd'hui du fait que les pédagogies sans discipline axées sur la participation des jeunes dans le choix des projets et la détermination des règles ont montré qu'à l'extrême, une éducation sans règles contraignantes et sans lois symboliques peut conduire à des angoisses, à des fantasmes de toute-puissance. Elle

⁴¹Chantraine, G., Kaminski, D. (2007), « La politique des droits en prison », *Champ pénal/Penalfield* [En ligne], *Séminaire Innovations Pénales*, mis en ligne le 27 septembre, Consulté le 7 janvier 2013. URL : <http://champpenal.revues.org/2581> ; DOI : 10.4000/champpenal.2581

⁴² Office de la protection de l'enfance, 1962, 45.

⁴³*Idem*.

doit aussi tenir compte du fait que le conflit face à l'autorité et les repères sont nécessaires à la construction de l'adolescent et à la structuration de son autonomie. En ce sens, la sécurité et la démocratisation ne sont pas incompatibles. Au contraire, la sécurité doit être fondée sur le dialogue et le conflit et non sur l'autoritarisme, la sécurité statique, le comportementalisme et la violence.

L'histoire a montré que discipliner, contraindre et moraliser ne sont pas des postures qui permettent en elles-mêmes ni d'apprendre, ni de soigner dans de bonnes conditions. L'enfermement n'est pas en soi éducatif et le travail d'éducation et de réinsertion à réaliser dans ces lieux est très complexe, il doit rester plus que jamais très professionnel, s'ouvrir vers l'extérieur et permettre aux jeunes de se réapproprier le sens de leur existence.

Un système basé sur la participation et la confiance est sans doute plus complexe à mettre en place car il demande de prendre des risques, de faire sauter des représentations défensives, de développer plus encore l'ingéniosité éducative mais il apporte assurément davantage de bien-être et de valorisation tant pour les jeunes que pour les intervenants.

* *
*
*
*

Bibliographie

Beaud, S. (1996), « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'entretien ethnographique », *Politix*, volume 9, n° 35.

Bourdieu, P. (1993), *La misère du monde*, Paris, Seuil.

Chantraine, G., Kaminski, D. (2007), « La politique des droits en prison », *Champ pénal/Penalfield* [En ligne], *Séminaire Innovations Pénales*, mis en ligne le 27 septembre URL : <http://champpenal.revues.org/2581> ; DOI : 10.4000/champpenal.2581

Debuyst, Ch. (1985), *Modèle éthologique et criminologie*, Bruxelles-Liège, Mardaga.

Delens-Ravier, I., Thibaut, C. (2002), *Jeunes délinquants et mesures judiciaires : la parole des jeunes. Recherche qualitative sur le point de vue de jeunes délinquants à propos de leur placement en IPPJ, Note de synthèse à l'usage des professionnels*, Promoteurs : F. Digneffe, D. De Fraene, Centre de recherches criminologiques, Université Libre de Bruxelles / Département de droit pénal et de criminologie, Université Catholique de Louvain, février.

Goffman, E. (1979), *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*, Paris, Les éditions de minuit.

Hardy, G. (2001), *S'il te plait, ne m'aide pas ! L'aide sous injonction administrative ou judiciaire*, Paris, Erès.

Jaspart, A. (2010), *L'enfermement des mineurs poursuivis par la justice. Ethnographie de trois institutions de la Communauté française*, Thèse de doctorat, Ecole des sciences criminologiques Léon Cornil, Université Libre de Bruxelles.

Kandel, L. (1972) « Réflexions sur l'usage de l'entretien notamment non directif, et sur les études d'opinion », *Epistémologie sociologique*, n°13.

Mucchielli, A., Paillé, P. (2008), *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, Paris, Armand Colin.

Puaud, D. (2012), *Le travail social ou l'« art de l'ordinaire »*, Yakapa.be

Quivy, R., Van Campenhoudt, L. (1995), *Manuel de recherche en sciences sociales*, Paris, Dunod.

Remacle, C., Jaspart, A., De Fraene, D. (2012), *Jeunes en IPPJ. Des regards sur la vie à la recherche de trajectoires*, Rapport de recherche commandité par Evelyne Huytebroeck, Ministre de la Jeunesse et de l'Aide à la Jeunesse de la Fédération Wallonie-Bruxelles, Bruxelles, Centre de Recherches Criminologiques, ULB.

Van Campenhoudt, L., Chaumont, J.-M., Franssen A. (2005), *La méthode d'analyse en groupe. Applications aux phénomènes sociaux*, Paris, Dunod.

Van Campenhoudt, L., Franssen, A., Cantelli, F. (2009), « La méthode d'analyse en groupe », *Sociologies* [en ligne], Théories et recherches, mis en ligne le 5 novembre, URL : <http://sociologies.revues.org/index2968.html>

Annexes

FOCUS GROUPE 1

▪ Extraits sélectionnés pour le thème 1 « La sortie et l'avenir »

1. « Moi, j'ai toujours eu envie de faire architecte. Et comme je vois que pour le moment, ce n'est pas le cas, j'ai envie de faire carrosserie » ...

« Ouais, si je sors maintenant, il y a moyen que je me rattrape, l'année prochaine, je vais en quatrième technique, et il y a moyen. Mais si je rate ici, je dois aller en troisième professionnelle pour refaire une troisième technique, j'ai perdu blindé, j'ai fait quatre ans en troisième, ça craint. Et maintenant, comme je suis en professionnelle, je préfère faire carrosserie en professionnelle qu'attendre deux ans après pour faire architecte. Je ne compte pas rester encore, je dois aller loin, quand même, 18,19, faut avancer, dans la vie, faut pas rester sur place. » M

2. « Pour moi, faire des choses bien, c'est d'être tranquille dans ma vie, ne pas avoir de stress, ne pas avoir d'adrénaline qui monte, tout ça. Pas avoir le stress d'avoir la police au dos, pas avoir la justice au dos. Pas avoir toutes ces amendes qui vont tomber d'un coup. Etre bien, c'est, pour moi, c'est d'avoir un projet d'avenir, avoir une femme, avoir des enfants, faire du bien à mes parents, à mon petit frère, à ma sœur, pour moi, si je ferais tout ça, je serais bien dans ma peau. Et je compte, j'espère le faire. » S

3. « Depuis tout petit, c'est les éducateurs qui m'ont aidé, c'est les éducateurs qui ont parcouru le plus avec moi tout au long de ma petite vie et j'ai envie d'aider les autres comme les éducateurs m'ont aidé moi. » T

4. « C'est mieux d'habiter ici qu'en ville, on se fait des problèmes et tout. Parce qu'ici, on n'a rien à faire, il n'y a pas de voitures à péter, il a toujours un truc à faire, on joue au foot tout le temps. En fait, ils essayent de nous habituer, de nous donner l'habitude de faire du sport dehors et tout. Mais je sais que je vais sortir, ça va pas changer grand-chose... Parce qu'il n'y a pas d'éducateur dehors et tout, pour dire comment jouer au foot et tout, prendre notre douche, des trucs comme ça. » V

5. « Je voulais reconstruire un hôtel et je le ferai si j'ai des possibilités, mais ce n'est pas un hôtel de luxe, c'est juste pour que les gens qui sont à la rue, les femmes, les enfants, puissent venir, ils seront logés, nourris, blanchis mais ils travailleront pour l'hôtel (...) et pas qu'ils vivent dans la rue à fouiner les poubelles » ...

«J'ai envie d'aider les gens (...), j'ai envie d'aider les gens qui n'ont pas eu la chance d'avoir eu une enfance normale, d'être heureux, de vivre des moments qui sont joyeux. » B

▪ **Extraits sélectionnés pour le thème 2 « La famille »**

1. « Moi je parle d'une mère qui a élevé quatre enfants seule parce que c'est dur, quoi. Une femme, quatre garçons, seule à la maison, ça peut être... C'est très difficile, donc, il y a les répercussions, quoi, il y a les nerfs qui jouent beaucoup, donc il y a les coups qui vont avec, et voilà, c'est en fait la difficulté d'être seule. Il y a eu trois pères différents, trois pères qui étaient souvent en prison (...). Et voilà, c'est dur pour la mère, quoi. Pour moi aussi. Et pour les frères avec. Donc, d'un côté, on a, entre frères, on a dû s'entraider, on a dû combattre beaucoup de choses, la solitude, on a dû, on va dire, on a dû quasiment s'élever tout seuls » ...

« Et malgré tout, ma mère, ça l'a fait souffrir aussi, et elle a toujours été là quand même pour moi, quoi. » R

2. « Elle me disait des heures de sortie, et je rentrais le plus tard possible, et elle était déçue et je perdais sa confiance, et chaque fois j'essayais de récupérer sa confiance, et c'est très dur, à chaque fois je lui refaisais le même coup et elle en avait marre, donc elle était très laxiste pour mes sorties, parce qu'elle sait que j'ai besoin de liberté, et ma mère quand elle était jeune elle avait besoin de liberté, et il faut savoir que ma mère elle est très jeune aussi, elle a 34 ans, donc elle sort aussi d'un monde où on a besoin de liberté » ...

« C'est vrai, on ne peut pas avoir une famille parfaite, moi j'ai la chance d'avoir une très gentille mère qui me suit beaucoup, qui ne baisse pas les bras pour moi, et franchement, je la remercie quoi » ...

« Elle me soutient très bien, parce qu'elle sait que c'est dur pour moi, elle essaie de me prendre le plus souvent en week-end, pour la voir, parce qu'elle sait que j'ai besoin de la voir, franchement, elle me soutient à bloc. » F

3. « Ma mère et moi on est restés dans un centre pendant au moins quatre ans, non même pas... deux ans et demi et puis moi j'ai été placé parce que ma mère en avait un peu marre de moi parce que je faisais tout le temps des conneries. » ...

« C'est quand même mes parents qui m'ont mis au monde, et voilà. (...) Malgré qu'ils aient fait des conneries et que ça ne va pas bien avec eux, je les aimerai toujours et je ne les oublierai jamais. Vous êtes au fond de mon cœur et vous le resterez toujours. » N

4. « Ben j'ai encore besoin d'une vie de famille, c'est normal, je suis encore jeune, je n'ai que 15 ans. Je me vois mal aller dans un centre puis me mettre en autonomie, même si au début c'est ce que je voulais. J'ai réalisé que ça ne sert à rien, il faut que j'ai une vie de famille, avec mon père ou même ma mère, mais ce n'est pas possible, donc voilà » ...

« Je n'ai pas encore tout appris de la vie et je sais bien que ma famille pourrait me l'apprendre. » W

5. *« J'ai du mal à être au téléphone avec elle parce que ça me fait mal, parce que j'entends qu'elle n'est pas bien et je n'ai pas envie de me prendre la tête parce que je sais bien qu'à un moment, je vais discuter du projet et je sens bien que ça va la mettre mal, donc c'est là qu'on risque de se prendre la tête » ...*

« Je ne veux pas qu'elle croie que parce que je suis chez mon père, je l'oublie » ...

« C'est normal, une mère, même si on est en dispute avec, même si on ne lui parle plus, n'importe quoi, une mère on l'aime toujours, elle est toujours au fond de notre cœur et elle y restera toute notre vie quoi. » E

FOCUS GROUPE 2

▪ Extraits sélectionnés pour le thème 1 « L'image de soi »

1. « Parce que j'ai vécu beaucoup de trucs, c'est ce que tout le monde me dit, pour mon âge, personne n'aurait vécu ça et je m'en sors encore bien pour tout ce que j'ai vécu »...

« On se dit que même avec les trucs moches qu'on a vécu, on trouve la force. (...) je vois quand je parle, il y en a qui ne supporteraient pas ça et qui auraient déjà abandonné. » J

2. « J'ai eu beaucoup de réponses à mes fugues, beaucoup de choses qui m'ont choqué, beaucoup de choses qui m'ont appris des choses, parce que quand même la fugue, ça m'a appris quelque chose, je ne dis pas que c'est bien, mais je l'ai fait quelques fois et franchement, ça m'a donné des réponses à quelque chose. » H

3. « Je suis découragé, à la fin, on a plus envie d'essayer (...), parce que chaque fois on essaie, et on ne réussit pas, on essaie, on essaie, on ne réussit pas, à la fin, on se dit 'voilà, j'ai essayé, je ne réussis pas, j'en ai marre, je ne fais plus rien, je n'ai plus de chance, on peut se décourager, c'est facile de se décourager, mais c'est plus dur de s'encourager, c'est plus dur de se dire 'j'ai essayé 3 fois, j'ai raté, maintenant, à moi de faire en sorte que cette fois-ci je réussisse.' » R

4. « Mais j'ai toujours on va dire ce sentiment d'avoir ma place et je vais dire que toutes ces choses que j'ai apprises dans la rue, ça va me servir pour plus tard. » L

5. « Une personne qui naît dans une cité, une personne qui naît dans une cité au milieu de seringues et de trafiquants, beaucoup de délinquance, ne verra pas la même chose, donc n'aura pas les mêmes exemples qu'une personne qui naît dans un beau quartier chic, dans une villa avec son père, sa mère qui travaillent et qui gagnent bien leur vie, qui sont riches. L'enfant, il a tout ce qu'il veut, dans le quartier, qu'est-ce qu'il voit ? Il voit des fleurs et des champs. Alors que l'autre, qu'est-ce qu'il voit dans son quartier ? Il voit des motos, il voit des jeunes partout. Qu'est-ce qu'il va faire ? Quand il va s'emmerder, lui, qu'est-ce qu'il va faire ? Il va essayer de se faire des copains qui ne seront peut-être pas les bons copains. Et l'autre, qu'est-ce qu'il va faire ? Il va aller à l'école, pour se divertir, il va faire de l'équitation, vous voyez ce que je veux dire ? Il va passer le temps en faisant de bonnes choses pour se construire. Et l'autre va passer le temps en allant voir ses copains et ses copains vont l'influencer à faire des choses mal, donc après, le chemin, ben ce n'est pas le même. Il y en a un qui va faire des conneries, donc après les conneries, il y a la justice. Je ne dis pas qu'il ne s'en sortira pas, il peut s'en sortir, mais il faudra du temps. Pas nés sous la même étoile, quoi. Que dire de plus ? » W

▪ **Extraits sélectionnés pour le thème 2 « les expériences institutionnelles »**

1. *« Je vous dis, à l'école, il y a un programme, si on ne respecte pas ce programme, on a le contrat de discipline, si on ne respecte pas le contrat de discipline, on est renvoyé, je ne sais pas comment on peut être éduqués en se faisant programmer comme des robots »...*

« Moi à l'école, je n'ai jamais eu l'impression que je me faisais éduquer. J'ai l'impression que je faisais ce que je devais faire pour eux, travailler avoir des bons points pour réussir mes études. Et ça, pour un jeune qui a vécu dans des quartiers chauds et mal fréquentés, ce n'est pas possible, il y a sa volonté, mais c'est dur aussi pour lui. » M

2. *« Il y a beaucoup de gens qui ne veulent pas me donner ma chance (...), par exemple, si j'ai été à l'école, et j'ai été renvoyé, quand on va dans une autre école, on dit "moi j'aimerais recommencer, débiter à zéro, vous montrer que je suis capable", et le problème, c'est qu'il y a des gens qui téléphonent à l'école précédente, ils voient les causes, et ils ont un peu peur que ça se reproduise dans leur école, donc ils disent "désolé, on veut pas prendre de risque". On se dit que ces gens-là, ils ne savent même pas comment on est, comment on marche à l'intérieur de nous, comment ça se passe dans notre tête, et ils ne veulent pas nous donner notre chance, et c'est là, qu'on se dit qu'on essaye et on ne réussit pas, c'est là qu'on veut tout laisser tomber, mais il faut continuer, parce qu'un jour, on y arrivera. » L*

3. *« Le juge depuis ce temps, il s'est dit qu'on ne doit plus se fréquenter, mais il ne sait pas qu'on a grandi ensemble, et le problème, c'est que c'est impossible qu'on ne se fréquente plus, parce que j'ai grandi avec lui, j'ai commencé à marcher avec lui, j'ai tout fait avec lui, et en gros, c'est impossible que je ne parle plus avec lui, parce que j'ai confiance en lui, il a confiance en moi et c'est l'important. » U*

4. *« Là, je ne suis pas maître de ma vie, parce que j'suis placé, c'est le juge qui est maître de ma vie en ce moment, c'est ça que je me dis, parce que c'est lui qui décide quand est ce que je peux fonctionner tout seul, et quand est ce qu'il me faut des gens qui m'entourent pour fonctionner, comme ici, il a décidé qui me faut des gens qui m'entourent, qui me conseillent, des psychiatres, des psychologues » ...*

« La société, elle n'est pas bien faite, ce qu'il devrait y avoir, c'est qu'un juge passe une journée dans votre peau, et qu'on passe une journée dans sa peau, pour voir vraiment la merde dans laquelle on est, vous voyez, parce que c'est comme la différence entre quelqu'un qui habite Rhode-Saint-Genèse, et quelqu'un qui habite Molenbeek, c'est pas pareil, on a pas la même vie, on a pas les mêmes voisins, on a pas le même fric, l'argent ne fait pas le bonheur, mais il y contribue. » I

5. *« La confiance avec les adultes, je veux dire, accepter le placement, on n'est pas obligé d'accepter le placement mais, on est obligé de rester ici, voyez ce que je veux dire ? On est*

obligé d'accepter la décision, (...) si on n'accepte pas, on n'a qu'à fuger. Mais à un moment, faut quand même se remettre en question et accepter le placement. Et quand je dis la confiance, c'est pas facile de faire confiance aux adultes parce que bon, il y a le juge derrière, on doit faire gaffe à ce qu'on dit en section, les sujets qu'on aborde en section, parce que voilà, il y a des notes d'observation et donc, on a peur qu'ils disent des trucs comme ça au juge. Pourtant, nous, quand on parle et tout ça, ce n'est pas quelque chose de mal, donc on doit vraiment faire attention au moindre détail et ça nous permet pas d'être nous-mêmes, réellement, quoi. Donc, certains jeunes, ici, jouent une double-face et arrivés dehors, ils se replantent, quoi. Voilà. » S

6. *« La police, la plupart des policiers c'est des chiens, et ils croient qu'ils sont au-dessus de tous, ils croient qu'ils sont au-dessus de nous, et ça c'est pas bien, parce qu'ils ont la force sur quelqu'un, par exemple, ils m'ont attrapé pour un fait, leur travail c'est de m'arrêter, de faire leur PV, de faire la mise en cellule, peut-être faire une fouille, mais leur travail, c'est pas de m'attraper, me mettre à terre, m'amener au poste, me frapper au poste, me mettre à poil, et puis te mettre en cellule. C'est clair qu'on doit aller en cellule si le juge te mets à disposition, mais si toute la nuit tu demandes un verre d'eau et que les policiers ne te le donnent pas, ce n'est pas normal ça. C'est pour ça que je ne les aime pas »...*

« Le flic se dit 'si là je lui fous une raclée, il ne va plus jamais recommencer', il va se dire que ce jeune ne va plus revenir ici, mais c'est vraiment pas le cas. Le policier va nous frapper, nous mettre des claques, nous frapper avec sa matraque, il va nous menotter, mais ça ne va lui servir à rien, parce que quand on va sortir du poste, on aura encore plus la haine, et on aura envie de les revoir, et faire des trucs encore pires que ça, et franchement, ils ne vont jamais arriver à quoi que ce soit en frappant, jamais. » E